

Le Faiseur d'Univers

Farmer, Philip José

VISIT...

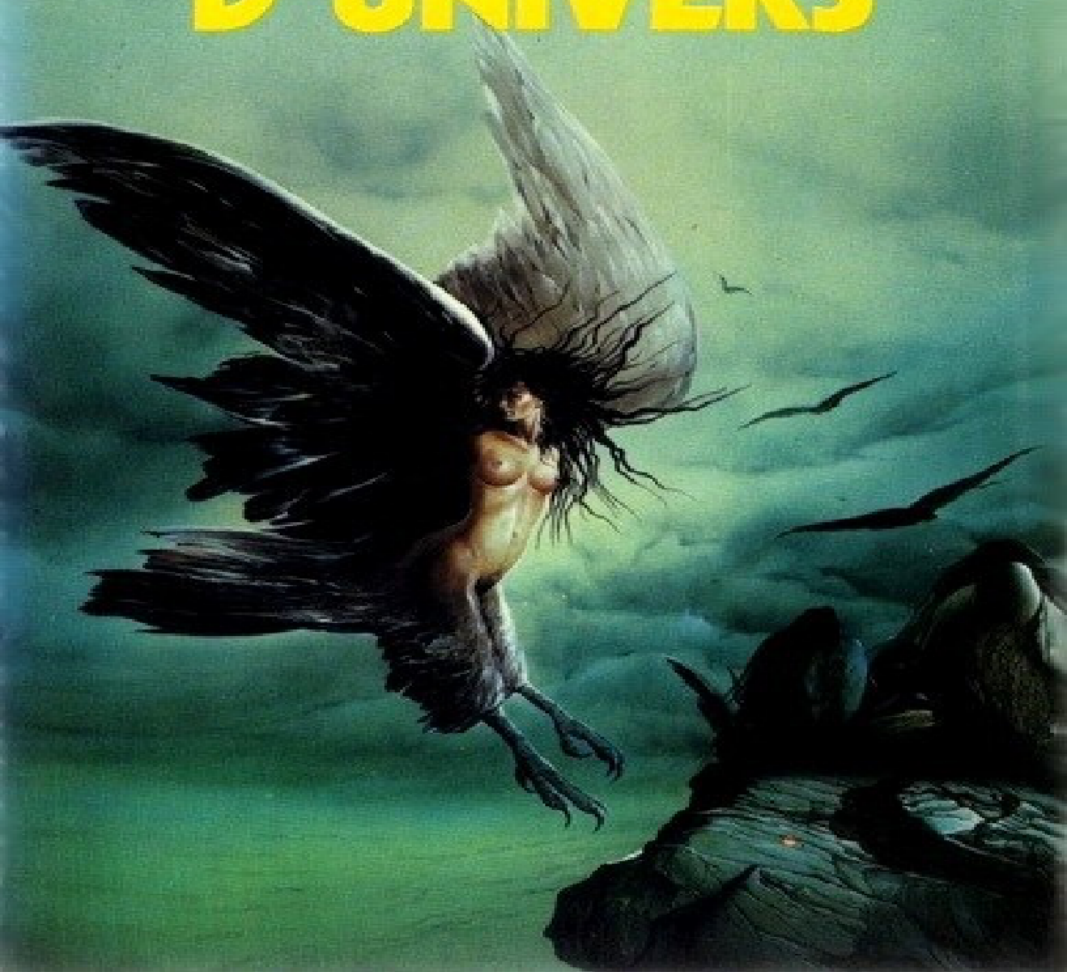
LANZAROTE
Caliente.COM



SCIENCE-FICTION

Philip José Farmer

LE FAISEUR D'UNIVERS



Philip José Farmer

Le Faiseur d'Univers

Saga des Hommes Dieux-1

*Traduit de l'américain
par Michel Deutsch*



PRESSES POCKET

Titre original :
The Maker Of Universes

© 1965, Philip-José Farmer.

ISBN : 2-266-03340-9

1

PLAINTIF, l'appel fantomatique d'une trompe s'éleva de l'autre côté de la double porte. Sept notes faibles et lointaines, épanchement ectoplasmique d'un spectre d'argent, eût-on dit, si le son pouvait être la matière dont sont faites les ombres.

Robert Wolff savait qu'il était impossible qu'il y eût une trompe ou quelqu'un pour souffler dans une trompe derrière les portes coulissantes. Une minute auparavant, il avait jeté un coup d'œil à l'intérieur du cagibi et il n'y avait rien vu de particulier hormis un plancher de ciment, des murs de plâtre, des tringles et des patères, une étagère et une ampoule électrique.

Pourtant, l'appel de la trompe lui avait paru assourdi, comme s'il venait de par-delà la frontière même du monde. Comme il était seul, personne ne pouvait lui confirmer la réalité matérielle de cette fanfare dont il savait qu'elle ne pouvait être qu'imaginaire. La pièce dans laquelle il se tenait, immobile et comme hypnotisé, n'était certes pas l'endroit où l'on eût pu s'attendre à faire semblable expérience. Cependant, que cela pût lui advenir à lui n'était pas absolument invraisemblable. Depuis quelque temps, des rêves étranges troublaient son sommeil et, durant le jour, des pensées et des images aussi bizarres que fugitives, éphémères mais nettes, stupéfiantes même, lui avaient traversé l'esprit. Involontaires, inattendues et toutes-puissantes.

Il était inquiet. L'apparition de troubles psychiques au moment de prendre sa retraite lui paraissait être le comble de l'injustice. Néanmoins, cela pouvait lui arriver comme à n'importe qui et il n'y avait qu'une seule solution : consulter un médecin. Mais il était incapable de se résigner à agir ainsi que la raison l'exigeait. Il attendait sans parler de rien à personne – à sa femme moins qu'à quiconque.

Pour l'instant, debout dans la salle de détente d'une maison toute neuve de l'ensemble résidentiel des Hohokams, il regardait fixement la porte du placard. Si la trompe se faisait de nouveau entendre, il

ouvrirait afin de s'assurer que le cabigi était bien vide. Alors, il aurait la certitude que c'était son cerveau dérangé qui était à l'origine du son qu'il percevait, il renoncerait à acheter la maison. Sourd aux protestations hystériques de son épouse, il irait d'abord voir un généraliste, puis un psychiatre.

« Robert ! » appela sa femme. « Tu ne trouves pas que cela fait assez longtemps que tu es en bas ? Remonte. Je veux te parler, à toi et à Mr. Bresson.

— Une minute, ma chérie. »

Brenda renouvela ses injonctions. Sa voix était si proche, maintenant, que Wolff se retourna. Elle se tenait en haut de l'escalier conduisant à la salle de détente. Elle avait le même âge que son mari : soixante-six ans. La beauté qui avait jadis été la sienne était désormais enfouie sous la graisse, la poudre et les fards rutilants qui colmataient ses rides, sous les verres épais de ses lunettes et ses cheveux bleutés. À sa vue, Wolff grimaça comme il grimaçait chaque fois qu'il se rencontrait dans la glace qui lui renvoyait l'image de sa calvitie, des sillons profonds qui creusaient ses joues, reliant les ailes de son nez aux coins de sa bouche, et la patte d'oie qui irradiait à l'angle de ses yeux congestionnés. Était-ce cela, la cause de tout le mal ? Était-il incapable de s'adapter à ce qui est le lot commun, que cela vous plaise ou non ? À moins que ce ne soit pas contre les ravages des ans qu'il se révoltait, qu'il s'agisse de leurs effets sur Brenda ou sur lui-même, mais contre le fait que ni l'un ni l'autre n'avaient réalisé leurs rêves de jeunesse ? Il n'existait aucun moyen d'échapper aux coups de lime et de burin du temps qui attaque toute chair, mais le temps avait été indulgent puisqu'il lui avait permis de parvenir à l'âge qu'il avait. Il ne pouvait invoquer l'excuse d'une vie trop brève pour n'avoir pas réussi à conquérir la beauté intérieure. S'il était ce qu'il était, le monde n'en était pas responsable. C'était de sa faute, de sa faute à lui seul. Au moins était-il assez fort pour regarder la vérité en face. Il ne rejetait le blâme ni sur l'univers ni sur la parcelle d'univers qu'était sa femme. Il ne grognait pas, il ne gémissait pas comme Brenda.

À certains moments, il aurait pu aisément se lamenter. Combien existait-il d'hommes qui ne se rappelaient rien de leur jeunesse ? Dont les souvenirs commençaient à l'âge de vingt ans ? Et encore n'était-ce là qu'une estimation : les Wolff, qui l'avaient adopté, lui avaient dit qu'il paraissait avoir vingt ans quand ils l'avaient trouvé errant à travers les collines du Kentucky à proximité de la frontière de l'Indiana. Il ne savait ni qui il était ni comment il était arrivé là. Kentucky, États-Unis étaient pour lui des mots vides de sens, comme tous les mots de la langue anglaise, d'ailleurs.

Les Wolff l'avaient recueilli et ils avaient prévenu le shérif. L'enquête ouverte par les autorités pour tenter de l'identifier s'était

soldée par un échec. À un autre moment, son histoire aurait passionné la nation tout entière mais on était en guerre contre le Kaiser et la nation avait des sujets de préoccupation plus importants. Robert – les Wolff lui avait donné le nom de leur fils décédé – avait aidé au travail de la ferme. Il allait aussi à l'école car il n'avait plus aucun souvenir de ce qu'il avait appris.

Son ignorance en matière de comportement social était encore pire que son ignorance scolaire. Combien de fois avait-il embarrassé ou vexé les gens ? Il avait été en butte au mépris et parfois à la brutalité des ruraux, mais il apprenait vite. Et son ardeur au travail ainsi que la vigueur qu'il manifestait quand il lui fallait se défendre avaient fini par forcer le respect.

Il était passé de l'école primaire au collège en un laps de temps étonnamment bref – c'était comme s'il réapprenait ce qu'il avait oublié – et il était entré sans difficulté à l'université bien qu'il fût loin d'avoir les années de scolarité requises. Ce fut alors qu'il tomba amoureux de la philologie classique, un amour qui devait durer toute sa vie. Le grec, surtout, l'attirait ; c'était une langue qui faisait vibrer une corde au fond de lui-même et il y était à son aise.

Diplômé de l'université de Chicago, il avait enseigné dans diverses facultés de la côte est et du Midwest. Il avait épousé Brenda, ravissante jeune fille dotée d'une belle âme. Du moins l'avait-il cru au début. Plus tard, il avait perdu ses illusions mais cela ne l'empêchait pas d'être heureux.

Pourtant, le mystère de son amnésie et de ses origines l'avait toujours troublé. Le problème ne le tracassait pas outre mesure jusqu'à présent. Mais maintenant qu'il était sur le point de prendre sa retraite...

« Remonte tout de suite, Robert ! » s'exclama Brenda. « Mr. Bresson n'a pas de temps à perdre.

— Je suis certain que nombreux sont les clients de Mr. Bresson qui désirent examiner les lieux sans se presser », répliqua Wolff sur un ton amène. « Mais peut-être as-tu d'ores et déjà décidé que cette maison ne t'intéresse pas ? »

Brenda lui adressa un regard furibond et, indignée, battit en retraite en se dandinant. Robert soupira, sachant qu'elle ne manquerait pas de l'accuser tout à l'heure d'avoir voulu la faire passer pour une idiote aux yeux de l'agent immobilier.

Il reporta son attention sur la porte du placard. Oserait-il l'ouvrir ? Il était ridicule de rester ainsi pétrifié, comme privé de volonté ! Mais il était dans l'incapacité de bouger. Il sursauta quand la trompe émit à nouveau ses sept notes plaintives. Le son lui parvenait à présent avec plus de force.

Son cœur était un poing frappant à grands coups sa cage

thoracique. Au prix d'un violent effort de volonté, il fit un pas en avant. Ses doigts agrippèrent la cannelure de cuivre et il poussa. Le léger ferraillement des galets coulissants étouffa l'appel de la trompe tandis que la porte s'ouvrait. Les murs avaient disparu. Ils avaient cédé la place à un décor qu'il n'aurait pu imaginer. C'était comme une fenêtre ouverte par laquelle s'engouffrait la clarté du soleil. Des arbres qui ne pouvaient appartenir à la Terre bouchaient une partie du paysage. À travers les branches et les frondaisons, il apercevait un ciel d'un vert lumineux. Au pied d'un gigantesque rocher rouge étaient massées sept créatures de cauchemar. Difformes, elles ne montraient que leur échine noire et velue à l'exception d'une seule dont le profil se découpait sur le fond vert du ciel : une tête bestiale à l'expression malveillante. Son corps était noueux et les protubérances charnues qui saillaient sur sa face et sur son crâne lui donnaient un aspect inachevé. Ses jambes courtes ressemblaient à des pattes de chien et elle tendait une paire de bras démesurés en direction du jeune homme debout au sommet du bloc de rocher. Ce dernier, vêtu d'une culotte de daim et chaussé de mocassins, était un grand gaillard bronzé, musclé et large d'épaules. Ses longs cheveux touffus étaient d'un roux flamboyant. Il avait une tête massive aux traits taillés à la serpe et tenait à la main l'instrument dont Robert Wolff avait perçu l'appel.

D'un coup de pied, il fit lâcher prise à l'un des monstres qui tentait d'escalader le rocher, porta la trompe d'argent à ses lèvres mais s'interrompit en apercevant Wolff. Un large sourire découvrit ses dents éblouissantes. « Te voilà donc enfin ! » s'exclama-t-il.

Wolff ne fit pas un geste, n'ouvrit même pas la bouche. *Cette fois, ça y est, songeait-il comme dans un rêve. Je suis devenu fou. Après les hallucinations auditives, voilà les hallucinations visuelles. Qu'est-ce que ce sera ensuite ? Que vais-je faire ? M'enfuir en hurlant ou rejoindre calmement Brenda pour lui dire qu'il faut que faille voir un médecin sur-le-champ ? Tout de suite ! Sans attendre, sans donner d'explications. Tais-toi, Brenda, j'arrive.*

Il recula d'un pas. L'ouverture était en train de se refermer, les murs blancs retrouvaient leur opacité. Ou plus exactement, Robert reprenait pied dans le réel. « Hé ! Attrape ! » s'écria le jeune homme du rocher. Il lança la trompe qui tournoya, étincela dans les rais du soleil filtrant des feuillages et vint heurter les genoux de Wolff qui poussa un cri de douleur : le choc, en effet, n'avait rien eu d'ectoplasmique. De l'autre côté de l'ouverture qui se rétractait, il vit le rouquin lui sourire lever une main, le pouce et l'index réunis en criant : « Bonne chance ! J'espère te revoir bientôt ! Je m'appelle Kickaha ! »

L'ouverture se rétrécissait lentement, comme un iris. La clarté baissait et les objets devenaient confus. Pourtant, Robert eut encore le

temps d'entr'apercevoir une tête qui apparaissait derrière un tronc. Une tête de femme aux yeux proportionnellement aussi larges que ceux d'un chat, aux lèvres pleines et écarlates, à la peau dorée, encadrée d'un flot de cheveux rayés de bandes sombres et zigzagantes ; on eût dit la robe d'un tigre. La femme s'appuya contre l'arbre. Sa chevelure touchait presque le sol.

Enfin, les murs ne furent plus qu'une surface aussi blanche que l'œil d'un cadavre dont on relève la paupière. Tout était à nouveau comme avant. Sauf que Wolff avait les genoux meurtris et qu'il sentait contre sa cheville la masse dure de la trompe.

Il la ramassa et se tourna vers la salle de détente pour l'examiner à la clarté du jour. Il était éberlué mais il ne croyait plus qu'il était fou. Il avait eu la vision d'un autre univers et il tenait à la main un objet provenant de cet autre univers. Mais pourquoi ? Et comment ? Il nageait en plein mystère.

La trompe avait un peu moins de soixante-quinze centimètres de long et elle était très légère entre ses mains. Elle avait la forme d'une corne de buffle, à ceci près que le pavillon était largement évasé. L'embouchure était recouverte d'une substance flexible et dorée. Le corps de l'instrument était en argent ou en métal argenté. Il n'y avait pas de clefs mais, en retournant l'objet, Robert remarqua une rangée de sept petits boutons. Il nota également à l'intérieur de l'instrument tout un réseau de minces filaments métalliques.

Comme il tenait la trompe obliquement sous la lampe pour en inspecter les profondeurs, il vit un détail qui lui avait échappé jusque-là : un hiéroglyphe était gravé aux deux tiers du corps de l'instrument. Bien qu'il fût un expert en la matière et qu'il connût tous les types d'écritures alphabétiques, idéographiques et pictographiques, Wolff n'avait jamais vu de glyphes analogues. « Robert ! » appela Brenda.

« J'arrive tout de suite, ma chérie. » Il posa la trompe dans un coin du cagibi dont il referma la porte. Que pouvait-il faire d'autre ? Impossible de sortir avec ça ! S'il remontait en brandissant son butin, il lui faudrait affronter les questions de Brenda et de Bresson. Pas moyen de prétendre que l'instrument lui appartenait puisqu'il était venu les mains vides. L'agent exigerait que la trompe lui soit remise puisqu'elle avait été trouvée dans une des maisons dont la société immobilière était propriétaire.

Wolff ne savait à quoi se résoudre et cette incertitude le rendait malade. Comment faire discrètement sortir la trompe de la maison ? Comment empêcher Bresson de faire visiter le pavillon – aujourd'hui même, peut-être – par d'autres acheteurs éventuels qui tomberaient sur elle dès qu'ils ouvriraient la porte du réduit et qui ne manqueraient pas d'attirer l'attention de l'agent sur cet objet insolite ?

Il gravit l'escalier menant à la salle de séjour. Brenda avait

toujours l'air aussi furieux. Bresson, un petit bonhomme joufflu portant lunettes et qui avait dans les trente-cinq ans, paraissait mal à l'aise en dépit du sourire commercial qu'il affichait. « Eh bien, la maison vous plaît-elle ? » s'informa-t-il. « Beaucoup », répondit Wolff. « Elle me rappelle celles du Midwest.

— Tiens ! Moi aussi, je suis de cette région. Je comprends que vous n'ayez pas envie d'habiter dans un de ces pavillons style ranch. Notez bien que je n'ai rien contre ce genre d'architecture : personnellement, j'habite un ranch. »

Robert alla à la fenêtre. Il faisait un bel après-midi de mai. Le soleil étincelait dans le ciel bleu de l'Arizona. Les pelouses en gazon des Bermudes étaient toutes neuves (il n'y avait que trois semaines que l'herbe avait été semée), aussi neuves que les pavillons de l'ensemble tout juste terminé.

« Presque toutes les maisons sont au niveau du sol », disait Bresson. « Creuser des fondations dans cette couche de caliche très dure, c'est très coûteux mais nos résidences ne sont pas chères pour ce qu'elles sont. »

Si l'on n'avait pas creusé le caliche pour ajouter la salle de détente, qu'aurait vu l'homme de l'autre côté quand l'ouverture s'est formée ? se demanda Robert. *Peut-être aurait-il seulement vu une masse de terre et en aurait-il conclu qu'il n'y avait aucun moyen de se débarrasser de cette trompe ?*

« Vous savez probablement par les journaux pour quelle raison nous avons été contraints de retarder la date de réception ? » demanda Bresson. « Pendant les travaux, nous avons retrouvé l'ancienne cité des Hohokams.

— Les Hohokams ? » répéta Brenda. « Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Beaucoup de personnes qui viennent en Arizona n'ont jamais entendu parler d'eux. Mais les gens qui s'installent dans la région de Phoenix ne tardent pas à avoir la puce à l'oreille. Les Hohokams étaient des Indiens qui peuplaient jadis la Vallée du Soleil. Ils sont arrivés il y a au moins 1200 ans. Ils construisirent des canaux d'irrigation, édifièrent des villes. Leur civilisation se développait à une cadence rapide. Mais quelque chose est arrivé... personne ne sait quoi. Ils ont purement et simplement disparu il y a quelques siècles. Certains archéologues affirment que les Indiens Papagos et Pimas sont leurs descendants. »

Mrs. Wolff eut un reniflement méprisant. « Je les ai vus, ceux-là. Ils n'ont pas l'air d'être capables de construire autre chose que les mauvaises cahutes de torchis où ils vivent dans leur réserve. »

Wolff se tourna vers sa femme et lança avec une sorte de brutalité ; « Les Mayas modernes n'ont pas l'air, eux non plus, d'être capables d'élever des temples ou d'avoir pu inventer le concept du

zéro. C'est pourtant ce qu'ils ont fait. Brenda ouvrit la bouche toute grande et Mr. Bresson sourit d'un sourire encore plus mécanique. « Toujours est-il », enchaîna-t-il, « que nous avons dû interrompre le chantier jusqu'à ce que les archéologues aient terminé leurs fouilles. Cela nous a immobilisés trois mois et il n'y avait rien à faire car l'ordre venait des autorités de l'État et nous avions les mains liées. Néanmoins, c'est peut-être une chance pour vous. S'il n'y avait pas eu ce retard, il est bien possible que tous les pavillons auraient trouvé preneur. Le malheur des uns fait le bonheur des autres, n'est-ce pas ? » acheva-t-il avec un sourire épanoui en devisageant tour à tour ses deux clients présomptifs. Après un instant de silence, Wolff, qui pressentait ce qu'allait être la réaction de son épouse, respira un grand coup et dit : « Affaire conclue. Nous allons signer les papiers tout de suite. »

— Robert ! » s'exclama Brenda sur un timbre aigu. « Tu ne m'as même pas demandé mon avis !

— Je regrette, ma chérie, mais ma décision est prise.

— Eh bien, la mienne ne l'est pas ! »

Bresson, dont le sourire avait maintenant quelque chose de désespéré, intervint : « Allons, allons, il est inutile de précipiter les choses ! Prenez votre temps, réfléchissez. Même si quelqu'un d'autre se présentait pour acheter cette unité – et cela peut se produire avant la fin du jour : nos pavillons se vendent comme des petits pains – ce ne serait pas grave. Nous en avons beaucoup du même type.

— C'est cette maison que je veux, pas une autre.

— Mais Robert, tu perds la tête ! » gémit Brenda. « Je ne t'ai encore jamais vu te conduire de cette façon.

— J'ai presque toujours cédé à tes caprices parce que je voulais te voir heureuse. Alors, pour une fois, à ton tour ! Ce n'est pas beaucoup demander. D'ailleurs, pas plus tard que ce matin, tu m'as dit que tu désirais une maison comme celle-ci. En dehors de la résidence des Hohokams, les chalets de ce genre ne sont pas dans nos moyens ! Maintenant, signons la promesse de vente. Je vais vous faire un chèque à titre de caution, Mr. Bresson.

— Je ne signerai rien, Robert.

— Écoutez-moi », dit le vendeur. « Vous devriez rentrer chez vous et discuter de cette affaire à tête reposée. Lorsque vous aurez arrêté votre décision, prévenez-moi, je serai à votre disposition.

— Ma seule signature ne suffit pas ? » s'entêta Wolff.

« Je regrette », répondit l'agent, arborant toujours le même sourire forcé. « Il faut également celle de Mrs Wolff. »

Brenda décocha un regard de triomphe à son mari.

« En ce cas, promettez-moi de ne faire visiter ce pavillon à personne. Au moins jusqu'à demain. Si vous avez peur de manquer

une vente, je suis prêt à vous verser des arrhes.

— Oh ! ce n'est pas nécessaire », rétorqua Bresson en se dirigeant vers la porte avec une hâte qui trahissait son impatience à se tirer d'une situation embarrassante.

« C'est entendu : je ne ferai visiter la maison à personne avant demain matin. J'attendrai votre coup de téléphone. »

Les Wolff reprirent la route du motel des Sables, à Tempe. Pendant tout le trajet, ni l'un ni l'autre n'ouvrit la bouche. Brenda, raide comme un piquet, les yeux fixés sur le pare-brise, regardait droit devant elle. De temps à autre, Robert la fixait à la dérobée. Son nez, remarqua-t-il, paraissait de plus en plus pointu et ses lèvres de plus en plus minces. Si cela continuait, elle finirait par ressembler à un perroquet obèse.

Et lorsque, finalement, elle éclaterait, que sa langue se délierait, sa voix serait effectivement celle d'un perroquet obèse. Ce serait à nouveau un déferlement de récriminations et de menaces usées, encore qu'énergiques. Elle lui reprocherait de la négliger depuis tant et tant d'années, lui rappellerait pour la énième fois que, quand il ne gardait pas le nez plongé dans ses livres, il tirait à l'arc, il faisait de l'escrime ou de l'alpinisme, tous sports que son arthrite lui interdisait, elle, de pratiquer avec lui. Elle déviderait tous les malheurs – ou prétendus tels – dont était tissée son existence et cela finirait par un déluge de larmes amères.

Pourquoi Robert ne l'avait-il pas déjà quittée ? Il l'ignorait. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il avait été très épris d'elle au temps de leur jeunesse. Et, aussi, que les accusations dont Brenda l'accablait n'étaient pas entièrement futiles. En outre, l'idée d'une séparation lui était pénible, plus pénible encore que l'idée de poursuivre la vie commune.

Il était néanmoins en droit de récolter le fruit de ses peines au terme d'une carrière consacrée à l'enseignement des langues classiques. Maintenant qu'il avait suffisamment d'argent et de loisirs, il pouvait se livrer aux recherches personnelles dont ses tâches professionnelles l'avaient jusque-là détourné. Ayant établi son camp de base en Arizona, il pourrait voyager. Mais était-ce bien sûr ? Brenda ne refuserait pas de l'accompagner – en fait, elle exigerait de le suivre dans ses déplacements. Hélas, cela l'assommerait à tel point que son existence deviendrait insupportable. Et il ne lui était pas possible de reprocher à sa femme de ne pas avoir les mêmes centres d'intérêt que lui. Mais fallait-il renoncer à tout ce qui emplissait sa vie sous le seul prétexte de la rendre heureuse ? D'autant que cela ne la satisferait sans doute pas.

Comme il s'y attendait, la langue de son épouse se délia après le

dîner. Il l'écouta, s'efforçant d'argumenter avec calme, de lui faire toucher du doigt son illogisme ainsi que l'injustice et la mauvaise foi de ses accusations. Ce fut peine perdue. Et, comme toujours, cela s'acheva par des larmes et des menaces : ou elle le quitterait, ou elle se supprimerait.

Mais, cette fois, il ne céda pas.

« Je veux cette maison et je veux mener la vie que j'ai décidé de mener », répliqua-t-il avec fermeté. « C'est comme ça. » Il enfila sa veste et se dirigea vers la porte. « Je rentrerai plus tard. Peut-être. »

Brenda, hurlante, lui lança un cendrier qu'il évita et qui rebondit contre le chambranle, arrachant un éclat de bois. Grâce au ciel, elle ne suivit pas son mari sur le palier pour lui faire une scène comme cela s'était déjà produit par le passé.

Il faisait nuit mais la lune n'était pas encore levée. Seules les fenêtres éclairées du motel perçaient l'obscurité, ainsi que les réverbères et les phares des voitures, dans Apache Boulevard. Wolff s'installa au volant et démarra. Quelques minutes plus tard, il suivait la route menant à la résidence. En songeant à ce qu'il avait l'intention de faire, il sentit sa peau se couvrir d'une sueur froide et son cœur se mit à battre plus vite. C'était la première fois de son existence qu'il envisageait sérieusement de commettre un acte délictueux.

Les pavillons de l'ensemble étaient illuminés *a giorno*. Un haut-parleur diffusait une bruyante musique, et les gosses, à qui leurs parents avaient dit de jouer dehors pour pouvoir visiter tranquillement les maisons, braillaient dans la rue.

Il fit demi-tour, revint à Tempe, traversa Phoenix et ne s'arrêta que quand il eut atteint la ville de Scottsdale. Il passa une heure et demie dans une petite auberge. Il partit après le quatrième verre de *Vat 69*. C'était assez. Ou, plus exactement, il craignait de continuer à boire : lorsqu'il passerait à l'action, il ne faudrait pas qu'il ait la cervelle embrumée.

Quand il eut regagné la résidence des Hohokams, tout était éteint et le silence régnait à nouveau sur le désert. Il rangea sa voiture derrière le pavillon qu'il avait visité quelques heures plus tôt. Il avait mis des gants et il fracassa d'un seul coup de poing la fenêtre de la salle de détente avant de se glisser dans la pièce. Il haletait et son cœur cognait dans sa poitrine. En dépit de sa peur, il sourit, se moquant de lui-même. Doué d'une imagination fertile, il s'était souvent représenté sous les traits d'un voleur – pas un vulgaire monte-en-l'air, bien sûr, plutôt une espèce de héros. Maintenant, il lui fallait se rendre à l'évidence : il avait trop le respect de la loi pour devenir un grand criminel. Ou même un gagne-petit du crime. Sa conscience lui reprochait déjà ce méfait vénial qu'il avait pourtant considéré comme parfaitement légitime. L'idée lui vint qu'il allait peut-être se

faire surprendre et il s'en fallut de peu qu'il renonçât à récupérer la trompe. Si jamais on le capturait, ce serait l'écroulement de toute une existence paisible et respectable. Le jeu en valait-il la chandelle ?

Oui... absolument ! S'il battait en retraite, il le regretterait jusqu'à la fin de ses jours. Une aventure extraordinaire l'attendait, la plus grandiose de toutes. Une expérience unique, sans précédent. S'il devait à présent se conduire comme un lâche, autant se faire sauter la cervelle : jamais il ne pourrait supporter l'idée d'avoir laissé passer l'occasion de s'approprier cette trompe et il ne se pardonnerait jamais sa pusillanimité.

Il faisait si noir qu'il dut suivre le mur en le tâtant du bout des doigts pour trouver le chemin du réduit. Enfin, il sentit le contact du panneau coulissant et le manœuvra lentement pour éviter de faire du bruit. Après être resté un instant immobile, l'oreille tendue, il s'empara de l'instrument, puis, ayant reculé de quelques pas, il l'emboucha et souffla en sourdine. La clameur qui retentit alors le prit au dépourvu et, de saisissement, il laissa tomber l'instrument. Quand il l'eut récupéré à tâtons dans un coin de la pièce, il fit une seconde tentative. Le son avait la même intensité. Un quelconque dispositif, peut-être les fils argentés qui tapissaient l'intérieur de la trompe, réglait le niveau sonore. Wolff resta plusieurs minutes debout, la trompe à la main, essayant de se rappeler exactement la séquence musicale qu'il avait entendue. De toute évidence, les sept petits boutons qui saillaient sur le corps de l'instrument commandaient les différents harmoniques. Mais pour déterminer ceux sur lesquels il fallait appuyer, il était bien forcé de faire des essais qui attireraient inévitablement l'attention.

Il haussa les épaules. « Et puis zut ! » murmura-t-il.

À nouveau, il porta la trompe à ses lèvres et souffla. Mais, cette fois, il pressa les boutons en commençant par le plus proche. Sept notes retentirent. Elles avaient bien la valeur dont il se souvenait mais ce n'était pas la bonne séquence.

Comme mourait la dernière note, quelqu'un cria au loin. Pris de panique, Wolff jura, emboucha la trompe et fit jouer les boutons dans l'ordre requis (du moins, l'espérait-il) pour reproduire le sésame musical qui était la clé ouvrant la porte de l'autre univers.

Le faisceau d'une lampe électrique fit miroiter la vitre brisée, puis s'éloigna. Wolff souffla à nouveau dans la trompe. Le pinceau de lumière revint à la charge. D'autres voix se joignirent à la première. Il essayait désespérément de nouvelles combinaisons. Enfin, il en trouva une qui lui parut être identique à l'accord qu'avait produit le jeune homme aux cheveux roux, planté en haut du rocher en forme de champignon.

La torche illumina la pièce. « Sortez de là ! » ordonna une voix

hargneuse. « Sortez ou je tire ! »

Au même instant une lueur verdâtre jaillit du mur dont on eût dit qu'il était en train de fondre. À travers le trou qui se formait, il distingua la lune. Les arbres et le rocher se profilèrent en ombres chinoises contre le vaste globe brillant d'un éclat argenté aux nuances émeraude dont seul le bord était visible.

Wolff ne perdit pas de temps. Si sa tentative d'effraction n'avait pas été remarquée, il eût peut-être hésité. Mais, à présent, il fallait qu'il échappe à ses poursuivants, il n'y avait pas d'alternative. Cet autre univers était lourd d'incertitudes et de dangers, certes. Cependant, il n'avait plus rien à espérer de son monde familier sinon la honte et l'opprobre. Le gardien réitéra sa sommation. Délibérément, Wolff lui tourna le dos. Il dut se baisser et lever haut la jambe pour franchir l'ouverture qui, déjà, se rétrécissait. Quand, une fois passé le seuil, il fit volte-face pour voir une dernière fois l'univers qu'il venait de désert, il constata que la brèche n'était, à présent, pas plus grande qu'un hublot. Au bout de quelques secondes, elle disparut.

2

IL s'assit sur l'herbe pour reprendre son souffle. Et si son cœur de soixante-six ans, songea-t-il, était incapable de résister à tant d'émotions ? Quelle ironie du sort ! Mort en arrivant... Il n'y aurait plus qu'à l'enterrer et à graver sur sa tombe : AU TERRIEN INCONNU.

Peu à peu, il retrouva son moral ; il eut même un rire étranglé en se mettant debout. Avec un regain d'assurance et de courage, il inspecta les lieux. L'atmosphère était agréable. La température, estima-t-il, était légèrement supérieure à vingt degrés. L'air était chargé d'effluves étranges et odorants, un peu fruités. De toute part s'élevaient des chants d'oiseaux (il espérait, du moins, que c'était bien des oiseaux !). Il perçut une sorte de grondement lointain mais n'en éprouva nul effroi. Sans raison, il avait la conviction que c'était simplement le fracas assourdi du ressac. La lune à son plein était énorme : son diamètre apparent était deux fois et demie celui de la lune qu'il avait connue. Quant au ciel, il avait perdu l'éclat vert qui était le sien pendant le jour et il était maintenant aussi noir que les ciels nocturnes du monde que Wolff avait quitté. Une multitude d'étoiles géantes fusaient dans tous les sens. Leur mouvement était si rapide que Wolff en avait le vertige. L'une d'elles se dirigeait vers lui, de plus en plus grosse, de plus en plus brillante ; elle passa à quelques dizaines de centimètres de sa tête. À la lueur de son sillage orangé, il distingua quatre longues ailes elliptiques, des pattes filiformes, et il eut la vision fugitive d'une tête surmontée d'antennes. Une sorte de luciole d'au moins trois mètres d'envergure.

Un instant, il fixa son regard sur le spectacle des mouvantes constellations qui dérivaien, se dilataien et se contractaien sans cesse, et il finit par s'y habituer. Puis il se demanda quelle direction prendre et ce fut la rumeur du ressac qui le décida. La grève serait un point de départ net et précis ; ensuite, il pourrait aller n'importe où. Il se mit en marche, lentement, prudemment, s'arrêtant fréquemment pour prêter l'oreille à la nuit et scruter les ténèbres.

Quelque chose émit un grondement profond tout près de lui et,

s'efforçant de respirer le plus silencieusement possible ; il s'aplatit dans l'ombre d'un épais buisson. Il y eut un froissement de feuilles. Une branche craqua. Il leva légèrement la tête, juste ce qu'il fallait pour voir dans le clair de lune qui baignait la clairière la haute silhouette d'une créature bipède, noire et velue, qui passa d'une allure traînante à quelques mètres de lui.

Elle s'immobilisa brusquement et le cœur de Wolff manqua un battement. Il distingua le profil d'un gorille dont la tête oscillait d'avant en arrière. Mais ce n'était pas un gorille. Pas un gorille terrestre, en tout cas. Son pelage n'était pas d'une couleur uniforme : il était composé d'une succession de larges bandes noires et d'étroites bandes blanches qui faisaient des zigzags autour de son corps et de ses membres. Les bras de la bête étaient beaucoup plus courts que ceux de ses homologues terrestres et ses jambes plus longues et plus droites. Enfin, le front était haut avec une visière orbitale fortement prononcée.

La brute émit un murmure. Ce n'était ni la plainte ni le cri d'un animal mais des syllabes clairement modulées. Le gorille n'était pas seul. À la lueur glauque de la lune, Wolff discerna un fragment de peau nue, la peau d'une femme qui marchait à côté de la bête dont le bras droit lui cachait les épaules.

Wolff ne pouvait voir son visage. Il distingua cependant le galbe de deux longues jambes fuselées, l'arrondi des fesses, la courbe d'un avant-bras et une luxuriante chevelure brune.

Elle parla au gorille, et sa voix était comme le son de clochettes d'argent. L'animal lui répondit. Puis tous deux s'enfoncèrent dans l'obscurité de la jungle.

Wolff ne se releva pas tout de suite : il était trop bouleversé.

Quand il fut parvenu à se remettre debout, il reprit sa route à travers la végétation. Celle-ci était loin d'être aussi dense que celle d'une jungle terrestre. Les buissons étaient largement espacés et, si l'environnement n'avait pas été à ce point exotique, le mot de « jungle » ne serait même pas venu à l'esprit de Wolff. Le paysage évoquait plutôt un parc. L'herbe était douce et si courte qu'on aurait pu penser qu'elle avait été fraîchement tondue.

À peine Wolff eut-il fait quelques pas qu'une bête détala devant lui en grondant et il sursauta. Avant qu'elle disparût, il eut le temps d'entrevoir des andouillers rougeâtres, un museau blanc, d'énormes yeux pâles et une robe mouchetée. Il poursuivit son chemin mais, au bout d'un instant, entendant des pas derrière lui, il se retourna : c'était le même cervidé. L'animal, se rendant compte qu'il avait été découvert, s'approcha lentement, enfonça son mufle humide dans le creux de la main tendue de l'homme et se frotta contre lui en ronronnant. Wolff faillit perdre l'équilibre car la bête devait peser plus

de deux cents kilos. S'arc-boutant, il lui gratta le crâne derrière ses oreilles arrondies, lui flatta le museau et le thorax. Le cervidé le lécha d'abondance. Sa langue était longue et rugueuse comme celle d'un lion. Finalement, il se lassa de ces démonstrations de tendresse, au vif soulagement de Wolff, et s'éclipsa aussi vivement qu'il était apparu.

Cette rencontre encouragea Robert. Une bête se montrerait-elle aussi affectueuse envers un être totalement étranger si la présence de carnivores ou de chasseurs était à redouter ?

La rumeur du ressac se faisait plus intense et, dix minutes plus tard, il atteignit la grève. Là, il s'accroupit au pied d'un grand palmier et examina le paysage baigné de clair de lune. Le sable était blanc et très fin – il s'en assura en le palpant. La plage s'étendait à perte de vue. Elle avait environ deux cents mètres de large. De loin en loin brillaient des feux autour desquels gambadaient des silhouettes. Leurs cris et leurs rires, bien qu'assourdis par la distance, confirmèrent Robert dans son impression qu'il s'agissait bien d'êtres humains – d'hommes et de femmes.

Comme il tournait la tête, il distingua deux formes qui se tenaient presque dans l'eau et cette vue lui coupa le souffle. Ce n'était pas les ébats de ces personnages qui le stupéfiaient ainsi mais leur académie. Jusqu'à la taille, ils étaient parfaitement humains mais, au lieu de jambes, ils étaient dotés d'une queue de poisson qui allait s'effilant à partir du bassin.

Il ne put lutter contre la curiosité. Il dissimula sa trompe au milieu des herbes duveteuses et s'avança en rampant le long de l'orée de la jungle. Quand il fut en face du couple, il s'arrêta pour l'observer. À présent, le mâle et la femelle, allongés côte à côte, étaient en train de bavarder. Ils étaient incapables de le rattraper sur la terre ferme et n'avaient pas d'armes. Il pouvait donc s'approcher. Ils pourraient même avoir une attitude amicale.

Il fit halte à une dizaine de mètres d'eux pour les examiner de plus près. Peut-être étaient-ce des sirènes ; en tout cas, ils n'étaient pas véritablement pisciformes. Leur nageoire caudale était située sur un plan horizontal, contrairement à celle des poissons qui est verticale, et leur longue queue était apparemment dépourvue d'écailles : une peau lisse et brune recouvrait totalement leur corps hybride.

Il toussa. Tous deux levèrent la tête et poussèrent un cri. Dans un mouvement si rapide que Wolff ne perçut qu'une sorte de tourbillon confus, le mâle et la femelle se dressèrent sur leur queue et, en un clin d'œil, ils plongèrent dans les vagues. Un rayon de lune accrocha un instant la masse sombre d'une tête et une nageoire affleurant à la surface.

L'écume bruissante léchait le sable blanc de la plage. La lune flottait dans le ciel, immense et verte. Le vent du large caressait le

visage en sueur de Wolff. Des cris étranges s'élevaient de l'ombre. De la plage venaient des échos de plaisir, de jouissance.

Wolff était perdu dans ses pensées. Les mots qu'avaient échangés la sirène et le triton – comme les paroles du « zèbrille » (ainsi avait-il baptisé le gorille au pelage rayé) et de la femme – avaient quelque chose de familier. Il ne les avait pas identifiés mais leur sonorité et leur modulation éveillaient en lui un vague souvenir. Mais le souvenir de quoi ? Il était certain de n'avoir jamais entendu parler cette langue. Avait-elle une analogie avec tel ou tel idiome de la Terre qu'il aurait pu entendre une fois en disque ou dans un film ?

Une main s'abattit sur son épaule, le souleva de terre, le fit pivoter, et il se trouva nez à nez avec un zèbrille au faciès bestial, aux arcades sourcilières proéminentes et dont l'haleine fleurait l'alcool. L'animal dit quelque chose et une femme émergea des buissons. Elle s'approcha à pas lents et, en d'autres circonstances, Robert aurait eu le souffle coupé à la vue de la splendeur de ce corps et de la radieuse beauté de ce visage. Malheureusement, c'était pour une tout autre raison qu'il éprouvait pour le moment quelques difficultés à respirer. Le gigantesque primate pouvait le précipiter dans la mer d'un seul geste. À moins que cette main colossale ne se referme, écrasant la chair et broyant les os.

La femme parla et le zèbrille lui répondit. Wolff saisit alors quelques mots. Le langage s'apparentait au grec préhomérique, au mycénien.

Il ne se lança pas immédiatement dans un discours afin d'assurer à l'étrange couple qu'il était inoffensif et que ses intentions étaient pures. D'abord parce qu'il était trop abasourdi pour être capable de réfléchir de manière cohérente. Et aussi parce que, par la force des choses, la connaissance qu'il avait du grec de cette période, si voisin soit-il du iono-éolien d'Homère, était limitée. Finalement, il parvint à proférer quelques phrases de bric et de broc, se souciant moins du sens de ce qu'il disait que de la nécessité de faire comprendre à ses interlocuteurs qu'ils n'avaient rien à craindre de lui. En l'entendant, le zèbrille prononça quelques paroles à l'adresse de la jeune fille et lâcha Robert qui poussa un soupir de soulagement en sentant à nouveau le sol sous ses pieds, soupir suivi d'une grimace de douleur car il avait l'épaule meurtrie. L'énorme main de la bête recelait une force formidable. Abstraction faite de sa taille et des poils qui la couvraient, elle était en tout point humaine.

La femme se mit à tirer la chemise de Wolff avec une expression vaguement dégoûtée. Il ne devait découvrir que plus tard qu'il suscitait sa répulsion car c'était la première fois qu'elle voyait un vieillard adipeux. De plus les vêtements de cet inconnu l'intriguaient. Elle s'entêtait à tirer sur la chemise de Wolff qui, craignant qu'elle ne

demande au zèbrille de l'arracher, préféra l'ôter lui-même. La fille l'examina avec curiosité, le flaira et fit « Ugh ! » avec un geste autoritaire.

Wolff eût aimé ne pas comprendre, mais il estima qu'il valait mieux obéir. Il n'y avait pas de raison de décevoir son interlocuteur, voire de mettre le zèbrille en colère : il se déshabilla et attendit de nouveaux ordres.

La fille éclata alors d'un rire strident tandis que le primate poussait une sorte d'aboïement en se tapant sur la cuisse. C'était comme le bruit d'une hache fendant une bille de bois. Puis tous deux se prirent par le bras et, sans cesser de rire comme des hystériques, s'éloignèrent en direction de la plage, la démarche mal assurée.

Wolff, furieux, mortifié et tout penaud, mais cependant heureux de s'en être tiré à si bon compte, remit son pantalon, ramassa ses sous-vêtements, ses chaussettes, ses chaussures et regagna la jungle. Après avoir récupéré la trompe, il se laissa tomber sur le sol et tenta de réfléchir à ce qu'il devait faire. Finalement, il s'endormit.

Quand il se réveilla, c'était le matin. Il était courbaturé... il avait faim et soif.

Il y avait une grande animation sur la plage. Il remarqua plusieurs grosses otaries à l'éclatante livrée orange qui faisaient des culbutes en se précipitant à la poursuite de globes couleur d'ambre que leur lançaient sirènes et tritons. Un personnage dont le front s'ornait de cornes de bélier, muni de pattes velues et d'une courte queue de bouc, pourchassait une femme qui ressemblait fort à la compagne du zèbrille. Toutefois, elle était blonde. Le faune l'atteignit et elle se laissa tomber en riant. Ce qui se passa alors démontra à Wolff que ces créatures étaient aussi innocentes, aussi étrangères à la notion de péché et aussi dépourvues d'inhibitions qu'Adam et Ève avaient dû l'être au Paradis terrestre.

Le spectacle était plus qu'intéressant mais la vue d'une sirène en train de manger ramena Wolff à des préoccupations différentes et plus tyranniques. D'une main, elle tenait un fruit jaune de forme ovale et, de l'autre, une espèce d'hémisphère qui avait tout l'air d'être une noix de coco. À peu de distance, une faunesse cornue, accroupie devant un feu, faisait griller un poisson embroché au bout d'un bâton. Wolff huma et sentit l'eau lui venir à la bouche.

D'abord, il fallait qu'il boive. Comme il n'y avait rien d'autre que l'océan pour s'abreuver, il se dirigea vers la grève.

Son apparition fut accueillie comme il le prévoyait : elle déclencha un mouvement de surprise, de recul et, jusqu'à un certain point, d'appréhension. Tous ces êtres suspendirent les activités auxquelles ils se livraient et le regardèrent, bouche bée, battant en

retraite devant lui. Quelques mâles ne lâchèrent pas pied mais ils se tenaient manifestement prêts à détalier pour peu qu'il fit « Hou ! hou ! » Mais Wolff n'avait nulle envie de les défier car les plus malingres pouvaient aisément avoir raison de son corps âgé et las.

Il entra dans l'eau jusqu'à la ceinture et la goûta. Il avait vu certains des êtres en boire et il espérait que sa saveur serait acceptable. Elle se révéla pure et fraîche, avec un goût qu'il n'avait encore jamais rencontré. Désaltéré, il eut la sensation d'avoir subi une transfusion de sang juvénile. Puis il repartit vers la jungle. Les autres s'étaient remis à manger et à se divertir. Ils le suivirent hardiment des yeux mais nul ne lui adressa la parole. Il leur sourit, s'aperçut que cela semblait les effrayer et n'insista pas. Dès qu'il fut dans la forêt, il se mit en quête de fruits et de noix semblables à ceux qu'avait mangés la sirène et il en trouva. Le fruit jaune avait la saveur de la tarte aux pêches, quant à la pseudo-noix de coco, sa pulpe ressemblait à un mélange de viande de bœuf très tendre et d'amandes pilées.

Après s'être ainsi restauré, une seule chose lui manquait : il mourait d'envie de fumer une bonne pipe. Malheureusement, le tabac était apparemment une denrée inconnue dans cet Éden.

Il passa les jours suivants à errer dans la jungle ou à paresser au bord de l'océan. La population locale s'était maintenant habituée à sa présence. Des rires fusaient même lorsqu'il apparaissait le matin sur la plage. Une fois, un groupe d'hommes et de femmes se jetèrent sur lui et le devêtirent en manifestant une bruyante hilarité. Robert se lança à la poursuite de la femme qui s'était emparé de son pantalon mais elle le distança et disparut dans les fourrés. Quand elle revint, elle avait les mains vides. À présent, il était capable de se faire comprendre à condition d'articuler lentement. Après tant d'années consacrées à l'enseignement et à l'étude, il disposait d'un vaste vocabulaire grec ; il n'y avait plus qu'un problème d'accent et d'acquisition d'un certain nombre de mots qui ne figuraient pas dans son dictionnaire classique.

« Pourquoi as-tu fait cela ? » demanda-t-il à la gracieuse nymphe aux yeux noirs.

« Je voulais savoir ce que tu cachais sous ces affreux chiffons. Nu, tu es laid. Mais ces horribles choses que tu portes te rendent encore plus laid.

— Obscène ? » suggéra Wolff. Mais la nymphe ne parut pas comprendre ce terme.

Il haussa les épaules et songea : *Quand tu es à Rome...* Mais cela ressemblait moins à Rome qu'au Jardin d'Éden. Le jour comme la nuit, la température était agréable et elle ne variait que de quelques degrés. La nourriture était abondante et diverse, la servitude du travail n'existait pas, il n'y avait pas à payer de loyer, pas de conflits

politiques, pas de tensions sinon le besoin sexuel qui trouvait aisément un exutoire, pas d'hostilité d'ordre national ou racial. Il n'y avait pas de factures à régler. Mais était-ce tellement certain ? On n'a rien sans rien : telle était la règle d'or de la Terre. En allait-il de même ici ? Quelqu'un ne devait-il pas quand même régler la note ?

Il dormait sur un matelas d'herbe au fond d'un arbre creux. Il y avait des milliers d'anfractuosités semblables : c'était une essence particulière qui fournissait ce confort naturel. Mais il ne faisait pas la grasse matinée. Parfois, il se levait un peu avant l'aube pour voir arriver le soleil. Arriver était le mot propre car on ne pouvait, en l'occurrence parler de son lever. Le rivage opposé de la mer était bordé par une gigantesque chaîne montagneuse, si étendue qu'on n'en distinguait pas la fin. Le soleil commençait sa course au-delà de cette muraille et il était déjà haut dans le ciel vert lorsqu'il surgissait. Il poursuivait sa trajectoire pour disparaître brutalement en passant de l'autre côté du massif.

Une heure plus tard, c'était la lune qui lui succédait, parcourant le même chemin à la même hauteur. Chaque nuit, il pleuvait pendant une heure. Une pluie drue qui réveillait Wolff car l'air devenait un peu plus frais. Il se pelotonnait alors frileusement au milieu du feuillage et, grelottant, essayait de se rendormir.

Les nuits lui étaient de plus en plus pénibles à supporter. Il pensait à son univers, à ses amis, à son travail et à ses joies. Il pensait aussi à sa femme. Que faisait-elle, maintenant ? Sans aucun doute, elle le pleurait. Certes, elle avait été acariâtre et amère plus souvent qu'à son tour, mais elle l'aimait. La disparition de son mari avait dû être pour elle un choc et une perte. Néanmoins, elle ne serait pas dans le besoin. Elle avait toujours exigé qu'il soit couvert par une assurance complète et c'avait été là le sujet de maintes querelles. Un beau jour, il songea que Brenda ne toucherait pas un sou avant longtemps car la compagnie réclamerait la preuve de sa mort. Toutefois, même si elle devait attendre le délai impose par la loi pour que son époux fût considéré comme décédé, elle aurait de quoi vivre grâce à la Sécurité Sociale. Cela impliquerait une diminution de son niveau de vie mais sa pension serait malgré tout suffisante pour lui permettre de subvenir à ses besoins.

Car il n'avait nulle intention de revenir. Il retrouvait sa jeunesse. Il avait beau manger son content, il perdait du poids, ses muscles durcissaient et se tonifiaient. Il avait l'impression d'avoir des ressorts dans les jambes et il débordait d'une joie oubliée, la joie de l'adolescence dont il avait perdu le souvenir. Au matin du septième jour, se grattant le crâne, il s'était aperçu que ses cheveux recommençaient à pousser. Et au matin du dixième jour, il se réveilla les gencives douloureuses. Il palpa la chair gonflée, se demandant s'il

n'allait pas être malade. Il ne se rappelait plus que cela existait, la maladie ! Depuis son arrivée, il était dans une forme parfaite et jamais les « gens de la plage », comme il les appelait, ne paraissaient souffrir du moindre malaise.

Ses gencives continuèrent de le faire souffrir pendant une semaine et il se décida à boire le suc fermenté de la « noix à punch ». Ce fruit poussait en abondance tout en haut d'un arbre élancé aux courtes et fragiles branches : mauves portant des feuilles jaunes en forme de pipes. Quand on fendait son écorce coriace à l'aide d'une pierre tranchante, il en émanait une odeur fruitée de punch. Le liquide ressemblait à du gin tonic agrémenté d'un trait de sherry et cela vous secouait comme une rasade de tequila. La liqueur naturelle eut d'heureux effets : elle agit comme un baume sur les gencives douloureuses de Wolff et apaisa du même coup l'irritation que la souffrance faisait naître en lui.

Neuf jours après ce triste réveil, dix petites dents blanches et dures commencèrent à pointer. Mieux encore : un sédiment d'ivoire se mit à recouvrir ses dents aurifiées. Et une épaisse toison brune remplaçait maintenant sa calvitie.

Ce n'était pas tout. À force de nager et de courir, sa graisse fondait. Ses veines saillantes de vieillard avaient battu en retraite sous l'assaut de la chair drue et lisse qui les avait noyées. Il pouvait faire de longues courses sans perdre haleine, sans avoir l'impression que son cœur était sur le point d'éclater. Tout cela l'émerveillait mais ne l'empêchait pas de se poser bien des questions, bien des pourquoi et bien des comment.

Il interrogea les gens de la plage sur leur jeunesse apparemment universelle et n'obtint qu'une seule et même réponse : « C'est la volonté du Seigneur. »

Tout d'abord, il pensa que ses interlocuteurs faisaient allusion à leur Créateur, ce dont il conçut quelque étonnement car, de prime abord, ce peuple ne paraissait pas religieux. En tout cas, il ne semblait avoir ni attitude fidéiste, ni rites, ni sacrements organisés.

« Qui est ce Seigneur ? » voulut-il savoir, se disant qu'il avait peut-être mal interprété le mot employé (*wanaks*), que ce vocable pouvait avoir une signification légèrement différente de celle que lui donnait la littérature homérique.

Ipsewas le zèbrille, qui était la plus intelligente de toutes les créatures que Wolff avait rencontrées jusqu'ici, lui répondit alors : « Il réside au-dessus du monde, par-delà Okeanos », en tendant le bras vers la chaîne de montagnes qui se profilait à l'horizon. « Le Seigneur habite dans un palais splendide et inexpugnable. C'est lui qui a fait ce monde et c'est lui qui nous a faits. Il descendait souvent pour se divertir avec nous, naguère. Nous faisons ce que dit le Seigneur et

nous nous réjouissons avec lui. Mais nous avons toujours peur. S'il se fâche ou s'il est mécontent, il peut nous tuer. Ou pire encore. »

Wolff sourit et acquiesça du chef. Ainsi, Ipsewas et ses semblables n'avaient pas d'explications plus rationnelles à offrir quant à leurs origines ou à la mécanique de leur univers que celles des habitants de la Terre. Toutefois, les gens de la plage possédaient un avantage sur les Terriens : l'unanimité de pensée. Tous ceux auxquels il posait la question lui donnaient la même réponse que le zèbrille :

« C'est la volonté du Seigneur. Il a fait le monde, il nous a faits.

— Comment le savez-vous ? »

Wolff n'espérait pas qu'on lui réponde mieux qu'on ne répondait sur Terre à cette autre question. Mais la réponse qu'il obtint le surprit :

« Oh ! » fit une sirène du nom de Païawa, « le Seigneur nous l'a dit. D'ailleurs, ma mère me l'a dit, elle aussi. Et elle devait le savoir. Le Seigneur a modelé son corps et elle s'en souvient, bien que cela remonte loin, très loin.

« Vraiment ? » Wolff se demandait si Païawa ne se moquait pas de lui et il songeait qu'il ne serait pas facile de lui rendre la monnaie de sa pièce. « Où donc se trouve ta mère ? J'aimerais lui parler. » La sirène tendit le bras en direction de l'est. « Quelque part par-là. »

Cela pouvait aussi bien vouloir dire quelques milliers de kilomètres. Il n'avait pas la moindre idée de l'étendue de la plage. « Il y a longtemps que je ne l'ai pas vue », ajouta Païawa. « Combien de temps ? »

La sirène plissa son front ravissant et se mordilla les lèvres. Elle est à croquer, se dit Wolff. Et ce corps ! Son renouveau de jeunesse le rendait particulièrement sensible aux réalités de la chair. Païawa sourit. « Il semble que je t'intéresse. Non ? » Il rougit et fut tenté de rompre l'entretien. Mais il voulait que la sirène réponde. Il répéta sa question : « Depuis combien d'années ne l'as-tu pas revue ? »

Païawa demeura muette : le mot « année » était étranger à son vocabulaire.

Haussant les épaules, Wolff s'éloigna à grands pas et disparut derrière le rideau de végétation aux couleurs crues qui bordait la plage. Païawa le rappela, d'abord d'une voix espiègle, puis sur un ton rageur lorsqu'elle eut compris qu'il ne rebrousseait pas chemin. Elle lança quelques appréciations peu flatteuses concernant la virilité de Wolff comparée à celle des autres représentants du sexe fort. Il s'abstint de répliquer : c'eût été contraire à sa dignité. Et, d'ailleurs, ce qu'elle disait était vrai. Bien que son corps fût en train de recouvrer rapidement jeunesse et vigueur, il faisait encore piètre figure à côté des académies d'une virilité quasiment idéale qu'il côtoyait.

Chassant ces pensées, il se contraignit à réfléchir à l'histoire que

lui avait racontée Païawa. S'il parvenait à retrouver sa mère ou une des contemporaines de sa mère, peut-être en apprendrait-il plus long sur le compte du Seigneur. Il ne doutait pas que le récit de la sirène fût vrai. Sur Terre, il eût été invraisemblable, mais ces gens-là ne savaient pas ce qu'était le mensonge. La fiction leur était inconnue. Une telle sincérité avait ses avantages mais elle était aussi révélatrice de leur manque d'imagination et de leur manque d'humour. Ils n'étaient pas spirituels. Bien sûr, ils riaient souvent aux éclats mais c'était pour des raisons insignifiantes. Leur sens du comique n'allait pas au-delà de la pantalonnade et de la grosse plaisanterie.

Il jura car il avait du mal à s'en tenir à cette ligne de réflexion. Plus les jours passaient et plus il lui était ardu de se concentrer. À quoi donc pensait-il avant de se laisser aller à divaguer sur ses difficultés à s'adapter à la société au sein de laquelle il se trouvait ? Ah, oui ! La mère de Païawa... Des gens âgés lui fourniraient peut-être des explications – à condition qu'il réussisse à mettre la main sur eux. Comment les identifierait-il alors que tous les adultes paraissaient avoir le même âge ? Les jeunes étaient très rares. Il en avait rencontré tout au plus trois alors que leurs aînés étaient au nombre de plusieurs centaines. C'était la même chose pour les animaux, pour les oiseaux (dont quelques-uns avaient un aspect assez insolite) : il n'en avait guère remarqué qu'une demi-douzaine qui fussent en bas âge.

Mais la rareté des naissances était compensée par l'inexistence de la mort. Il n'avait vu que trois animaux morts, deux d'entre eux tués accidentellement, le troisième à la suite d'un combat pour la possession d'une femelle. Et même dans ce dernier cas, c'était encore un accident : le mâle vaincu, une espèce d'antilope jaune citron, dotée de quatre cornes incurvées en forme de huit, avait pris la fuite et s'était rompu le cou en sautant par-dessus un tronc.

Sa carcasse n'avait pas eu le temps de se putréfier : une troupe de petits animaux omniprésents qui ressemblaient à des renards bipèdes au museau blanc, aux longues oreilles flasques de basset et aux pattes de ouistiti l'avaient dévorée en l'espace d'une heure. Ces pseudo-renards sillonnaient la jungle et faisaient tout disparaître : fruits noix, baies ou charognes. Ils aimaient ce qui avait un goût de pourriture. Ils dédaignaient les fruits qui n'étaient pas gâtés. Mais il n'y avait pas de fausses notes dans cette symphonie de beauté et de vie. Même au Jardin d'Éden, il faut bien qu'il y ait des éboueurs.

Parfois, Wolff se perdait dans la contemplation des cimes bleutées et enneigées de la montagne qui se dressait au-delà d'Okeanos. Thayaphayawoed était son nom. Peut-être le Seigneur résidait-il à son faite. Cela vaudrait sans doute la peine de franchir cette mer et de gravir ces pentes formidables dans l'espoir d'élucider une partie du mystère que recelait cet univers. Mais quand il tenta d'évaluer

l'altitude de ces pics, il se dit que c'était une entreprise impraticable. La sombre muraille s'élevait à perte de vue dans le ciel et l'on était pris de vertige à sa vue. Nul ne pouvait vivre sur de tels sommets où l'air devait manquer.

3

UN jour, Robert Wolff sortit la trompe d'argent de l'arbre creux où il l'avait cachée et se mit en marche en direction du gros rocher du haut duquel l'homme qui s'appelait Kickaha lui avait lancé l'instrument. Kickaha et les créatures difformes avaient bel et bien disparu. C'était comme s'ils n'avaient jamais existé ; aucun des interlocuteurs de Robert ne les avait vus, n'avait même entendu parler d'eux.

Wolff avait décidé de regagner son monde natal et d'accorder encore une chance à la Terre. S'il estimait que ses avantages surpassaient ceux de la planète Éden, il y resterait. À moins qu'il ne fasse des aller et retour pour profiter au mieux des deux : quand il serait fatigué d'un univers, il prendrait des vacances sur l'autre.

En cours de route, il s'arrêta à l'invitation d'Elikopis qui lui proposa de boire quelque chose et de bavarder un moment. Elikopis, dont le nom se traduisait par « Œil-Brillant », était une ravissante dryade aux rondeurs merveilleuses. Elle était plus « normale » qu'aucun des êtres que Robert avait rencontrés jusqu'ici. Sur la Terre, si sa chevelure n'avait pas été pourpre et si elle avait porté des vêtements, elle n'aurait pas plus attiré l'attention que n'importe quelle femme d'une beauté sans pareille. De plus, et c'était d'une rareté insigne, on pouvait avoir avec elle une conversation digne de ce nom. Converser, ce n'était pas pour elle jacasser pour ne rien dire, éclater bruyamment de rire sans raison ou faire la sourde oreille. Wolff avait été écœuré et déprimé de constater que la plupart des gens de la plage et de la forêt, si volubiles ou si grégaires, ne savaient que monologuer.

Il en allait différemment avec Elikopis. Peut-être parce qu'elle n'était pas intégrée à une collectivité. Les habitants du monde littoral ne possédaient même pas le niveau technologique des aborigènes d'Australie mais ils avaient élaboré un système de rapports sociaux extrêmement complexe. Chaque groupe de la plage ou de la forêt occupait un territoire bien défini et comptait généralement une trentaine d'individus répartis selon une hiérarchie de prestige. Chacun

pouvait (et aimait) défendre sa situation sur le plan horizontal comme sur le plan vertical par rapport aux autres. Ils ne se lassaient pas d'énumérer les défauts de caractère et les qualités de tous leurs compagnons, leurs prouesses et leurs échecs athlétiques, leur adresse aux multiples jeux puérils qu'ils pratiquaient et leurs aptitudes sexuelles.

Le sens de l'humour d'Elikopis était aussi brillant que l'éclat de ses yeux mais, en outre, elle était douée d'une certaine sensibilité. Aujourd'hui, elle avait un attrait supplémentaire : un miroir serti dans un cercle d'or incrusté de diamants. Depuis son arrivée, Wolff n'avait vu que quelques rares objets entre les mains des naturels.

« Où as-tu trouvé ça ? » demanda-t-il à la dryade. « Oh ! c'est le Seigneur qui me l'a donné. Il y a bien longtemps, j'étais une de ses favorites. Lorsqu'il descendit du toit du monde pour nous rendre visite, il passait beaucoup de temps avec moi. Chryséis et moi étions ses préférées. Croirais-tu que les autres nous en veulent encore ? C'est pour cela que je suis si solitaire. Quoique la compagnie d'autrui n'apporte pas grand-chose.

— Et à quoi ressemblait le Seigneur ? » Elikopis se mit à rire. « Jusqu'à la hauteur du cou, à n'importe quel garçon bien bâti... comme toi. »

Elle enlaça Robert et lui embrassa la joue. Ses lèvres glissèrent lentement vers l'oreille de l'homme. « Mais son visage ? » insista Wolff. « Je ne sais pas. Je le sentais mais je ne le voyais pas. Il avait un éclat qui m'aveuglait. Il était si éblouissant que j'étais obligée de fermer les yeux lorsqu'il s'approchait de moi. »

Elle lui ferma la bouche avec ses baisers et, bientôt, il oublia les questions qui le tracassaient. Mais quand la dryade fut étendue, à moitié endormie, sur l'herbe tendre à côté de lui, il prit le miroir et s'examina. Son cœur bondit de ravissement dans sa poitrine : il avait à nouveau vingt-cinq ans. Il le savait déjà mais c'était la première fois qu'il lui était donné de s'en rendre réellement compte.

« Si je retourne sur la Terre, vieillirai-je aussi vite que j'ai rajeuni ? »

Il se leva et resta un moment immobile, plongé dans ses pensées. Enfin, il murmura : « Qui est-ce que j'essaie de tromper ? Je ne repartirai pas.

— Si tu me laisses, maintenant, essaie de trouver Chryséis », dit Elikopis d'une voix somnolente. « Il lui est arrivé quelque chose. Dès que quelqu'un s'approche, elle s'enfuit. Même moi, qui suis sa seule amie. Oui, il s'est passé quelque chose de terrible, quelque chose dont elle : ne veut pas parler. Tu l'aimeras. Elle n'est pas comme les autres, elle est comme moi.

— Entendu », répondit distraitement Robert. « J'essaierai. »

Et il s'en fut.

Même s'il ne voulait pas franchir dans l'autre sens la porte par laquelle il était entré, il désirait expérimenter la trompe. Peut-être existait-il d'autres portes. Peut-être s'en ouvrait-il une chaque fois que l'on soufflait dans la trompe, où que l'on se trouvât.

Il s'arrêta sous un des innombrables arbres à cornes d'abondance de la forêt. Il était haut d'une soixantaine de mètres et le tronc était recouvert d'une écorce azurée et lisse, presque onctueuse. Les branches épaisses et longues d'une vingtaine de mètres ne portaient ni ramilles ni feuilles mais chacune se terminait par une fleur coriace, longue de deux mètres cinquante, ayant exactement la forme d'une corne d'abondance. De ces corolles s'écoulaient par intermittence des filets de liquide couleur chocolat qui s'égouttaient sur le sol. Cette substance avait un goût de miel légèrement parfumé de tabac que Wolff appréciait. Tous les hôtes de la forêt étaient friands de ce suc.

Wolff souffla dans la trompe. Aucune « porte » ne se matérialisa. Il fit un second essai tout aussi infructueux un peu plus loin. Ainsi, conclut-il, la trompe ne fonctionne que dans certains lieux. Et peut-être seulement aux abords du rocher rouge.

Tout à coup, il aperçut la tête de la fille qui se tenait derrière un arbre le jour où la porte s'était ouverte pour la première fois. Même visage en cœur, mêmes yeux démesurés, mêmes lèvres pleines et écarlates, même chevelure tigrée, noire et auburn...Il la héla mais elle prit la fuite. Elle avait un corps somptueux et jamais il n'avait vu d'aussi longues jambes. Elle était plus svelte que les autres femelles de ce monde aux rondeurs par trop généreuses, aux poitrines abondantes.

Il s'élança à sa poursuite. Elle jeta un coup d'œil derrière son épaule, poussa un cri de désespoir et continua de courir. Du coup, il faillit s'arrêter : jamais les autres n'avaient eu cette réaction. Un mouvement de recul initial, oui, mais pas cette panique, pas cette terreur !

Elle ne s'immobilisa que lorsqu'elle fut à bout de forces. Alors, sanglotante et essoufflée, elle s'appuya contre un rocher moussu près d'une petite cascade, enfonçant jusqu'aux chevilles dans un tapis de fleurs jaunes semblables à des points d'interrogation. Un oiseau aux prunelles de hibou et aux plumes en tire-bouchon, dont les longues pattes s'articulaient vers l'avant, était perché au sommet du rocher. Baissant la tête, il les contempla en clignant des yeux et émit des petits cris en sourdine.

Wolff avança à pas lents. « N'aie pas peur », dit-il en souriant. « Je ne te ferai pas de mal. Je veux seulement te parler. »

D'un doigt tremblant, elle désigna la trompe. « Où l'as-tu trouvée ? » demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

« C'est un nommé Kickaha qui me l'a donnée. Tu l'as vu. Le

connais-tu ? »

Elle avait des yeux immenses d'un vert profond et il se prit à songer qu'il n'en avait jamais vu d'aussi beaux, en dépit de leurs pupilles de chat, ou peut-être était-ce le contraire...

Elle hocha la tête. « Non, je ne le connaissais pas. Jamais je ne l'avais vu avant que ces... » Elle avala péniblement sa salive et pâlit, comme prise de nausée. « ... avant que ces êtres l'aient fait tomber du rocher. Ils l'ont emmené.

— Ainsi, il est fini ? » Wolff avait pris soin de ne pas employer les termes *tué*, *massacré* ou *mort* car c'étaient : des mots tabous.

« Non. Peut-être ces monstres avaient-ils l'intention de lui faire quelque chose de pire que... de le finir.

— Pourquoi me fuyais-tu ? Je ne fais pas partie de ces monstres.

— Je... je ne peux pas parler de cela. »

La réticence de la dryade entraîna Wolff à philosopher. L'existence de ces créatures était virtuellement exempte de danger et de phénomènes effrayants, pourtant, elles étaient incapables de regarder en face les périls ou la laideur. Elles étaient exagérément conditionnées à la facilité, à la beauté.

« Que tu veuilles ou non en parler, cela m'est égal : il le faut. C'est très important. »

Elle se détourna. « Non. Je ne veux pas.

— Quelle direction ont-ils prise ?

— Qui ?

— Les monstres. Et Kickaha.

— J'ai entendu qu'il les appelait *gworls*. Je ne connaissais pas ce mot. Les... *gworls* viennent sûrement d'ailleurs. » Elle tendit la main vers la mer, désignant la chaîne lointaine. « De là-haut. De la montagne. »

Brusquement, elle lui fit face et se rapprocha, ses yeux immenses fixés sur ceux de Robert qui, même dans les circonstances du moment, ne put s'empêcher de s'émerveiller de ses traits exquis, de la douceur laiteuse de sa peau.

« Allons-nous-en ! » s'exclama-t-elle. « Très loin. Les monstres sont toujours là. Quelques-uns d'entre eux ont peut-être emmené Kickaha mais ils ne sont pas tous partis. L'autre jour, j'en ai vu deux. Ils se cachaient dans le creux d'un arbre. Leurs yeux luisaient comme ceux des bêtes et leur odeur était horrible. C'était comme une odeur de fruits pourris et moisis. » Elle posa la main sur la trompe. « Je crois que c'est cela qu'ils veulent.

— J'ai soufflé dedans. S'ils sont dans les parages, ils ont sûrement entendu. »

Il regarda tout autour de lui. À travers les arbres, il distingua comme un reflet derrière un buisson distant d'une centaine de mètres.

Il se figea. Bientôt, le buisson s'agita et il y eut à nouveau un éclair de lumière. Il saisit la main de la fille.

« Partons. Mais fais comme si de rien n'était. Prends un air nonchalant. »

Elle se dégagea de l'étreinte de Wolff, « Qu'y a-t-il ?

— Pas de crise de nerfs ! J'ai l'impression d'avoir vu quelque chose derrière un buisson. Peut-être que ce n'est rien du tout, peut-être que ce sont les gworls. Ne te retourne pas ! Cela nous trahirait. »

Mais il avait parlé trop tard : elle avait déjà tourné la tête. Elle haleta et se serra contre lui. « Ce sont eux... ce sont eux... »

Elle tendait le bras et il regarda dans la direction qu'elle indiquait : deux personnages noirs et trapus étaient en train d'émerger lentement de leur cachette. Chacun tenait à la main une longue lame d'acier, large et recourbée, qu'il brandissait en hurlant d'une voix rauque. Ils n'étaient vêtus que de leur pelage noir et hirsute mais portaient en travers de la poitrine une lanière de cuir à laquelle étaient fixés des couteaux dans des fourreaux.

« Ne t'affole pas », dit Wolff. « Avec leurs petites jambes torsées, ils ne doivent pas pouvoir courir très vite. Y a-t-il un endroit susceptible de nous offrir un refuge ? Un abri où ils ne pourraient pas nous suivre ?

« De l'autre côté de la mer », répondit-elle d'une voix tremblante. « Si nous réussissons à aller assez loin, je ne crois pas qu'ils nous découvriront. Il n'y aura qu'à prendre un *histoikhtus*. »

Elle faisait allusion à une espèce d'énormes mollusques qui abondaient dans la mer et dont le corps était recouvert d'une coquille semblable à la coque d'un yacht de course, pas plus épaisse qu'une feuille de papier mais très résistante. Une hampe cartilagineuse, mince mais solide, à laquelle était soudée une voile de chair triangulaire, si fine qu'elle en était transparente, se dressait sur leur dos. Des muscles contrôlaient l'angle de cette voile. La force du vent ou celle de l'eau que l'animal expulsait en jets lui permettait de se déplacer rapidement. Les sirènes et les autres habitants de la grève faisaient fréquemment des promenades sur ces monstres aquatiques qu'ils pilotaient en exerçant une pression sur leurs centres nerveux superficiels.

« Penses-tu que les gworls seront forcés d'utiliser un bateau ? En ce cas, il faudra qu'ils le fabriquent eux-mêmes. Je n'ai vu nulle part quelque chose qui ressemble à une embarcation. »

Wolff se retournait fréquemment. Les gworls accéléraient l'allure, se dandinant à chaque pas. Le couple finit par arriver en vue d'une rivière large d'une vingtaine de mètres. Ils entrèrent dans l'eau. Là où la rivière était la plus profonde, l'eau ne leur arrivait qu'à la taille. Elle était limpide, fraîche sans être froide, et des poissons scintillaient

comme des éclairs d'argent. Lorsqu'ils eurent atteint la rive opposée, ils se dissimulèrent derrière un arbre à cornes d'abondance. La dryade voulait continuer mais Wolff l'en dissuada :

« Ils se trouveront dans une position défavorable lorsqu'ils seront au milieu de la rivière.

— Que veux-tu dire par là ? »

Sans répondre, il posa sa trompe au pied de l'arbre et se mit en quête d'une pierre. Celle qu'il choisit était ronde, grosse comme la moitié d'une tête humaine mais suffisamment rugueuse pour assurer la prise. Cela fait, il ramassa une des cornes d'abondance tombée de l'arbre. Si gigantesque qu'elle fût, elle était creuse et ne pesait pas plus de dix kilos.

Les deux gworls avaient maintenant atteint la rivière, et Wolff découvrit soudain le point faible de ces êtres répugnants. En effet, ils arpentaient la rivière en agitant rageusement leurs couteaux, exhalant des grognements gutturaux si bruyants qu'ils parvenaient à ses oreilles. Finalement, l'un des monstres tâta l'eau du pied – un large pied aplati qu'il secoua aussitôt comme un chat secouant une patte malencontreusement mouillée – et dit quelque chose à son congénère qui lui répondit en glapissant.

Au bout du compte, le premier gworl entra à contrecœur dans la rivière, apparemment décidé à la franchir. Wolff, qui surveillait la scène, nota que l'autre se préparait à patienter jusqu'à ce que son compagnon eût atteint sain et sauf la berge opposée. Il attendit que l'audacieux fût au milieu du cours d'eau. Alors, saisissant la corne d'abondance d'une main et sa pierre de l'autre, il s'élança au pas de course. La dryade poussa un cri et Wolff jura : elle allait donner l'alerte.

Le gworl, dans l'eau jusqu'à la taille, s'arrêta et tourné vers Wolff, brailla quelque chose en faisant des moulinets avec son arme. Wolff ne répondit pas : mieux valait économiser son souffle. Il poursuivit sa course et le monstre reprit sa progression. Son congénère, qui faisait les cent pas sur l'autre rive, s'était immobilisé à la vue de Wolff. À son tour, il se mit à l'eau. Ce qui faisait le jeu de Wolff. Tout ce qu'il espérait était de pouvoir régler son compte au premier gworl avant que le second fût au milieu du courant.

Quand son adversaire le plus proche lança son couteau, il para avec la corne et l'arme s'enfonça en vibrant dans la corolle avec une telle force qu'il faillit lâcher prise. Déjà, le gworl tirait un autre poignard de son fourreau. Sans prendre le temps de récupérer l'arme plantée dans la fleur géante, Wolff se rua en avant. Au moment où le monstre leva le bras pour un second lancer, il laissa choir sa pierre et, soulevant la corne à deux mains, il en coiffa le gworl.

Il y eut un cri étouffé, le calice bascula et partit au gré du courant,

entraînant son prisonnier. Wolff ramassa sa : pierre, bondit dans la rivière et empoigna par un pied le gworl captif de la corne. Du coin de l'œil, il vit que le deuxième monstre levait une main armée. Alors, il arracha le couteau qui s'était fiché dans la corolle et s'abrita derrière celle-ci, abandonnant par force le pied poilu qu'il agrippait. La lame, lancée à toute volée, manqua son but ; elle frôla le bord de la fleur et termina sa course dans la vase de la berge où elle s'enfonça jusqu'à la garde.

C'est alors que le gworl captif se libéra de la conque. Wolff voulut lui percer le flanc mais l'acier glissa sur une des nodosités cartilagineuses saillant sur le corps du monstre qui poussa un hurlement et se retourna. Aussitôt, Wolff se redressa de toute sa taille et se fendit : le poignard creva l'abdomen du gworl dont la main se referma sur le manche de l'arme. Il bascula et Wolff recula d'un pas.

Le courant emportait la corne au loin et il était maintenant sans abri, désarmé. Il ne lui restait plus que sa pierre. Et le gworl survivant s'approchait, tenant son poignard à la hauteur de sa poitrine. Il n'avait visiblement pas l'intention de le lancer ; il cherchait le corps à corps.

Wolff se contraignit à attendre que le monstre fût à trois mètres de lui. Il se baissa de façon à avoir de l'eau jusqu'à, la poitrine afin de dissimuler la pierre qu'il avait fait passer de sa main gauche dans sa main droite. À présent, il distinguait nettement le faciès du gworl ; un front très bas, une double arcade orbitale en visière, des sourcils épais et duveteux, des yeux jaune citron rapprochés, un nez camard ne possédant qu'une unique narine, des babines minces et noires, une mâchoire prognathe dont la cambrure accentuée donnait à la bouche l'aspect d'un museau de batracien, pas de menton, des dents de Carnivore effilées et largement espacées. Des poils noirs, longs et touffus, recouvraient le corps, le crâne et la gueule du monstre. Le gworl avait un cou particulièrement massif et des épaules tombantes. Sa fourrure humide exhalait une odeur pestilentielle de fruits pourris et moisis.

La laideur de cet être hideux était effrayante mais Wolff conserva son sang-froid. S'il lâchait pied et s'enfuyait, il était certain de recevoir le couteau dans le dos.

Quand le gworl, proférant des sons immondes, tour à tour chuintants et grinçants, ne fut plus qu'à deux mètres de lui, Wolff se redressa et leva le bras. À la vue de la pierre, le monstre comprit ses intentions et se prépara à lancer son couteau. Le fragment de rocher fila droit à travers les airs et le frappa en plein front avec un bruit sourd. Le gworl recula en titubant, lâcha son arme et s'écroula à la renverse. Wolff s'avança, tâta le fond à la recherche de son projectile. Il le récupéra mais, au moment où il se relevait, il se trouva face à face avec sa victime. Bien que l'expression du monstre fût quelque peu

hébétée et qu'il louchât, il n'était pas hors de combat. Et il étreignait un autre poignard.

Wolff lui assena un coup de pierre sur le crâne. Il y eut un craquement sonore. Aussitôt, le gworl s'effondra. Il réapparut un peu en aval, le visage dans l'eau, dérivant au gré du courant.

La réaction se produisit alors : Wolff fut pris de tremblement tandis que son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine et il vomit. Mais il se rappela le poignard qui s'était fiché dans la vase. Il alla le chercher.

La fille aux cheveux pourpres était toujours derrière l'arbre, apparemment trop horrifiée pour parler. Le Terrien, après avoir récupéré la trompe, la prit par le bras et la secoua sans ménagements.

« Remets-toi ! Et dis-toi bien que tu as de la chance ! Tu pourrais être morte à l'heure qu'il est ! »

Elle poussa un long gémissement et éclata en sanglots. Wolff attendit qu'elle se fût calmée pour ajouter : « Je ne connais même pas ton nom. »

Elle avait les yeux rouges et donnait l'impression d'avoir vieilli. Néanmoins, aucune femme de la Terre n'aurait pu supporter la comparaison avec elle.

« Je m'appelle Chryséis », dit-elle. Et elle précisa avec tout à la fois de l'orgueil et de la timidité, comme si elle avait un peu honte de sa propre fierté : « Je suis la seule à avoir droit à ce nom. Le Seigneur a interdit aux autres de le porter.

— Encore le Seigneur », grommela Wolff. « Toujours le Seigneur ! Mais qui diable est le Seigneur ?

— Tu ne le sais vraiment pas ? » s'exclama-t-elle sur le ton de quelqu'un qui n'en croit pas ses oreilles.

« Eh non ! » Wolff garda un moment le silence, puis il répéta : « Chryséis... » Il paraissait savourer chaque syllabe. « C'est là un nom qui n'est pas inconnu sur la Terre, encore que, j'en ai peur, l'université où je professais soit pleine d'illettrés qui n'en ont jamais entendu parler. Ils savent qu'Homère a composé l'Iliade mais leur science s'arrête là. Chryséis était la fille de Chrysès, prêtre d'Apollon. Elle fut capturée par les Grecs pendant le siège de Troie et Agamemnon la reçut en partage. Mais il fut obligé de la restituer à son père en raison de la peste envoyée par Apollon. »

L'absence de réaction de la part de Chryséis finit par impatienter Robert. Le moment était venu de quitter ce coin, se disait-il, mais il ne savait ni quelle direction prendre ni jusqu'où il fallait aller.

Enfin, la jeune fille parla. « C'était il y a bien longtemps », fit-elle, les sourcils froncés. « Je m'en souviens à peine. Tout cela est tellement brumeux, maintenant.

— De quoi parles-tu ?

— De moi, de mon père, d'Agamemnon, de la guerre...

— Bien... Et alors ? » Wolff songeait qu'il serait bon de rejoindre la base de la montagne. Là, il pourrait se rendre compte des difficultés que représentait l'ascension.

« Je suis Chryséis. Je suis celle à qui tu viens de faire allusion. À t'entendre, on dirait que tu arrives tout juste de la Terre. Oh ! dis-moi... est-ce que c'est vrai ? »

Il soupira. Ces êtres-là ne mentaient pas mais il n'y avait rien à faire pour les convaincre que leurs histoires ne rimaient à rien. Il avait entendu suffisamment de récits incroyables pour aboutir à la conclusion que non seulement ils étaient mal informés mais que, de plus, ils avaient tendance à reconstituer le passé selon leur convenance personnelle. Et cela en toute sincérité, bien sûr !

« Je ne voudrais pas briser ton petit univers chimérique mais la dénommée Chryséis, à supposer qu'elle ait existé, est morte il y a de cela 3000 ans au bas mot. En outre, c'était une humaine. Elle n'avait ni cheveux tigrés ni pupilles de félin.

— Moi non plus, je n'en avais pas... en ce temps-là. C'est le Seigneur qui m'a enlevée. Il m'a conduite sur ce monde et a transformé mon corps tout comme il a ravi les autres et les a métamorphosés. Parfois, il s'est contenté de mettre leur cerveau dans un corps créé à cette intention. » Elle tendit le bras vers la mer et ajouta, désignant le ciel : « À présent, il réside là-haut et nous ne le voyons plus guère. Certains prétendent qu'il a disparu depuis longtemps et qu'un nouveau Seigneur a pris sa place.

— Allons-nous-en. Nous reprendrons cette conversation plus tard. »

Ils n'avaient pas parcouru quatre cents mètres que Chryséis ordonna d'un geste à Wolff de se cacher derrière un gros arbre aux branches purpurines et aux feuilles d'or. Il s'accroupit à côté d'elle et écarta légèrement la végétation pour voir ce qui l'avait inquiétée. À quelque distance.

Un personnage aux cuisses velues et à la tête surmontée de vastes cornes de bélier était assis sur une branche basse où était perché un corbeau géant de la taille d'un aigle royal. L'oiseau avait un grand front et son crâne aurait pu abriter le cerveau d'un fox-terrier.

Wolff ne fut pas particulièrement étonné des dimensions du corbeau car il avait déjà vu pas mal de créatures colossales mais il eut quand même un choc en s'apercevant que l'homme et le volatile étaient en train de converser.

« L'Œil du Seigneur », fit Chryséis dans un souffle. En réponse à l'interrogation muette de son compagnon, elle désigna l'animal du doigt. « C'est l'un des espions du Seigneur. Ils viennent se rendre compte de ce qui se passe sur le monde et repartent lui faire leur

rapport. »

Ces mots rappelèrent à Wolff la remarque que la dryade avait faite peu de temps auparavant à propos de cerveaux insérés dans les corps créés par le Seigneur. Apparemment, elle était de bonne foi. Il l'interrogea.

« Oui », fit-elle, « mais j'ignore s'il met des cerveaux humains dans la tête des corbeaux. Peut-être fabrique-t-il de petits cerveaux sur le modèle des gros cerveaux humains et éduque-t-il ensuite ses corbeaux. Il peut aussi n'utiliser qu'une partie d'un cerveau humain. »

Ils avaient beau tendre l'oreille, ils ne parvenaient malheureusement qu'à accrocher un mot par-ci, par-là. Au bout de quelques minutes, le corbeau croassa un « au revoir » en grec – un grec déformé mais compréhensible – et abandonna son perchoir. Il se laissa pesamment tomber de la branche mais ses vastes ailes se déployèrent et battirent l'air à coups précipités, interrompant sa chute avant qu'il eût atteint le sol. Quelques instants plus tard, l'oiseau se perdait dans le feuillage dense de la cime de l'arbre. Wolff eut encore le temps de l'apercevoir à travers une déchirure de la voûte végétale : le corbeau gagnait lentement de la hauteur ; il avait mis le cap sur la montagne qui se dressait de l'autre côté de la mer. Il remarqua alors que Chryséis tremblait. « Que crains-tu que le corbeau aille raconter au Seigneur pour avoir tellement peur ? » lui demanda-t-il.

« C'est moins pour moi que pour toi que j'ai peur. Si le Seigneur découvre ta présence ici, il te tuera. Il n'aime pas que l'on vienne dans son domaine sans être invité. »

Elle posa la main sur la trompe et ses frissons redoublèrent. « Je sais que c'est Kickaha qui te l'a donnée et que tu n'y étais pour rien. Mais le Seigneur, lui, ignore peut-être que ce n'est pas de ta faute. Ou ça lui sera égal. S'il pense que tu es impliqué dans le vol, il entrera dans une colère terrible et il te fera quelque chose d'épouvantable. Mieux vaudrait que tu finisses de tes propres mains que des siennes.

— Kickaha a volé la trompe ? Comment le sais-tu ?

— Oh ! je le sais, crois-moi. Elle appartient au Seigneur. Kickaha l'a forcément dérobée car le Seigneur n'en aurait jamais fait cadeau à quiconque.

— Tout cela me paraît bien embrouillé. Enfin, nous arriverons peut-être un jour à tirer cette histoire au clair. Pour le moment, il y a une question qui me tracasse : où est ce Kickaha ? »

Chryséis désigna la montagne. « Les gworls l'ont conduit là-haut. Mais auparavant, ils... »

Elle se cacha le visage dans les mains, et Wolff vit des larmes ruisseler entre ses doigts. « Ils lui ont fait quelque chose ?

— Non. Pas à lui. À... à... »

Il la força à le regarder en face.

« Si tu ne peux pas me dire de quoi il s'agit, veux-tu me faire voir ?

— Non. Ce n'est pas possible. C'est trop... c'est trop atroce. J'en serais malade.

— Montre-moi quand même.

— Je te conduirai près de l'endroit. Mais ne me demande pas de... la regarder... encore. »

Elle se mit en marche et Wolff lui emboîta le pas. À chaque instant elle s'arrêtait, mais il l'exhortait à continuer. Après avoir parcouru quelque cinq cents mètres de zigzags, elle fit halte à la limite d'une véritable petite forêt de buissons dont les ramures enchevêtrées s'imbriquaient étroitement les unes aux autres. Ils portaient de larges feuilles ressemblant à des oreilles d'éléphant vert, pâles et veinées de rouge ; chacun était surmonté d'une espèce de fleur de lys couleur de rouille.

« Elle est là », annonça Chryséis. « J'ai vu les gworls... se saisir d'elle et la traîner pour l'abandonner au milieu des broussailles. Je les ai suivis... Je... » Elle s'interrompit, incapable de continuer. Le poignard à la main, Wolff écarta les branches et se trouva dans une clairière naturelle tapissée d'une herbe rase jonchée d'ossements humains. De petites marques de dents étaient imprimées sur ces os gris, entièrement nettoyés : les renards bipèdes étaient passés par là.

Wolff n'était pas horrifié mais il imaginait sans peine ce que Chryséis avait dû éprouver. Elle avait été au moins en partie témoin des événements qui s'étaient déroulés : pour commencer, son amie avait probablement été violée, puis assassinée dans des conditions sans doute affreuses. Elle avait sûrement réagi comme les autres habitants du Jardin.

La mort était pour eux une chose si odieuse que son nom même, depuis longtemps devenu tabou, avait disparu du vocabulaire. En ces lieux, on ne pouvait songer qu'à des pensées et à des actes agréables. Tout le reste était refoulé.

Il rejoignit Chryséis qui fixait sur lui ses yeux immenses comme si elle voulait qu'il lui dise qu'il n'y avait rien dans la clairière.

« Il ne reste plus que des os », fit-il. « La souffrance ne peut plus l'atteindre.

— Les gworls le paieront ! » s'écria-t-elle sauvagement. « Le Seigneur ne permet pas qu'on fasse du mal à ses créatures ! Ce Jardin est sien et les intrus seront punis !

— Voilà qui fait plaisir à entendre. Je commençais à craindre que le choc ne t'ait paralysée. Hais les gworls tant que tu voudras ; ils le méritent. Et tu as besoin d'une soupape d'échappement. »

Poussant un cri, elle bondit et se mit à lui marteler la poitrine à coups de poings, puis elle éclata en sanglots. Il la prit dans ses bras et,

lui soulevant le menton, l'embrassa.

Elle lui rendit passionnément son baiser à travers ses larmes.

« J'ai couru jusqu'à la plage pour dire aux autres ce que j'avais vu », fit-elle enfin. « Mais ils ne m'ont pas écoutée. Ils m'ont tourné le dos en faisant semblant de ne pas entendre. J'ai insisté mais Owisandros – l'homme cornu qui conversait avec le corbeau –, Owisandros m'a frappée et m'a ordonné de partir. Depuis, les miens ne veulent plus rien avoir à faire avec moi. Et... j'ai besoin d'amis et d'affection.

— Raconter aux gens ce qu'ils n'ont pas envie de savoir, ce n'est pas le bon moyen pour se faire des amis, ici comme sur la Terre. Mais tu m'as, Chryséis, et je t'ai. J'ai l'impression que je commence à être amoureux de toi, quoique ce soit peut-être simplement ma façon de réagir à la solitude et à la plus étonnante des beautés que j'aie jamais vues. Ainsi qu'à ma nouvelle jeunesse. » Il tendit le bras en direction de la montagne. « Si les gworls sont indésirables en ces lieux, d'où viennent-ils ? Pourquoi s'intéressent-ils tellement à cette trompe ? Pourquoi ont-ils enlevé Kickaha ? Et qui est ce Kickaha ?

— Il vient de là-haut, lui aussi. Mais je crois que c'est un Terrien.

— Qu'entends-tu par « Terrien » ? Qu'il est originaire de la Terre ?

— Je veux dire que c'est un nouveau venu. Je ne sais pas... c'est l'impression qu'il m'a donnée. »

Wolff se leva et prit les mains de la dryade dans les siennes. « Nous allons partir à sa recherche. »

Chryséis eut un hoquet. S'arrachant à son étreinte, elle recula, portant une main à sa poitrine, et s'écria :

« Non !

— Je pourrais rester avec toi, Chryséis, et être très heureux. Pendant quelque temps. Mais je ne cesserais de me demander qui est le Seigneur, ce qui est arrivé à Kickaha. Je ne l'ai vu que l'espace de quelques secondes mais il me semble que j'aurais beaucoup de sympathie pour lui. De plus, s'il m'a lancé la trompe, ce n'est pas simplement parce que le hasard a voulu que je me trouve là au bon moment. Quelque chose me dit qu'il savait ce qu'il faisait et il faut que je sache la raison de ce geste. Je ne peux pas rester ici à ne rien faire alors qu'il est à la merci des gworls. » Il saisit à nouveau la main de Chryséis et l'effleura de ses lèvres. « Il est temps que tu quittes ce Paradis qui n'en est pas un. Tu ne peux pas demeurer éternellement une enfant dans ce Jardin. »

Elle hocha la tête. « Je ne te serais d'aucune utilité. Au contraire » je te gênerais. Et... partir... partir... non ! J'aimerais encore mieux... finir.

— Il va falloir que tu apprennes un nouveau vocabulaire, et la mort ne sera rien de plus qu'un des nombreux mots inédits que tu

seras alors capable de prononcer sans arrière-pensée, sans trembler. Refuser de dire le mot ne change rien à rien, tu sais. Que tu en parles ou que tu n'en parles pas, les os de ton amie sont bien là.

— C'est horrible !

— La vérité est souvent horrible. »

Il fit demi-tour et se mit en marche vers la plage. Au bout d'une centaine de mètres, il s'arrêta pour se retourner. Chryséis courait vers lui. Il l'attendit. Quand elle l'eut rejoint, y la serra dans ses bras et l'embrassa. « Peut-être cela te paraîtra-t-il dur, Chryséis, mais tu ne t'ennuieras pas et tu n'auras pas besoin de t'enivrer pour t'abrutir afin de pouvoir supporter de vivre.

— J'espère », chuchota-t-elle. « Mais j'ai peur.

— Moi aussi. Viens. »

ILS se mirent en marche, mains enlacées, vers la grève d'où leur parvenait le grondement du ressac. Ils n'avaient pas fait cent mètres qu'ils virent un premier gworl surgir de derrière un arbre. Le monstre, qui paraissait aussi surpris qu'eux, dégaina d'un geste vif et, se retournant, cria quelque chose. Un instant plus tard, ils étaient sept, chacun armé d'un long poignard à la lame recourbée.

Wolff et Chryséis avaient une cinquantaine de mètres d'avance sur eux. Wolff, qui n'avait pas lâché la trompe, s'élança au pas de course, entraînant sa compagne.

Sans s'arrêter, il jetait de temps à autre un coup d'œil en arrière. La végétation était dense et faisait écran mais il apercevait chaque fois au moins un ou deux gworls.

« Le rocher ! » jeta-t-il à Chryséis. « Il est juste devant nous. C'est par là que nous allons leur fausser compagnie. »

En disant ces mots, il comprit qu'il ne désirait pas regagner son monde natal. Même si celui-ci représentait un moyen d'évasion et une cachette provisoire, il ne voulait pas y retourner. La perspective d'y demeurer prisonnier, incapable de s'en échapper à nouveau était si effrayante qu'il décida presque de ne pas souffler dans la trompe. Pourtant, il fallait bien s'y résigner. Il n'existait pas d'autre refuge que la Terre.

Mais il n'eut pas à choisir. Plusieurs silhouettes sombres étaient accroupies au pied du bloc rocheux. Elles se redressèrent : trois gworls aux longues canines blanches qui agitaient des couteaux étincelants.

Wolff et Chryséis obliquèrent, tandis que les trois nouveaux gworls se précipitaient sur leurs talons.

« Où peut-on aller ? » demanda Wolff d'une voix haletante.

« Jusqu'au bord », dit-elle. « Ils ne nous suivront pas. Je suis déjà descendue le long de la paroi périphérique. Il y a des grottes. Mais c'est dangereux. »

Il ne répondit pas pour économiser son souffle. Ses jambes étaient lourdes, sa gorge et ses poumons étaient en feu. Chryséis paraissait

être en meilleure forme : son allure était souple et régulière, sa respiration n'était pas hachée.

« Dans deux minutes, nous y serons », fit-elle.

Il avait l'impression que le trajet durait beaucoup plus longtemps, mais chaque fois qu'il était à bout de forces, il se retournait, et la vue de leurs poursuivants lui apportait un regain de courage. Les gworls ne gagnaient pas de terrain mais ils s'obstinaient. Ils couraient en se balançant sur leurs jambes courtes et torsées, une expression résolue sur leurs traits bosselés.

« Peut-être qu'ils nous laisseraient tranquilles si tu leur donnais la trompe », suggéra Chryséis. « Je crois que c'est elle qui les intéresse, pas nous.

— S'il le faut, je m'y résoudrai. Mais seulement en dernier recours. »

Le sol s'éleva soudain. La pente était abrupte. Les jambes de Wolff étaient plus pesantes que jamais mais il avait trouvé son second souffle et il se sentait en état de poursuivre encore un peu sa course. Enfin, ils atteignirent le faîte de la colline : ils se tenaient maintenant au bord d'une falaise.

Chryséis s'approcha de l'abîme, se pencha pour l'examiner et fit signe à Wolff de la rejoindre. Il obéit, se pencha à son tour. Son estomac se contracta comme un poing qui se ferme.

Une paroi verticale, un mur de rocher noir et luisant, long de plusieurs kilomètres... Et puis, le vide ! Rien. Rien que le ciel vert.

« Ainsi... c'est le bord... du monde ! » murmura-t-il. Chryséis garda le silence. Elle allait et venait, attentive, s'arrêtant brièvement de temps en temps pour inspecter la limite de la falaise.

« Allons un peu plus loin », dit-elle enfin. « Jusqu'à ce groupe d'arbres. »

Elle se remit à courir dans la direction indiquée et Wolff la suivit. Au même instant, un gworl jaillit des broussailles, se retourna pour crier quelque chose (manifestement pour signaler à ses congénères qu'il avait trouvé la proie) et, sans plus attendre, passa à l'attaque.

Wolff fonça sur lui. Quand le monstre brandit son couteau, le Terrien lança sa trompe à toute volée. La manœuvre surprit le gworl. Peut-être fut-il ébloui par les reflets du soleil jouant sur l'instrument, en tout cas le délai fut suffisant pour permettre à Wolff de se ruer sur son adversaire. Les doigts épais et velus du gworl se refermèrent sur la trompe et il poussa une clameur de joie mais, déjà, le couteau de Wolff menaçait sa bedaine proéminente. Le gworl leva son propre poignard et les deux lames s'entrechoquèrent.

Ainsi mis en échec, Wolff eut la tentation de rompre. Le gworl était visiblement expérimenté dans l'art du combat au couteau. Il était lui-même un escrimeur expérimenté et il n'avait jamais abandonné

l'entraînement. Mais il y a une grosse différence entre le duel à l'épée et l'ignoble rixe au couteau, il ne l'ignorait pas. Pourtant, il n'était pas question de battre en retraite. D'abord parce qu'il aurait le poignard de son adversaire entre les épaules avant d'avoir fait trois pas, ensuite parce que le gworl serrait toujours la trompe dans son poing nouveau. Non... capituler était hors de question !

Réalisant que Wolff était en difficulté, le gworl ricana, découvrant de longues canines acérées et jaunâtres.

Quelque chose passa comme un éclair d'or bruni à côté de Wolff, quelque chose derrière quoi flottait une chevelure noire rayée de bandes auburn. Le gworl écarquilla les yeux et fit un pas à gauche. L'extrémité d'une perche constituée par une longue branche dépouillée de ses feuilles et d'une partie de son écorce le heurta en pleine poitrine. Chryséis se trouvait à l'autre bout de ce béliet. Elle courait à toute vitesse, comme un athlète sur le stade, mais, juste avant l'impact, elle abaissa la branche morte. Son élan était tel que le monstre tomba à la renverse et que la trompe roula sur le sol. Mais il ne lâcha pas son arme.

Wolff bondit. Sa lame s'enfonça dans le cou du gworl, juste entre deux nodosités cartilagineuses. Les muscles étaient durs et coriaces à cet endroit mais pas assez, cependant, pour faire obstacle à l'acier qui sectionna la trachée.

Puis il tendit à Chryséis le poignard de sa victime. Elle le prit mais elle paraissait en état de choc. Il la gifla brutalement et ses yeux retrouvèrent leur éclat.

« C'est très bien ce que tu as fait », s'écria-t-il alors.

Il s'empara de la ceinture du cadavre, qu'il ceignit. À présent, il possédait trois couteaux. Il glissa dans le fourreau vide le poignard ensanglanté, ramassa la trompe et prit la main de Chryséis. Tous deux se remirent à courir. Derrière eux s'éleva le hullement d'un gworl. Heureusement, les fuyitifs avaient quelque trente mètres d'avance qu'ils conservèrent jusqu'au bout. Quand ils atteignirent le bouquet d'arbres, Chryséis passa devant Wolff, se pencha au-dessus du précipice et s'y laissa glisser. Avant de la suivre aveuglément, Wolff jeta un coup d'œil en bas et vit qu'elle était suspendue dans le vide, accrochée par les mains à une petite saillie qui se trouvait à moins de deux mètres en contrebas. Elle lâcha sa prise et atterrit sur une corniche inférieure, encore plus étroite. Mais celle-ci n'avait pas de fin : elle descendait le long de la paroi selon un angle de quarante-cinq degrés. Il était possible de la suivre en faisant face à la muraille et en prenant appui sur les paumes.

Wolff avait glissé la trompe dans sa ceinture pour avoir les mains libres et il progressait derrière Chryséis. Il y eut un nouveau hullement. Il leva la tête : le gworl de tête était en train de se laisser

choir sur la première corniche. Quand Wolff se tourna vers Chryséis, la stupeur faillit le faire basculer : la dryade avait disparu. Il se pencha avec précaution, s'attendant à voir le corps de Chryséis glisser le long du sombre rempart, plonger dans les profondeurs de l'abîme vert. « Wolff ! » Un visage émergea de la masse même du rocher. « Il y a une grotte. Vite ! » Tremblant, inondé de sueur, il avança pouce par pouce.

Bientôt, il atteignit l'anfractuosité. La voûte de la grotte se trouvait à plusieurs dizaines de centimètres au-dessus de sa tête et, en allongeant les bras, il touchait presque les parois latérales. Devant lui, les ténèbres. « C'est profond ? » demanda-t-il. « Pas très. Mais il y a une cheminée naturelle, une faille qui plonge dans le roc et aboutit au fond du monde. Il n'y a rien au-delà, rien que l'air et le ciel.

— Ce n'est pas possible », fit-il doucement. « Et pourtant c'est comme ça. Un univers construit sur des principes physiques totalement différents du mien ! Une planète plate entourée d'une bordure. Mais je ne comprends pas comment la pesanteur peut se manifester. Où est le centre de ce monde ? »

Chryséis haussa les épaules. « Le Seigneur me l'a sans doute dit jadis, mais j'ai oublié. J'avais même oublié qu'il m'avait dit que la Terre était ronde. »

Wolff défit sa ceinture et, ayant détaché les fourreaux, il la boucla autour d'une pierre ovale qui pesait cinq kilos environ. Mais auparavant, il se servit d'un couteau pour percer dans le cuir un trou supplémentaire pour l'ardillon. Ainsi lestée, la lanière constituait une sorte de masse d'armes.

« Chryséis, tu te tiendras à côté de moi, légèrement en retrait. Si j'en rate un qui réussisse à passer, tu le pousseras pendant qu'il sera en porte-à-faux. Mais prends garde à ne pas tomber en même temps. Crois-tu que tu en seras capable ? »

Elle fit signe que oui mais, visiblement, elle n'était pas assez sûre d'elle pour se risquer à parler.

« C'est beaucoup exiger de toi, je sais, et si tu craquais, je le comprendrais. Mais tu es de vieille souche hellénique, une race bien trempée. Les Grecs de l'Antiquité étaient des gens qui ne manquaient pas de ressort. Tu ne peux pas avoir perdu ta force d'âme, même dans ce pseudo-paradis débilitant.

— Je n'étais pas achéenne : j'étais une Sminthéenne. Mais, en un sens, tu as raison. Je suis plus forte que je ne l'aurais pensé. Seulement...

— Seulement, il n'est pas commode de s'y habituer. »

Wolff reprenait courage car il s'était attendu à une autre réaction. Si Chryséis ne lâchait pas, tous deux conservaient une chance de s'en sortir. Mais si elle sombrait dans l'hystérie, ils pourraient, en

revanche, succomber sous l'assaut des gworls.

« Quand on parle du loup... » murmura-t-il en voyant des doigts nouveaux, noirs et velus, apparaître au coin de l'ouverture de la grotte. La sangle tournoya et la pierre écrasa la main de l'intrus. Un mugissement de surprise et de douleur s'éleva, suivi du hululement prolongé qui accompagna la chute du gworl.

Wolff n'attendit pas l'arrivée du suivant : il s'approcha aussi près que possible de l'étroit entablement et balança à nouveau son arme. La pierre oscilla et heurta quelque chose de mou. Il y eut un second cri dont l'écho, à son tour, mourut dans le vide du ciel vert.

« Trois de moins », s'écria le Terrien. « Reste sept... à condition qu'ils n'aient pas reçu de renforts. » Il se tourna vers Chryséis : « Peut-être leur est-il impossible de pénétrer à l'intérieur de la grotte mais ils peuvent nous obliger à sortir par la faim.

— La trompe... »

Il éclata de rire : « Ils ne nous laisseraient pas partir même si je la leur donnais et je n'ai nullement l'intention de le faire. Je préférerais encore la lancer au fond du ciel ! »

Une silhouette qui oscillait se profila devant la bouche de la grotte : un gworl qui se laissait glisser le long de la paroi. Les pieds du monstre touchèrent la corniche extérieure. Une seconde, il ballotta d'avant en arrière, puis se propulsa à l'intérieur de l'excavation, roulé en boule. Il se releva instantanément. Wolff fut tellement surpris qu'il ne réagit pas tout de suite. Il n'avait pas prévu que leurs poursuivants emprunteraient cette voie. En effet, le rocher, au-dessus de la grotte, paraissait dépourvu d'aspérités. Pourtant, le gworl avait réussi cet exploit d'alpiniste. Et il était là, dressé bien d'aplomb sur ses jambes, le poignard au poing.

Wolff fit à nouveau tourner la ceinture lestée. Le monstre lança son couteau. Le Terrien l'esquiva, mais la pierre manqua sa cible : elle passa au-dessus du crâne bosselé du gworl tandis que la lame frôlait l'épaule de Wolff. Comme il plongeait pour ramasser son propre couteau, un second gworl se laissa choir à l'intérieur de l'anfractuosité. Un troisième qui, lui, était passé par la corniche, surgit à son tour.

Wolff reçut un coup sur la tête. Sa vue se brouilla, sa perception devint floue et ses genoux mollirent.

Quand il se réveilla, la tempe douloureuse, il éprouva une sensation affolante. Il avait l'impression de flotter, la tête en bas, au-dessus d'un immense disque noir et luisant. Il avait une corde autour du cou et les mains liées dans le dos. Il était suspendu dans le vide, les pieds en l'air ! Pourtant, la corde ne lui serrait pas la gorge. Quand il tordit le cou, il constata que celle-ci plongeait dans une fissure qui

s'ouvrait dans le disque et d'où émanait une lointaine et pâle luminosité.

Il gémit, ferma les yeux, les rouvrit. Tout tournait autour de lui. Mais, brusquement, il se réorienta et comprit qu'il n'était pas suspendu sens dessus dessous au mépris des lois de la pesanteur. Ce disque, au-dessus de lui, était le fond de la planète et l'étendue verte, en dessous, était le ciel.

Je devrais être mort étranglé, à l'heure qu'il est, songea-t-il. Mais il n'y a pas de gravité pour me tirer vers le bas.

Il lança un coup de pied dans le vide et la réaction le souleva. La crevasse béante se rapprocha. La tête de Wolff s'inséra dans l'ouverture mais il éprouva une résistance grandissante. Le mouvement ascensionnel ralentit, finit par s'interrompre, et il retomba comme si son crâne s'était heurté à un invisible ressort comprimé. Il ne s'immobilisa que lorsque la corde se fut à nouveau tendue.

Ainsi, les gworls, après l'avoir assommé, l'avaient fait glisser dans cette cheminée naturelle. Ou, plus probablement, ils l'y avaient convoyé. Le puits était assez étroit pour qu'un homme puisse y descendre le dos appuyé à une paroi, les mains à la paroi opposée. Il y avait de quoi écorcher vif n'importe qui mais le cuir velu des gworls paraissait suffisamment coriace pour leur permettre de faire l'aller et retour sans en pâtir. Ensuite, on lui avait noué une corde autour du cou et il avait été précipité dans le vide.

Aucun moyen de remonter. Il était condamné à mourir de faim. Son corps se balancerait aux vents de l'espace jusqu'à ce que la corde soit pourrie. Mais il ne tomberait pas pour autant : il flotterait dans l'ombre portée du disque. Les deux gworls qu'il avait fait basculer de la corniche étaient tombés certes, mais l'accélération due à la chute les avait entraînés au loin.

Si désespérée que fût la situation, il ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur la configuration gravifique de la planète plate. Elle devait avoir son centre à sa base même. L'attraction s'exerçait là-haut, du côté opposé. Sur cette face, elle était nulle.

Et qu'était-il advenu de Chryséis ? Les gworls l'avaient-ils tuée comme son amie ?

En tout cas, c'était à dessein qu'ils ne l'avaient pas pendue en même temps que lui. Afin qu'il ignore son sort. Cela faisait partie du supplice. Aussi longtemps qu'il vivrait au bout de cette corde, il se demanderait ce qui était arrivé à Chryséis, il se perdrait en conjectures plus atroces les unes que les autres.

Ainsi accroché, il faisait un angle de quelques degrés par rapport à la verticale. En raison de l'absence de pesanteur, il ne pouvait osciller à la manière d'un pendule.

Bien qu'il fût dans l'ombre du disque noir, il parvenait à suivre la

trajectoire du soleil. L'astre lui-même était, invisible mais sa lumière tombait sur le contour de la planète plate et se déplaçait lentement. La partie illuminée du ciel vert flamboyait entre les secteurs obscurs. Puis une luminosité plus pâle courut sur le rebord et il comprit que c'était la lune poursuivant le soleil.

Il songea : *Il doit être minuit. Si les gworls l'emmenent vivante, ils sont sans doute déjà en pleine mer. S'ils l'ont torturée, elle est peut-être morte. J'espère qu'elle l'est s'ils lui ont fait subir des sévices.*

Tout à coup, la corde se raidit. Le nœud se resserra autour de son cou, pas suffisamment toutefois pour l'étrangler, et il sentit qu'on le tirait vers le haut. Il leva la tête pour voir qui le hissait ainsi mais l'obscurité qui noyait la cheminée était impénétrable. Son crâne creva la trame gravifique – cela ressemble à la membrane créée par la tension superficielle d'un liquide, se dit-il – et il fut arraché au gouffre. De grands bras puissants se saisirent de lui le serrant contre une poitrine velue, rude et chaude. Une haleine chargée d'alcool caressa son visage et une bouche parcheminée lui griffa la joue tandis que la créature qui l'étreignait remontait pouce par pouce à l'intérieur du puits. Elle s'aidait des jambes, et sa fourrure crissait contre le rocher. La remontée se poursuivit : un bond, un brusque arrêt pendant que le porteur cherchait une nouvelle prise pour son pied, un raclement, un nouveau bond... « Ipsewas ? » demanda Wolff.

« Ipsewas », confirma le zébrille. « Mais ne parle pas. Il faut que j'économise mon souffle. Ce n'est pas facile. » Wolff obéit, bien qu'il brûlât d'interroger le zébrille sur le sort de Chryséis. Quand ils eurent émergé du puits, Ipsewas détacha la corde et laissa tomber son fardeau sur le sol de la grotte.

Wolff osa enfin poser la question qui lui brûlait les lèvres : « Où est Chryséis ? »

Le zébrille le retourna et entreprit de lui libérer les poignets. Il haletait encore à la suite de l'effort qu'il avait fourni. Il répondit néanmoins :

« Les gworls l'ont emmenée avec eux dans un gros bateau qui se dirige vers la montagne de l'autre côté de la mer. Elle m'a appelé à l'aide, elle m'a supplié d'aller à son secours. Je suppose qu'un de ses ravisseurs l'a alors assommée. Moi, j'étais soûl comme le Seigneur et à moitié inconscient, en train de prendre du bon temps avec Autonoë – tu sais, l'*akowile* qui a une grande bouche.

Avant de s'évanouir, Chryséis a hurlé quelque chose où il était question de toi, que tu étais suspendu en dessous du monde, là où il y a le Trou. Je ne comprenais pas ce qu'elle me racontait parce que ça faisait longtemps que je n'étais pas venu là. Si longtemps que j'aime mieux ne pas y penser. D'ailleurs, en vérité, je ne sais pas depuis quand. Tout ça, c'est très nébuleux, tu sais.

— Non, je ne sais pas. Mais je crains fort de finir moi aussi dans les brouillards de l'alcool si je reste encore ici quelque temps.

— J'ai bien pensé aller à sa rescousse mais les gworls agitaient leurs longs couteaux brillants en me criant qu'ils allaient me tuer. Quand je les ai vus sortir leur bateau des broussailles, je me suis dit que s'ils me tuaient, qu'est-ce que ça pouvait faire, hein ? Je n'allais pas me laisser intimider par leurs menaces et leur permettre d'emmener cette pauvre petite Chryséis le Seigneur sait où. On était amis tous les deux autrefois, à l'époque de Troie, je veux dire. Quoique depuis un bout de temps il n'y eût plus grand-chose entre nous. Depuis un bon bout de temps... Bref, subitement, j'ai eu envie de vivre une vraie aventure, quelque chose qui serait réellement excitant. Et puis ces sales créatures pleines de bosses partout, je les exècre. Je me suis rué en avant mais ils avaient déjà mis leur bateau à l'eau avec Chryséis dedans. J'ai cherché un *histoikhthus* : je me disais que, de cette manière, je pourrais peut-être éperonner leur embarcation. Une fois dans l'eau, poignards ou pas, j'étais sûr de les avoir. Et de la façon dont ils se tenaient dans leur bateau, il était visible qu'ils n'étaient pas à leur aise en mer. Je ne pense pas qu'ils soient capables de nager.

— Moi non plus.

— Mais il n'y avait pas un seul *histoikhthus* en vue. Le vent poussait le bateau vers le large. Il était gréé d'une grande voile latine. Je suis retourné auprès d'Autonoë et j'ai encore bu un coup. J'étais sûr qu'ils allaient faire du mal à Chryséis. C'était une idée insupportable et je voulais me soûler pour ne plus y penser. Mais Autonoë – béni soit son pauvre cerveau ! – m'a rappelé ses dernières paroles. Je suis parti en courant. Il m'a fallu un moment pour retrouver l'emplacement des corniches qui conduisent à la grotte. J'ai failli abandonner et me remettre à boire. Mais quelque chose m'obligeait à continuer. Peut-être parce que je voulais faire au moins une bonne action : il y a des éternités que je n'ai fait ni bonne ni mauvaise action !

— Si tu n'étais pas venu, je serais mort de soif au bout de cette corde. Maintenant, Chryséis a une chance de s'en tirer si j'arrive à la retrouver. Et je vais aller tout de suite à sa recherche. Tu m'accompagnes ? »

Wolff pensait qu'Ipsewas dirait oui tout d'abord mais que, devant la perspective de la traversée, il ne resterait pas longtemps fidèle à sa résolution. Aussi fut-il surpris de le voir se jeter à l'eau et nager à toute vitesse en direction d'un *histoikhthus* dont on apercevait le haut de la coquille. Il l'enfourcha et, stimulant les centres nerveux du mollusque, visibles sous forme de grosses taches pourpres ponctuant son épiderme, il le guida vers la plage.

Obéissant aux instructions du zèbrille, Wolff comprima un point

précis du corps du poisson à voile (c'était la traduction littérale de *histoikhthus*) afin de l'immobiliser tandis que le zèbrille s'affairait à ramasser une ample provision de fruits, de baies et, surtout, de noix à punch. « Il faut que nous ayons de quoi manger et, principalement, de quoi boire », murmura Ipsewas. « Le voyage qui nous attend sera peut-être long. Je ne me rappelle pas. » Dès que les vivres eurent été stockés dans l'un des réceptacles naturels que formait la coquille du poisson à voile, ils partirent. Le vent gonfla la mince voile cartilagineuse. L'eau que le mollusque avalait était rejetée par une valve charnue située en poupe.

« Les gworls ont de l'avance mais leur vitesse ne peut rivaliser avec la nôtre », déclara Ipsewas. « Il leur sera impossible d'aborder sur l'autre rive avant nous. » Ayant dit cela, le zèbrille ouvrit une noix à punch et proposa à Wolff de se rafraîchir, ce que le Terrien ne refusa pas. Il était épuisé, à bout de nerfs. Il s'installa à l'intérieur d'une échancrure que présentait la coquille du mollusque dont la chair était tiède contre sa peau nue et bientôt, il sombra dans le sommeil. Sa dernière vision fut celle du corps zébré d'Ipsewas buvant à la régolade le contenu d'une noix à punch.

Quand il se réveilla, le soleil venait d'apparaître. La pleine lune (elle était toujours pleine car l'ombre de la planète ne l'occultait jamais) se levait de l'autre côté de la montagne.

Il n'avait plus soif mais il avait faim. Il mangea quelques fruits riches en protéines. Ipsewas lui fit faire connaissance avec les « baies de sang ». C'étaient de petits globes marron et luisants qui poussaient en grappes à l'extrémité d'espèces de tiges charnues dont la coquille de l'*histoikhthus* était hérissée. Chacune de ces sphères, du diamètre d'une balle de baseball, était protégée par une mince pellicule facile à déchirer d'où giclait un liquide qui avait l'apparence et la saveur du sang. Quant à la pulpe, son goût était celui du steak tartare agrémenté d'un soupçon de crevette.

« Les grains tombent lorsqu'ils sont mûrs et les poissons se régolent », expliqua le zèbrille. « Il y en a quelques-uns qui échouent sur la plage. Mais c'est bien meilleur quand on les cueille directement.

— Ces *histoikhthus* sont vraiment très pratiques », constata Wolff. « C'est presque trop beau pour être vrai.

— Le Seigneur les a conçus et créés pour son plaisir et pour le nôtre », répondit Ipsewas.

« C'est le Seigneur qui a fabriqué cet univers ? » lui demanda Wolff qui ne savait plus trop si cette histoire était ou non un mythe.

Ipsewas s'offrit une nouvelle rasade et répliqua : « Il est préférable que tu le croies car, dans le cas contraire, le Seigneur te finira. N'importe comment, les choses étant ce qu'elles sont, je doute fort

qu'il te permette longtemps de continuer à vivre. Il n'aime pas les intrus. » Ipsewas leva la noix qui lui servait de récipient. « Je bois à ta survie. Et à la damnation du Seigneur. »

Il laissa tomber la noix et bondit sur Wolff qui, surpris par cette attaque imprévue, n'eut pas le temps de se défendre. Il s'affala dans le creux où il avait dormit écrasé sous le poids d'Ipsewas.

« Silence ! » ordonna ce dernier. « Roule-toi en boule et ne bouge pas avant mon signal. Voilà un Œil du Seigneur qui approche. »

Wolff se recroquevilla sur lui-même, s'efforçant de se dissimuler dans l'ombre de la coquille. Néanmoins, il jeta un coup d'œil et aperçut la silhouette anguleuse d'un corbeau qui paraissait avoir l'intention de se poser sur la poupe de l'embarcation improvisée.

Il poussa un juron étouffé. « Il va me repérer, ce n'est pas possible autrement ! » chuchota-t-il.

« Pas de panique ! » rétorqua Ipsewas. À cette exhortation succéda un cri d'étonnement.

Il y eut un bruit sourd, un jaillissement d'eau et un hurlement. Wolff sursauta et leva la tête. Il vit le corbeau qui pendait mollement, prisonnier de deux serres géantes. Si l'oiseau avait l'envergure d'un aigle royal, le rapace qui avait fondu sur lui comme un éclair était six fois plus gros. C'était un aigle vert pâle, à la tête rougeâtre et au bec jaune. Ses ailes, qui avaient au moins neuf mètres de long chacune, battaient lourdement tandis qu'il s'efforçait de prendre son essor en emportant sa proie. Lentement, il s'élevait, gagnait de l'altitude, mais, avant de disparaître, il tourna le cou et Wolff vit ses yeux : deux noirs boucliers à la surface desquels flamboyaient les flammes de la mort. Il frissonna. C'était la première fois qu'il se trouvait en face de la volupté du meurtre à l'état pur.

« Tu peux trembler », dit Ipsewas, tendant vers lui un visage fendu d'un large sourire. « C'était l'un des petits familiers de Podarge. Elle hait le Seigneur et n'hésiterait pas à lui donner l'assaut si l'occasion s'en présentait, même en sachant que ce serait sa fin. Et ce serait sa fin. Il lui est impossible d'approcher le Seigneur mais elle peut ordonner à ses familiers de dévorer ses espions ailés. Comme tu as pu t'en rendre compte... »

Wolff se mit debout et suivit des yeux l'aigle qui s'éloignait avec sa victime.

« Qui est Podarge ?

— C'est un monstre créé par le Seigneur. Comme moi. Jadis, elle vivait, elle aussi, sur les rivages de la mer Égée. C'était une ravissante jouvencelle. Je te parle de l'époque du grand roi Priam, du divin Achille et de l'industriel Ulysse. Je les ai bien connus. S'ils me voyaient maintenant, moi, Ipsewas le Crétois, qui fus un vaillant nautonier et un courageux porte-lance, ils se détourneraient tous avec

mépris. Mais revenons-en à Podarge. Le Seigneur l'a enlevée pour la déposer sur ce monde. Il a fabriqué un corps monstrueux dans lequel il a inséré le cerveau de la jeune vierge. Podarge habite une grotte quelque part sur la face même de la montagne. Elle exècre le Seigneur. Elle déteste autant les êtres humains normaux qu'elle dévorerait si ses petits familiers ne le faisaient d'abord. Mais c'est avant tout au Seigneur que va sa haine. »

C'était là à peu près tous les renseignements que possédait Ipsewas sur le compte de Podarge. Sauf qu'il savait qu'elle s'appelait autrement avant son rapt. Il se rappelait également l'avoir jadis connue. Wolff continua de l'interroger car tout ce que pouvait lui raconter le zèbrille à propos d'Agamemnon, d'Achille, d'Ulysse et des autres héros homériques ne manquait pas de l'intéresser. Il précisa à son compagnon qu'Agamemnon était censé avoir été un personnage historique. Mais Achille ? Et Ulysse ? Avaient-ils vraiment existé ?

« Bien sûr », grogna Ipsewas. « Je vois que cette époque excite ta curiosité mais je ne puis t'en dire grand-chose. Il y a si longtemps ! J'ai connu depuis trop de jours d'oisiveté. Que dis-je, de jours ? De siècles, de millénaires ! Seul le Seigneur le sait. Et, en plus, j'ai ingurgité trop d'alcool. »

Wolff continua de questionner son compagnon jusqu'au cœur de la nuit mais ne fut guère récompensé de ses efforts. Ipsewas, que cet interrogatoire ennuyait, vida la moitié des noix à punch et, finalement, il s'endormit en ronflant.

Les verts et les ors de l'aube éclairèrent la montagne. L'eau était si transparente que Wolff distinguait des milliers de poissons aux formes fantastiques et aux couleurs merveilleuses. Une otarie à la livrée orange jaillit des profondeurs, une créature semblable à un diamant vivant dans la gueule. Une pieuvre veinée de pourpre fila à reculons, frôlant le pinnipède. Un être monstrueux, livide, fit surface l'espace d'une seconde et plonge à nouveau dans l'abîme.

Bientôt, le grondement du ressac s'éleva. Une mince frange d'écume ourlait le pied du mont Thayaphayawœd.

La montagne, qui paraissait tellement lisse de loin, était, vue de près, grêlée de fissures, hérissée d'éperons et de promontoires, balafmée de cicatrices, ponctuée de geysers rocaillieux pétrifiés. Le Thayaphayawœd s'élevait à perte de vue. Il dominait le monde.

Wolff secoua Ipsewas qui finit par se lever en maugréant, cligna des yeux, se gratta, toussa et tendit la main vers une noix à punch. Enfin, cédant aux instances de Wolff, le zèbrille modifia le cap suivi par le poisson à voile, afin que la course de celui-ci fût parallèle à la base du massif.

« Je connaissais le coin », dit-il. « Un jour, j'ai même eu l'idée de

grimper en haut de la montagne pour essayer de mettre la main sur le Seigneur et le... » il s'interrompit, se frotta le crâne, grimaça et lâcha : « Et le tuer ! Voilà ! Je savais bien que le mot me reviendrait. Mais je n'ai pas eu assez de courage pour tenter l'opération tout seul.

— Maintenant, je suis avec toi », dit Wolff. Ipsewas hocha la tête et s'offrit une nouvelle rasade. « Le temps a passé. Si tu avais été avec moi à ce moment-là... Mais parler ne sert à rien. Tu n'étais pas né, à l'époque. Ton arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père lui-même n'était pas né. Non... il est trop tard. »

Il se tut et se concentra sur le pilotage. Il dirigeait le poisson à voile vers une anfractuosité de la montagne. Brusquement, le mollusque géant fit un écart. Le cartilage qui servait de voile s'affaissa mollement le long de l'épine osseuse faisant office de mât. Une énorme vague souleva l'animal, et les deux occupants de la coquille se trouvèrent soudain dans les eaux calmes d'une sorte de Fjord étroit et obscur, bordé de parois à pic.

Ipsewas désigna du doigt une série de gradins rudimentaires.

« Passe par ce chemin. Tu couvriras une bonne distance. Je ne sais pas jusqu'où tu pourras aller. Moi, j'étais si fatigué et j'avais tellement peur que j'ai fait demi-tour pour regagner le Jardin. En me promettant de ne plus jamais revenir. » Wolff fit le siège du zèbrille. Il avait besoin, affirmait-il de sa force physique. Et Chryséis aussi. Mais Ipsewas se borna à secouer sa tête massive.

« Je te donnerai ma bénédiction. Elle vaut ce qu'elle vaut...

— Je te remercie quand même. Si tu n'étais pas venu à la rescousse, je serais encore en train de me balancer au bout de cette corde. Je te reverrai peut-être. Avec Chryséis.

— Le Seigneur est trop puissant. Quelle chance as-tu en face d'un être capable de créer son univers personnel ?

— J'ai toutes mes chances. Aussi longtemps que je me battraï et que je me servirai de ma matière grise, rien ne sera perdu. »

Il sauta à terre et glissa sur la roche mouillée. « C'est un mauvais présage, ami ! » s'écria Ipsewas. Wolff se retourna, sourit et répondit : « Je ne crois pas aux présages, Grec superstitieux ! Adieu ! »

WOLFF se lança à l'assaut de la paroi et ne s'arrêta pour se retourner qu'au bout d'une heure d'ascension. Le grand corps blanc de l'*histoïkhthus* n'était plus qu'un mince et pâle filament sur lequel on apercevait un minuscule point noir : Ipsewas. Bien qu'il sût que le zèbrille ne pouvait le voir, Wolff agita le bras dans sa direction et se remit à grimper.

Une heure encore s'écoula avant qu'il atteigne un escarpement sur la face même de la falaise. Au sortir du Fjord, la lumière l'éblouit. La montagne était toujours aussi haute et la progression aussi difficile. Difficile, sans plus. Il n'y avait là aucune raison de se réjouir. Ses mains et ses pieds étaient en sang, il était épuisé. Tout d'abord, il se dit qu'il allait passer la nuit sur cette corniche mais il changea d'avis : autant profiter du reste du jour pour faire le plus de chemin possible. Ipsewas avait-il raison de penser que les gworls avaient suivi le même itinéraire ? Selon le zèbrille, il en existait d'autres mais ils étaient plus éloignés. Jusqu'à présent, Wolff n'avait pas vu de traces des monstres. Pourtant, cela ne signifiait pas forcément qu'ils avaient pris une autre route – si l'on pouvait appeler route cette paroi verticale et rugueuse.

Quelques minutes plus tard, le Terrien arriva devant l'un des nombreux arbres enracinés dans la roche même, un arbre rabougri aux feuilles mouchetées de brun et de vert. Il y avait tout autour des coquilles vides et des trognons de fruits. Quelqu'un s'était arrêté là peu de temps auparavant pour se restaurer. Wolff acquit une énergie nouvelle. Il y avait encore assez de pulpe sur ces vestiges de fruits pour apaiser quelque peu les tiraillements de son estomac et le désaltérer.

Il grimpa pendant six jours et se reposa pendant six nuits. La vie n'était pas absente du rempart à pic qu'il escaladait : des arbrisseaux et d'épais buissons poussaient sur les entablements de roc, jaillissaient des cavernes et des crevasses. Des oiseaux de toute sorte et des foules de petits animaux abondaient, qui se nourrissaient de baies et de noix

ou s'entre-dévoraient. Il tua des oiseaux à coups de pierre et les mangea crus. Il tailla un silex pour en faire un couteau grossier mais tranchant avec lequel il façonna un épieu composé d'une branche se terminant par un autre fragment de silex acéré. Il maigrissait, ses mains, ses pieds et ses genoux se couvraient d'un cal épais et dur. Sa barbe poussait.

Au matin du septième jour, il fit le point : il devait se trouver au moins à trois mille six cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Pourtant, l'air n'était ni plus raréfié ni plus froid qu'au pied de la montagne. Et cette mer qui devait faire trois cents kilomètres d'une rive à l'autre semblait n'être qu'un large fleuve. Au-delà, c'était le pourtour du monde, le Jardin qu'il avait quitté pour se lancer à la poursuite de Chryséis et des gworls. Le Jardin avait l'épaisseur d'un poil de moustache de chat. Après lui, il n'y avait plus rien que le ciel vert.

Le huitième jour, à midi, Wolff tomba sur un serpent en train de dévorer le cadavre d'un gworl. Long de douze mètres, le reptile était ponctué de losanges noirs et de sceaux de Salomon écarlates. Des pieds dépourvus de jambes et dont l'aspect humain était troublant garnissaient ses flancs. Trois rangées de dents de requin hérissaient ses mâchoires.

Wolff attaqua hardiment le monstre car un poignard était déjà fiché dans la chair de celui-ci et le sang suintait de la blessure. Le serpent poussa un sifflement, déroula ses anneaux et battit en retraite. L'homme le harcela et finit par enfoncer son épieu dans l'un des gros yeux verts et brumeux de l'animal qui rugit et se dressa tout droit sur sa queue, tandis que ses pieds à cinq orteils s'agitaient désespérément. Wolff arracha son arme et la plongea à nouveau dans la gorge blanche du reptile, juste sous la mâchoire. Le serpent eut un sursaut si violent que Wolff en lâcha son épieu. Mais l'horrible créature s'écroula, haletante. Elle ne tarda pas à mourir.

Un hurlement strident retentit et une ombre passa dans le ciel. Wolff reconnut le cri pour l'avoir déjà entendu à bord du poisson à voile. Il se plaqua au sol et rampa vers une fissure à l'intérieur de laquelle il s'introduisit. Alors, il leva les yeux. Un aigle énorme et vert, à la tête rouge et au bec jaune, s'était posé sur le serpent dont il arrachait la chair par lambeaux. Entre deux bouchées, il dardait un regard flamboyant sur Wolff qui se recroquevillait désespérément.

Il était condamné à rester là jusqu'à ce que l'aigle ait fini son repas, la nuit succéda au jour : l'oiseau ne quitta pas son poste. Il y demeura la nuit suivante. Wolff avait faim et soif, et sa position était de plus en plus inconfortable. Au matin, il sentit venir la colère. L'aigle veillait toujours auprès des deux cadavres, celui du serpent et celui du gworl, les ailes repliées, dodelinant du chef. S'il était

endormi, c'était le moment de lui fausser compagnie.

Wolff entreprit de s'extraire de la crevasse en grimaçant car ses muscles étaient raides et douloureux. Aussitôt, l'oiseau leva la tête, battit des ailes et poussa son hurlement : Wolff réintégra son refuge.

À midi, l'aigle n'avait toujours manifesté aucune intention de partir vers d'autres horizons. Il mangeait peu et donnait l'impression de lutter contre le sommeil. De temps à autre, il lâchait un rot. Sous le soleil, le volatile et les deux cadavres étaient aussi nauséabonds les uns que les autres. Wolff commençait à désespérer. Rien d'impossible à ce que l'oiseau reste en faction jusqu'à ce que les deux corps soient réduits à l'état de squelette. À ce moment-là, lui-même serait à moitié mort de faim et de soif.

Il sortit de son trou, récupéra son épieu qui était tombé du corps du serpent sous les coups de bec et en menaça l'aigle qui le fusilla du regard et gronda. Wolff répondit par un cri de défi et recula lentement tandis que l'oiseau avançait sans hâte par petits bonds en se dandinant. Soudain, Wolff s'arrêta, lança à nouveau son cri de guerre et se rua en avant. L'animal, surpris, fit un saut en arrière et hulula.

Wolff répéta la même manœuvre prudente. Cette fois, son adversaire ne fit pas mine de vouloir le poursuivre. Ce ne fut que lorsque la courbe de la montagne le dissimula aux yeux du rapace que Wolff reprit son ascension, s'efforçant de localiser les anfractuosités de roc où il pourrait se jeter si jamais l'oiseau revenait à la charge. Mais aucune ombre inquiétante ne passa dans le ciel. De toute évidence, l'aigle avait seulement cherché à préserver ses provisions de bouche.

Au milieu de la matinée du lendemain, Wolff rencontra un second gworl qui, une jambe abîmée, était assis, adossé au tronc d'un petit arbre. Une douzaine de bêtes ressemblant à des verrats, au corps rouge et fuselé, les pieds munis de sabots, faisaient cercle autour de lui en grondant tandis que l'éclopé les menaçait de son poignard. Parfois, l'une d'elles chargeait mais s'arrêtait à distance respectueuse de la lame.

Wolff monta sur un bloc de rocher et commença à bombarder les carnassiers à coups de pierres. Au bout d'une minute, il regrettait d'avoir ainsi attiré leur attention sur lui : les animaux se lançaient à l'assaut de l'éboulis et l'on eût dit que c'était pour eux un véritable escalier. Grâce à son épieu, il réussit quand même à les repousser. La pointe de silex s'enfonçait dans leur cuir coriace mais pas suffisamment pour les mettre sérieusement à mal. Les carnivores tombaient sur la plate-forme et se précipitaient de nouveau à l'assaut, faisant grincer leurs crocs en forme de défenses. À un moment donné, il s'en fallut de peu que Wolff n'ait le pied sectionné. Profitant d'un instant de répit, il lâcha son arme et s'empara d'une pierre deux fois plus grosse que sa tête, qu'il lança sur l'échine d'un des verrats. Le

monstre hurla et essaya de s'éloigner tant bien que mal : il avait l'arrière-train paralysé. La horde se jeta sur l'animal blessé qui se retourna pour se défendre. Un de ses congénères lui ouvrit la gorge. Quelques secondes plus tard, il était mort et les autres lacéraient son corps.

Wolff ramassa son épieu, se laissa glisser du côté opposé du rocher et s'avança vers le gworl sans cesser de surveiller les pseudo-sangliers. Mais ceux-ci se contentèrent de lever brièvement la tête et poursuivirent leur festin.

Voyant le Terrien s'approcher, le gworl émit un grondement et pointa son poignard. Wolff s'arrêta assez loin pour pouvoir esquiver l'arme si le monstre s'avisait de la lancer. Un éclat d'os saillait sous le genou abîmé du gworl. Ses yeux, sous l'épais bourrelet cartilagineux de son front bas, étaient vitreux.

Wolff eut une réaction imprévue. Il était persuadé qu'il massacrerait sauvagement le premier gworl passant à sa portée. Or, il constatait qu'il éprouvait l'envie de s'entretenir avec le blessé. Il avait tant souffert de la solitude au cours de ces jours et de ces nuits d'escalade qu'il serait content de parler même avec cette ignoble créature.

« Puis-je t'aider en quelque chose ? » lui demanda-t-il en grec.

Le gworl émit quelques syllabes gutturales – c'était le mode d'expression de son espèce – et leva son bras armé. Wolff marcha dans sa direction et fit un brusque écart quand la lame passa en sifflant à côté de sa tête. Il se saisit du poignard et s'avança à nouveau vers le monstre tout en continuant de lui parler. L'autre gronda mais sa voix était plus faible. Wolff se pencha pour répéter sa question. Un crachat s'écrasa sur lui.

Alors, il donna libre cours à sa haine et à sa peur. Il plongea le couteau dans le cou épais du gworl qui lança plusieurs violents coups de pied dans le vide avant de mourir. Puis Wolff essuya son poignard sur le pelage noir de sa victime et fouilla dans le sac de cuir fixé à la ceinture. Il y trouva de la viande et des fruits secs, un morceau de pain brun ainsi qu'une gourde pleine d'un liquide fort. Il était indécis quant à l'origine de cette viande mais il avait trop faim pour faire le délicat. Quant au pain, il était presque aussi dur que du granit mais, chose étonnante, une fois ramolli par la salive, il avait la saveur d'un gâteau.

Wolff reprit son ascension. Les jours succédaient aux jours et les gworls ne se manifestaient plus. L'air avait la même densité, la même tiédeur qu'au niveau du sol. Pourtant, Wolff estimait avoir atteint neuf mille mètres d'altitude. À ses pieds, la mer n'était plus qu'un mince ruban d'argent ceinturant le monde.

Cette nuit-là, le contact de petites mains duveteuses sur son corps

le tira du sommeil. Il se débattit mais elles étaient trop nombreuses et trop fortes. Certaines le maintenaient tandis que d'autres lui liaient les poignets et les chevilles à l'aide d'une corde apparemment faite d'une matière végétale. Bientôt, il se sentit soulevé et transporté hors de la grotte où il s'était réfugié. Sous le clair de lune, il distingua des dizaines et des dizaines de bipèdes qui ne devaient pas mesurer plus de soixante-quinze centimètres. Ils étaient couverts d'un pelage gris et luisant semblable à celui des souris, et ils avaient une sorte de collerette blanche autour du cou. Leur museau sombre et aplati évoquait celui des chauves-souris, et ils avaient d'énormes oreilles pointues.

Dans le plus grand silence, ses ravisseurs firent pénétrer Wolff à l'intérieur d'une autre anfractuosité qui débouchait sur une vaste caverne de dix mètres de large et de cinq mètres de haut. Un rai de lumière filtrant d'une fissure de la voûte fit découvrir à Wolff ce que son sens olfactif lui avait fait déjà soupçonner : un entassement d'ossements dont certains portaient encore des lambeaux de chair putréfiée. Les bipèdes le déposèrent à côté de cette pile de déchets et se rassemblèrent dans un coin de la salle où ils se mirent à parler ou, tout au moins, à gargouiller. Soudain, l'un d'eux s'approcha du captif, le contempla un moment, puis s'agenouilla, et des dents minuscules mais extrêmement pointues s'enfoncèrent dans la gorge de Wolff. Bientôt, une multitude de crocs fouaillèrent son corps.

Tout cela s'opérait dans un silence de mort. Wolff lui-même ne disait rien et l'on n'entendait que son souffle haletant tandis qu'il se débattait. La douleur provoquée par ces crocs qui se plantaient dans sa chair se dissipa très vite, comme si un léger anesthésique se répandait dans son organisme. Une sorte d'assoupissement l'envahit et il cessa de lutter. Un agréable engourdissement s'emparait de lui. À quoi bon se battre pour sauver sa vie ? Pourquoi ne pas mourir d'un plaisant trépas ? Au moins sa mort ne serait-elle pas inutile. Il y avait de la noblesse à faire le don de soi-même à ces petites créatures afin qu'elles puissent se remplir le ventre, afin qu'elles puissent se sentir heureuses et rassasiées pendant quelques jours.

Subitement, la grotte s'illumina. À travers une brume tiède, Wolff vit les vampires se débander et s'agglutiner au fond de la salle. La lumière s'intensifia. Elle émanait d'une torche faite d'un bois résineux derrière laquelle Wolff distingua le visage d'un vieillard. Celui-ci se pencha au-dessus de lui. Il avait une longue barbe blanche, une bouche édentée, un nez en bec d'aigle et des sourcils broussailleux se hérissaient sur ses arcades sourcilières proéminentes. Son corps décharné était enveloppé d'une tunique blanche et sale. Le bâton qu'il étreignait d'une main aux veines saillantes était incrusté d'un saphir gros comme le poing où était ciselée une harpie. Wolff voulut parler

mais il ne put que bredouiller indistinctement comme un opéré qui sort du sommeil de l'éther. Le vieillard agita son bâton ; plusieurs vampires se détachèrent du groupe confus de leurs congénères et s'avancèrent en trottant, leurs yeux obliques peureusement braqués sur le nouveau venu. Ils eurent tôt fait de libérer Wolff de ses liens. Le Terrien parvint à se mettre debout mais il était si instable sur ses jambes que le vieil homme dut le soutenir et le guider jusqu'à la sortie de la grotte.

« Vous n'allez pas tarder à vous sentir mieux », déclara-t-il en mycénien. « L'effet du venin ne dure pas longtemps.

— Qui êtes-vous ? Où m'emmenez-vous ?

— Loin de ce danger. »

Wolff médita sur cette réponse énigmatique. Lorsque son esprit et son corps eurent retrouvé leur fonctionnement normal, son cicérone et lui avaient atteint l'entrée d'une autre caverne. Ils suivirent une enfilade de salles formant un dédale compliqué. Le sol s'élevait en pente douce. Quand ils eurent couvert quelque trois kilomètres, le patriarche s'arrêta devant une imposante porte de fer qu'il poussa après avoir confié sa torche à Wolff. Obéissant à la muette injonction de son guide, Wolff franchit le seuil et se trouva dans une immense caverne qu'éclairaient d'autres torches. La porte se referma lourdement derrière lui et il entendit le bruit d'un verrou.

Tout d'abord, il perçut une odeur étouffante. Puis il vit s'approcher deux aigles verts à la tête rouge. L'un d'eux lui ordonna d'avancer. Il ressemblait à un perroquet géant. Wolff obéit tout en notant que les vampires avaient dû le délester de son couteau. D'ailleurs, l'arme ne lui aurait pas servi à grand-chose : la salle était pleine d'une foule d'aigles qui le dominaient de toute leur taille.

Deux cages aux minces barreaux de métal s'alignaient contre l'une des parois. Six gworls étaient enfermés dans l'une d'elles. L'autre n'abritait qu'un seul prisonnier : un grand jeune homme musclé vêtu d'une culotte de peau, qui adressa un sourire à Wolff et lui dit : « Ainsi, tu as réussi ! Comme tu as changé ! »

C'est seulement alors que Wolff reconnut ces cheveux flamboyants, ces longues lèvres étirées, ce visage rude mais jovial : c'était l'homme qui, assiégé par les gworls en haut de son rocher, lui avait lancé la trompe – l'homme qui s'appelait Kickaha.

WOLFF n'eut pas le temps de répondre car l'un des aigles ouvrit la porte de la cage en se servant de ses serres avec d'autant d'efficacité que si elles avaient été des doigts tandis que, d'une poussée brutale, un second oiseau le propulsait en avant. La porte se referma en grinçant.

« Te voici donc des nôtres », s'exclama Kickaha d'une voix sonore. « La question est de savoir ce que nous allons faire à présent. Notre séjour en ces lieux risque d'être bref et désagréable. »

De l'autre côté des barreaux, Wolff aperçut alors un trône sculpté à même le rocher, sur lequel une femme était assise. Une demi-femme, plus exactement, car elle avait des ailes en guise de bras et la partie inférieure de son corps était celle d'un oiseau. Les pattes, néanmoins, étaient proportionnellement beaucoup plus massives que celles des aigles terrestres de taille moyenne. Elles ont plus de poids à supporter, se dit Wolff, et il comprit qu'il se trouvait en présence d'un nouveau monstre issu des laboratoires du Seigneur. L'étrange créature devait sûrement être cette Podarge dont Ipsewas avait parlé.

À partir de la taille, elle était femme, et rares étaient les hommes à avoir eu le privilège de contempler un aussi parfait spécimen de féminité : une peau laiteuse et opaline, des seins qui étaient deux merveilles, un cou qui était un pilier de grâce pure... La longue chevelure noire encadrait un visage encore plus ravissant que celui de Chryséis – comparaison que Wolff n'eût pas cru possible.

Néanmoins, il y avait quelque chose d'horrible dans cette beauté ; de la démence. Les yeux de l'être hybride brillaient comme ceux d'un faucon prisonnier en proie à d'intolérables tourments.

Wolff détourna les yeux et examina la cage.

« Où est Chryséis ? » demanda-t-il dans un souffle.

« Qui ? » fit Kickaha.

En quelques phrases laconiques, Wolff décrivit la dryade à son compagnon d'infortune et lui raconta ses propres aventures.

Kickaha hocha la tête. « Je ne l'ai jamais vue.

— Mais les gworls...

— Il y en avait deux groupes. Votre Chryséis et la trompe sont sûrement entre les mains de l'autre bande. Ne vous inquiétez pas pour eux. Si nous ne sommes pas suffisamment éloquents pour nous sortir d'ici, notre compte sera réglé. Et d'une manière plutôt, hideuse. »

Wolff voulut savoir qui était le vieillard. Kickaha lui répondit que c'était un ancien amant de Podarge. C'était un aborigène, un des premiers occupants de cet univers façonné par le Seigneur. À présent, la harpie le chargeait d'exécuter les basses besognes pour lesquelles il était indispensable d'avoir des mains humaines. C'était sur son ordre que le vieil homme avait délivré Wolff après que les vampires l'eurent capturé car, sans aucun doute, ses « familiers » avaient depuis longtemps signalé à la harpie la présence d'un intrus sur son domaine.

Podarge, qui ne cessait de s'agiter sur son trône, déplia ses ailes qui s'ouvrirent avec un bruit semblable à un grondement de tonnerre lointain.

« Cessez de chuchoter, vous deux ! » hurla-t-elle. « As-tu encore quelque chose à dire pour ta défense, Kickaha ? Si oui, parle avant que je lâche mes familiers.

— Je ne peux que répéter ce que j'ai déjà dit au risque de paraître fastidieux », répliqua l'interpellé. « Je suis l'ennemi du Seigneur autant que tu l'es toi-même. Il me hait et n'hésiterait pas à me tuer. Il sait que j'ai volé sa trompe : je constitue un danger pour lui. Ses Yeux sillonnent les quatre niveaux du monde, fouillent la montagne de haut en bas pour me retrouver et...

— Où donc est-elle, cette trompe que tu prétends avoir volée au Seigneur ? À mon sens, tu mens pour sauver ta misérable carcasse !

— Je te l'ai déjà dit. J'ai ouvert une porte donnant sur un monde adjacent et je l'ai lancée à un homme qui se trouvait devant la brèche. Cet homme est maintenant devant tes yeux. »

Podarge tourna la tête et son regard flamboyant enveloppa Wolff. « Je ne vois pas de trompe. Je ne vois qu'un peu de chair noueuse et racornie derrière une barbe noire !

— Il m'a appris qu'une autre troupe de gworls la lui a dérobée », rétorqua Kickaha. « Il les poursuivait pour la leur reprendre quand les vampires se sont emparé de lui. C'est alors que tu l'as sauvé, tant est grande ta magnanimité. Relâche-nous, belle et gracieuse Podarge, et nous nous mettrons en quête de cette trompe. Lorsque nous l'aurons, nous serons en mesure de vaincre le Seigneur. Il est possible de le battre ! Il est puissant, je n'en disconviens pas, mais pas tout-puissant. S'il l'était, il y a longtemps qu'il nous aurait retrouvés, nous et la trompe ! »

Podarge se leva, lissa ses plumes, descendit les marches du trône et s'approcha de la cage. Elle ne sautillait pas à la manière d'un oiseau

mais marchait à grands pas d'une allure raide.

« J'aimerais pouvoir te croire », fit-elle, un ton plus bas, mais d'une voix toujours aussi intense. « Si seulement je le pouvais ! Il y a des années que j'attends... des siècles, des millénaires ! Si longtemps que mon cœur se serre quand je songe au temps écoulé ! Si je pouvais croire que l'arme grâce à laquelle il me sera possible de riposter est enfin entre mes mains... » Elle dévisagea les deux prisonniers, écarta ses ailes. « Mes mains, ai-je dit. Mais regardez : je n'ai pas de mains. J'ai perdu le corps qui, jadis, était le mien. Ce... » Soudain, elle éclata en invectives, des blasphèmes si furieux que Wolff en avait la chair de poule. Ce n'étaient pas les mots eux-mêmes qui le faisaient se rétracter ainsi, mais la rage qu'ils exprimaient, une rage qui était celle de la divinité... ou de la démence.

« S'il est possible d'abattre le Seigneur – et je crois que c'est possible –, tu retrouveras ton corps humain », laissa tomber Kickaha lorsque Podarge se tut.

Suffoquant de colère, elle regardait les deux captifs, une flamme meurtrière dansant dans ses prunelles. À cette vue, Wolff eut le sentiment que tout était perdu mais, dès que la harpie eut repris la parole, il comprit que ce n'était pas contre Kickaha et lui qu'était tournée cette fureur homicide :

« Selon les bruits qui courent, l'ancien Seigneur est parti depuis longtemps. J'ai envoyé un de mes familiers aux renseignements et il est revenu avec une curieuse histoire. Il y aurait un nouveau Seigneur mais on ne sait s'il agit du même doté d'un corps neuf. Le Seigneur a refusé d'accepter ma requête quand je lui ai demandé de me restituer mon corps légitime. Aussi, que ce soit le même ou que ce soit un autre, cela n'a pas d'importance. Le nouveau est aussi pernicieux et haïssable que l'ancien. Si ce n'est pas l'ancien qui s'est succédé à lui-même... Mais il faut que je sache ! Tout d'abord, quel qu'il soit, l'actuel Seigneur doit mourir. Je découvrirai après s'il avait ou non un nouveau corps, et si l'ancien Seigneur a quitté cet univers, je le pourchasserai de monde en monde et je le retrouverai !

— Pour cela, la trompe est indispensable », dit Kickaha. « Elle seule permet d'ouvrir la porte des autres mondes.

— Qu'ai-je à perdre ? » rêva Podarge. « Si tu mens et me trahis, je finirai toujours par t'avoir, au bout du compte, et ce sera peut-être une chasse divertissante. D'un autre côté, si tu es sincère, nous verrons comment les choses tourneront. »

Elle lança un ordre à l'aigle debout à côté d'elle et l'oiseau ouvrit la cage. Kickaha et Wolff la suivirent jusqu'à une longue table entourée de sièges. Alors seulement Wolff se rendit compte qu'il se trouvait dans une véritable chambre au trésor : le butin venu de Dieu seul savait combien d'univers s'entassait à perte de vue. D'immenses

coffres béants débordaient de bijoux étincelants, de colliers de perles, de coupes d'or et d'argent ciselées d'une manière exquise. Il y avait de petites statuettes d'ivoire, d'autres taillées dans un bois noir et moiré au grain serré, des peintures splendides, des armures et des armes de toute espèce, sauf des armes à feu, négligemment empilées ici et là.

Obéissant à l'invite de la harpie, les deux hommes prirent place dans des fauteuils ornementés aux pieds de griffons. Podarge agita une aile et un adolescent émergea de l'ombre, portant un lourd plateau d'or sur lequel étaient disposés trois hanaps de cristal incrusté. Ils étaient en forme de poissons dont la gueule béante était pleine d'un vin rouge et épais.

« C'est encore un de ses amants », murmura Kickaha en réponse au regard curieux de Wolff. « Ses aigles sont allés le chercher sur le niveau appelé Dracheland, que l'on nomme aussi Teutonie. Pauvre garçon ! Mais cela vaut mieux que d'être mangé tout cru par ses petits amis, et il conserve toujours l'espoir de s'évader pour retrouver une existence supportable. »

Kickaha but avec une satisfaction manifeste une lampée de ce vin lourd, couleur de sang. Wolff eut l'impression que le breuvage était vivant. Podarge porta à ses lèvres la coupe qu'elle maintenait entre l'extrémité de ses ailes et s'exclama :

« À la mort et à la damnation du Seigneur ! Autrement dit, à votre succès ! »

Après avoir porté ce toast, la harpie caressa doucement le visage de Wolff du bout de ses rémiges. « Raconte-moi ton histoire », lui ordonna-t-elle.

Le Terrien parla longtemps, ne s'interrompant que pour ingurgiter de temps en temps une bouchée de cochon-chèvre rôti, un morceau de pain doré, pour grignoter un fruit ou boire. Peu à peu, sa tête devenait lourde mais il continuait de parier, s'arrêtant seulement pour répondre aux questions de Podarge. On remplaça les torches consumées. Il parlait toujours.

Il se réveilla en sursaut. Un rayon de soleil, filtrant d'une autre caverne, illuminait la coupe vide et la table sur laquelle sa tête était tombée quand il s'était endormi. Kickaha, le sourire aux lèvres, se tenait debout à côté de lui.

« Mettons-nous en route », lança le rouquin. « Podarge souhaite que nous partions tôt. Elle a soif de vengeance et je tiens à disparaître avant qu'elle change d'avis. Tu ne te rends pas compte de la chance que nous avons. Nous sommes les premiers prisonniers qu'elle accepte de libérer. »

Wolff se redressa en gémissant. Son dos et son cou étaient douloureux. Il avait la tête lourde mais il avait connu des réveils plus pénibles après une beuverie.

« Qu'as-tu fait quand je me suis endormi ? » demanda-il.

Le sourire de Kickaha s'élargit encore : « J'ai payé la dernière part de la rançon. Mais ça n'a pas été désagréable. Pas désagréable du tout. Un peu curieux au début mais je m'adapte facilement. »

Ils gagnèrent la caverne adjacente et en franchirent l'entrée. S'immobilisant sur la plate-forme rocheuse qui en constituait le seuil et qui s'avancait sur la face même de la falaise, Wolff se retourna une dernière fois. Tels des monolithes verts, des aigles montaient la garde devant la porte de la grotte intérieure. Podarge, la démarche raide, passa devant les oiseaux géants dans un envol de chair blanche et de plumes noires.

« Viens », dit Kickaha. « Podarge et ses compagnons ont faim. Tu ne l'as pas vue essayer d'obliger les gworls à implorer merci. Il faut quand même reconnaître qu'ils sont solides. Ils n'ont pas bronché. Ils lui ont craché à la figure. »

Un cri déchirant retentit, qui fit sursauter Wolff. Son compagnon le prit par le bras et l'entraîna rapidement. Derrière eux, aux hululements des aigles se mêlaient des hurlements de peur et d'agonie.

« Si nous n'avions pas eu quelque chose à offrir en échange de la vie sauve, ce serait nous », murmura le rouquin.

Quand la nuit tomba, ils avaient gravi neuf cents mètres de paroi. Kickaha ouvrit le sac de cuir fixé à son dos et en sortit divers objets, dont une boîte d'allumettes qui leur servit à allumer un feu, de la viande, du pain et un petit flacon de vin de Rhadamanthe. Le sac et son contenu étaient des présents de Podarge.

« Encore quatre jours avant d'atteindre le niveau suivant », dit le jeune homme. « Alors, nous entrerons dans le monde fabuleux d'Amérindia. »

Wolff l'assaillit alors de questions mais Kickaha lui répondit qu'il fallait d'abord qu'il lui explique la structure physique de la planète. Wolff écouta patiemment, et quand le rouquin se tut, il ne lui éclata pas de rire au nez. En fait, les explications de Kickaha correspondaient à ce qu'il avait constaté jusqu'à présent. Wolff avait aussi l'intention d'interroger son compagnon de voyage sur ses origines – il était visiblement natif de la Terre –, mais il dut se résigner : Kickaha, après lui avoir fait observer qu'il y avait longtemps qu'il n'avait pas dormi et qu'il avait eu une nuit particulièrement épuisante, sombra dans le sommeil.

Wolff resta un moment à contempler le rougeoiement du feu qui se mourait. Il avait vu et expérimenté beaucoup de choses en peu de temps mais il n'était pas au bout de ses peines, loin de là. À condition qu'il survive... Un cri monta des profondeurs auquel répondit le hurlement d'un grand aigle vert.

Où était Chryséis ? Était-elle encore vivante ? Et où était la trompe ? Il fallait la retrouver : de cela dépendait le succès de leur entreprise, avait dit Kickaha. Sans elle, ils seraient inévitablement perdants. Sur cette pensée, il finit par s'endormir à son tour.

Quatre jours plus tard, ils franchirent le rebord. Le soleil était au milieu de sa course. Sous leurs yeux s'étendait maintenant une plaine d'au moins deux cent cinquante kilomètres de long, qui s'étirait jusqu'à l'horizon bordée de chaque côté, à une distance de cent cinquante kilomètres, d'une chaîne de montagnes comparables à l'Himalaya mais qui n'étaient que des taupinières à côté de l'Abharhploonta, le monolithe qui dominait cette partie de la planète à étages multiples. Selon Kickaha, l'Abharhploonta se dressait à plus de dix mille kilomètres du pourtour de ce niveau : on aurait pourtant dit qu'il n'en était qu'à soixante-quinze. Il paraissait aussi élevé que la montagne qu'ils venaient de gravir.

« À présent, tu dois commencer à avoir les idées plus claires », dit Kickaha. « Ce monde n'est pas en forme de poire. C'est une tour de Babel planétaire, une succession de colonnes étagées et de taille décroissante. Le palais du Seigneur se dresse au faite de cette tour aussi grande que la Terre. Comme tu vois, nous avons une longue route à faire. Mais, tant qu'elle dure, c'est une vie formidable ! J'ai connu des moments merveilleux, exaltants ! Si le Seigneur me foudroyait à la seconde où je te parle, je ne pourrais pas me plaindre. Quoique, bien sûr, je me plaindrais quand même parce que je suis un être humain et que je me refuse à périr en pleine jeunesse. Car tu peux me croire, mon ami, je suis à la fleur de l'âge ! »

Wolff ne put s'empêcher de sourire. Son compagnon était si gai, si bouillant ! On aurait dit une statue de bronze s'animant brusquement et débordant de joie en constatant qu'elle était vivante.

« Allons-y ! » s'exclama Kickaha. « Avant toute chose, il faut trouver de quoi t'habiller. Le nudisme est considéré comme quelque chose de chic au niveau inférieur mais pas ici. Si tu n'as pas au moins un pagne et une plume dans les cheveux, on te méprisera. Et le mépris, cela veut dire l'esclavage et la mort. »

Kickaha se mit en marche et Wolff lui emboîta te pas.

« Vois comme l'herbe est verte et grasse, Bob. On y enfonce jusqu'aux genoux. Quels riches pâturages pour tout ce qui broute ! Malheureusement, elle est assez épaisse pour cacher les bêtes qui dévorent les herbivores. Aussi, prends garde ! Le puma, le coyote, le lynx tigré et la belette rôdent dans les herbes. On y trouve aussi le Felis Atrox que j'appelle le lion atroce. Il hantait jadis les plaines d'Amérique. La race en est éteinte depuis quelque dix mille ans. Mais ici, il est tout ce qu'il y a de vivant. Plus grand que le lion d'Afrique et

deux fois plus redoutable. Oh ! regarde ! des mammoths ! »

Wolff aurait voulu s'arrêter pour contempler les pachydermes monumentaux que l'on apercevait à quelques centaines de mètres de là mais Kickaha ne l'entendait pas de cette oreille : « Ces bêtes-là pullulent dans la région et il y aura des moments où tu regretteras d'en avoir autant. Contente-toi de surveiller l'herbe. Si elle ondule dans le sens inverse du vent, préviens-moi. »

Ils firent trois kilomètres à vive allure. À un moment donné, ils passèrent à proximité d'un troupeau de chevaux sauvages. Les étalons hennirent et s'élancèrent au galop pour les observer, puis s'immobilisèrent et les laissèrent passer en piaffant. C'étaient des animaux superbes, hauts sur pattes, le poil luisant, la robe noire, écarlate, ou mouchetée de noir et de blanc.

« Aucun rapport avec le poney indien », laissa tomber Kickaha. « Le Seigneur n'a importé que l'élite et le dessus du panier. »

Brusquement, le rouquin s'arrêta devant un entassement de rochers. « Voilà mon point de repère », murmura-t-il. Quinze cents mètres plus loin, les deux voyageurs arrivèrent devant un arbre très haut. D'un bond, Kickaha se suspendit à une branche basse et commença de grimper. À mi-hauteur du tronc, il enfonça son bras dans un trou de l'écorce où était dissimulé un gros sac. Il redescendit, ouvrit le sac et le vida de son contenu : deux arcs, deux carquois garnis de flèches, une culotte de peau et une ceinture à laquelle était fixé un long couteau d'acier dans son fourreau.

Wolff enfila la culotte, ceignit la ceinture et s'empara des armes. « Tu sais te servir d'un arc ? » s'enquit Kickaha. « C'est un sport que j'ai pratiqué toute ma vie.

— Parfait ! Tu auras plus souvent qu'à ton tour l'occasion de mettre ton talent d'archer à l'épreuve. En route ! Nous avons un long chemin à faire. »

Ils repartirent, faisant cent pas en courant, cent pas en marchant. Soudain Kickaha désigna du doigt la chaîne de montagnes qui s'élevait à droite.

« C'est là qu'habite ma tribu, les Hrowakas, le Peuple de l'Ours. Un peu plus de cent kilomètres à couvrir. Quand nous y serons, nous pourrons souffler un moment et nous préparer à la longue étape qui nous attend.

— Tu n'as pas l'air d'un Indien.

— Et toi, mon cher, tu n'as pas l'air d'un vieux monsieur de soixante-six ans. C'est comme ça ! Je ne t'ai pas raconté ma vie parce que je voulais d'abord connaître la tienne. Ce soir, je t'en parlerai. »

Ils ne dialoguèrent plus guère ce jour-là. De temps en temps, Wolff s'exclamait à la vue de tel ou tel animal. Il y avait de grands troupeaux de bisons noirs et hirsutes beaucoup plus gros que leurs

cousins terrestres. Ils rencontrèrent d'autres chevaux et une créature dont on eût dit qu'elle était un prototype de chameau, encore des mammoths et une famille de mastodontes des steppes. Ils croisèrent également six lynx qui les suivirent quelque temps. À l'encolure, les fauves atteignaient presque la taille de Wolff. Se rendant compte de l'inquiétude de ce dernier, Kickaha éclata de rire : « Ces animaux-là n'attaquent que s'ils ont faim et avec tout le gibier qui foisonne ici il y a peu de chances qu'ils soient affamés. Ils sont curieux, c'est tout. »

Bientôt, la meute s'élança à la poursuite d'antilopes zébrées qui venaient d'émerger d'un boqueteau.

« Voici l'Amérique du Nord telle qu'elle était longtemps avant l'arrivée de l'homme blanc », commenta Kickaha. « Une étendue immense et vierge abritant une faune aux espèces innombrables et quelques tribus errantes. »

Un vol de centaines de canards sauvages passa dans le ciel en couinant. Un faucon fondit comme une pierre et repartit avec un volatile dans les serres. « Les Terres des Chasses Heureuses ! » s'écria Kickaha. « Enfin... Elles ne le sont pas toujours pour tout le monde ! »

Au bout de plusieurs heures, le soleil passa de l'autre côté de la montagne. Au bord d'un petit lac, Kickaha retrouva l'arbre en haut duquel il avait installé une plate-forme. « Nous passerons la nuit là », dit-il. « Nous monterons la garde à tour de rôle. Il n'y a guère que la belette géante qui soit susceptible de nous attaquer dans un arbre mais c'est un danger qui n'est pas négligeable. En outre, et ce serait encore pire, il y a peut-être des tribus sur le sentier de la guerre. »

Le rouquin s'éloigna, l'arc à la main. Un quart d'heure plus tard, il revint avec un impressionnant lapin. Wolff avait allumé un feu qui brûlait sans dégager beaucoup de fumée, et ils firent rôtir le lapin.

Tout en mangeant, Kickaha expliqua à Wolff comment se présentait la topographie des lieux.

« On peut dire ce qu'on voudra du Seigneur, il n'est pas possible de nier qu'il ait fait un travail remarquable en construisant ce monde. Prends ce niveau, par exemple, l'Amérindia. Il n'est pas vraiment plat. Il se compose d'une succession de vallonnements peu accentués ayant chacun environ deux cent cinquante kilomètres de long, ce qui permet à l'eau de s'écouler, aux ruisseaux, aux rivières et aux lacs de se former. La neige n'existe nulle part sur cette planète : c'est normal puisqu'il n'y a pas de saison et que le climat est uniforme. Mais il pleut tous les jours. Les nuages viennent de l'espace. »

Le repas terminé, ils recouvrirent le feu de cendres. Wolff prit le premier tour de garde mais Kickaha ne dormit pas ; il parla. Et quand le rouquin l'eut relevé, Wolff continua de l'écouter car son compagnon était intarissable.

Jadis, plus de vingt mille ans auparavant, les Seigneurs résidaient

dans un univers parallèle à la Terre. On ne les appelait pas encore les Seigneurs et ils n'étaient pas nombreux à l'époque car ils étaient les derniers survivants d'une guerre qui les avait opposés pendant des millénaires à d'autres espèces. Peut-être étaient-ils dix mille, tout au plus.

« Mais cette infériorité en quantité était compensée par leurs qualités », expliqua Kickaha. « Notre science, notre technologie comparées aux leurs ne s'élèvent pas au-delà du niveau de la culture des aborigènes de Tasmanie. Ils avaient les moyens de fabriquer ces univers privés. Et ils les ont édifiés. À l'origine, ce n'étaient que des terrains de jeux ; en quelque sorte, des clubs microcosmiques réservés à de petites élites. Et puis ils en vinrent à se quereller. C'était inévitable puisque, en dépit de leurs pouvoirs presque divins, ils étaient humains. Ils avaient – ils ont toujours – un sens de la propriété aussi développé que le nôtre. Et ils se battirent entre eux. Je suppose qu'il y eut également des morts accidentelles et des suicides. En outre, l'isolement et la solitude firent des Seigneurs des mégalomanes. Quoi de plus naturel si l'on considère que les uns et les autres jouaient à être de petits dieux et qu'ils finirent par croire à leur personnage ! Mais c'est une histoire qui recouvre des millénaires et il faut que j'abrège. Le Seigneur qui construisit l'univers où nous sommes se trouva tout seul, un beau jour. Il s'appelait Jadawin. Il n'avait même pas une compagne de sa race. Et il n'en voulait pas. Pourquoi eût-il partagé ce monde avec un de ses pairs alors qu'il pouvait être un Zeus ayant à sa disposition un million d'Europe et les plus ravissantes des Léda ? Ce monde, il l'avait peuplé d'êtres provenant d'autres univers, de la Terre notamment, ou qu'il avait créés dans les laboratoires de son palais, lequel se dresse au sommet du dernier niveau. Il fabriquait à son gré de divines beautés ou des monstres exotiques. Il n'y avait qu'un ennui : régner en maître sur un seul univers ne satisfaisait pas les Seigneurs qui convoitaient les domaines de leurs collègues. Aussi le conflit se perpétua-t-il. Ils construisirent des défenses pratiquement invulnérables, imaginèrent des modes d'agression imparables. La lutte devint un jeu de mort. Il était fatal qu'il en aille ainsi car l'ennui et la mélancolie étaient des ennemis contre lesquels les Seigneurs ne pouvaient rien. Quand on est virtuellement omnipotent, quand les créatures qui sont vos vassales sont trop humbles et trop débiles pour susciter votre intérêt, comment trouver un frisson nouveau sinon en risquant l'immortalité dont l'on bénéficie en affrontant un autre immortel ?

— Mais où intervienstu dans cette histoire ? » s'enquit Wollf.

« Moi ? Sur Terre, je m'appelais Paul Janus Finnegan. Mon second prénom est, en fait, le nom de famille de ma mère. Tu n'ignores pas que Janus est aussi le nom d'un dieu romain, le maître des portes, le

dieu de l'ancienne et de la nouvelle année, le dieu aux deux visages – l'un qui regarde en avant, l'autre qui regarde en arrière. »

Kickaha sourit et reprit : « C'est un nom parfaitement approprié, ne trouves-tu pas ? J'appartiens à deux mondes et je franchis la porte qui les sépare. Note bien que je ne suis jamais revenu sur la Terre. Je n'en ai d'ailleurs pas envie. J'ai connu maintes aventures et je jouis ici d'une notoriété que je n'aurais jamais pu acquérir sur ce vieux globe sinistre. Kickaha n'est qu'un de mes pseudonymes. Sur ce niveau, je suis un grand chef et je ne manque pas d'influence sur d'autres. Tu auras l'occasion de le constater. »

Wolff commençait à se poser des questions. Son interlocuteur se montrait tellement évasif qu'il le soupçonnait d'avoir une autre identité qu'il préférait taire.

« Je sais ce que tu penses mais tu te trompes », enchaîna Kickaha. « Je suis un forban mais je joue cartes sur table avec toi. À propos, sais-tu pourquoi le Peuple de l'Ours m'a baptisé Kickaha ? Dans sa langue, un kickaha est un héros mythologique, une sorte d'escroc semi-divin. Un peu comme le Vieil Homme Coyote des Indiens des plaines, le Nanabozho des Ojibwais ou le Wakdjunkaja des Winnebagos. Un jour, je te raconterai comment j'ai gagné ce totem et comment je suis devenu le conseiller des Hrowakas. Mais, pour le moment, j'ai des choses plus importantes à te dire. »

En 1941, Paul Finnegan, âgé de vingt-trois ans, s'engagea dans la cavalerie parce qu'il aimait les chevaux. Un peu plus tard, il se retrouva aux commandes d'un tank. Il appartenait à la VIII^e armée, aussi franchit-il le Rhin. Un jour, après avoir participé aux combats qui se soldèrent par la prise d'une petite ville, il découvrit dans les ruines du musée un objet extraordinaire : une sorte de croissant fait d'un métal argenté, si dur que les coups de marteau ne l'ébréchaient pas et que la flamme des lampes à acétylène ne le faisait pas fondre.

« J'ai interrogé les gens du lieu. Ils savaient que cette pièce se trouvait depuis longtemps au musée. À cela se bornait leur science. Un professeur de chimie qui avait pratiqué une série de tests avait vainement essayé d'attirer l'attention de l'université de Munich sur cet objet.

» Après la guerre, je l'ai emmené avec d'autres souvenirs. Je suis retourné à l'université d'Indianapolis. Mon père m'avait laissé suffisamment d'argent pour que je puisse voir venir et je me suis installé dans un joli petit appartement, j'ai acheté une voiture de sport, etc.

» J'ai parlé de ce fameux croissant à un de mes amis journaliste. Il a fait un article où il évoquait ses propriétés et le mystère de sa composition physico-chimique. Son papier n'a guère soulevé d'intérêt dans les milieux scientifiques. En fait, les savants ne voulaient rien savoir.

» Trois jours plus tard, un dénommé Vannax est venu me rendre visite. J'ai supposé que c'était un Hollandais à cause de son nom et de son accent étranger. Il voulait voir le croissant. Je le lui ai montré. À sa vue, il a paru très excité, mais il s'est contrôlé pour rester calme. Il m'a proposé de me l'acheter. Je lui ai demandé son prix : dix mille dollars, pas un sou de plus.

« Je suis sûr que vous pouvez aller plus loin. Sinon, rien à faire.

— Vingt mille ?

— Encore un petit effort.

— Trente mille ? »

Alors, Finnegan-Kickaha décida de jouer le tout pour le tout : il jeta le chiffre de cent mille dollars. Vannax devint écarlate et s'enfla « comme un crapaud », à en croire le narrateur. Mais il accepta : il aurait la somme sous vingt-quatre heures.

« À ce moment-là, j'ai compris que j'avais quelque chose de sérieux entre les mains », enchaîna Kickaha. « Mais quoi ? Toute la question était là. Pourquoi Vannax désirait-il aussi passionnément cet objet ? Quel genre d'esprit était-ce ? Jamais un type normal et sain d'esprit n'aurait accepté une telle surenchère. Il ne devait pourtant pas être né de la dernière pluie.

— À quoi ressemblait ce Vannax ? » demanda Wolff.

« Oh ! C'était un bonhomme de soixante-cinq ans, bien bâti et bien conservé. Il avait un nez en bec d'aigle, des yeux de faucon. Il portait un costume coûteux et de bon ton. Il avait une puissante personnalité mais il faisait tout ce qu'il pouvait pour donner l'impression d'être une bonne pâte. Et ça ne devait pas lui être facile ! Apparemment, c'était un homme qui n'avait pas l'habitude qu'on lui résiste. Disons trois cent mille, ai-je fait, et l'objet est à vous. Je n'avais pas imaginé une seconde qu'il dirait oui : j'étais sûr qu'il prendrait un coup de sang et tournerait les talons. Même pour un million de dollars, je n'aurais pas lâché le croissant. »

En dépit de sa fureur, Vannax accepta mais prévint Finnegan qu'il aurait besoin de vingt-quatre heures de plus pour réunir les fonds.

« Je ne me dessaisirai pas de cet objet si vous ne me dites pas pourquoi vous le voulez et à quoi il sert », avait rétorqué Finnegan.

Vannax s'était mis à hurler. « Pas question ! Je trouve suffisant que vous me voliez, espèce de porc mercantile, espèce de... de ver de terre ! »

Finnegan répliqua : « Disparaissez avant que ne vous flanque dehors. Ou que j'appelle la police. »

À ces mots, Vannax s'était mis à vociférer dans une langue étrangère. Finnegan était passé dans la pièce voisine et il en était revenu avec un automatique au poing. Son visiteur, ignorant que l'arme n'était pas chargée, avait battu en retraite tout en blasphémant et en marmonnant. Cette nuit-là, Finnegan avait eu du mal à trouver le sommeil. Il était plus de deux heures quand il s'était enfin endormi. Un bruit l'avait réveillé. Silencieusement, il s'était levé et avait pris le 45, maintenant chargé, qu'il avait glissé sous son oreiller. Chemin faisant, il s'était muni d'une torche électrique.

Le faisceau lumineux lui avait révélé Vannax qui se tenait au milieu du living-room, penché en avant. Le croissant argenté brillait dans sa main.

« J'ai alors aperçu un second croissant par terre. Vannax l'avait

apporté avec lui. Au moment où je suis entré, il se préparait à poser mon croissant à côté du sien afin de former un cercle complet. Tout d'abord, je n'ai pas compris ce qu'il fabriquait, mais cela m'est venu plus tard. Je lui ordonnai de mettre les bras en l'air. Il a obéi mais il a levé la jambe comme pour franchir le cercle. Je lui ai dit alors que je tirerais au moindre geste. Malgré ma mise en garde, il a posé le pied au milieu du cercle. J'ai appuyé sur la détente, mais en visant au-dessus de sa tête, et la balle est allée se perdre dans un mur. J'avais seulement l'intention de lui faire peur dans l'espoir qu'il parlerait s'il était assez effrayé. En effet, il fut terrorisé et fit un bond en arrière. » Je me suis avancé mais il a reculé en direction de la porte en balbutiant comme un simple d'esprit. Tantôt il me menaçait, tantôt il me proposait un demi-million de dollars. Je l'ai poussé contre le panneau et je lui ai enfoncé mon automatique dans le ventre. Cette fois, il allait falloir qu'il parle et qu'il me dise ce qu'était ce croissant.

» Mais comme je lui faisais traverser la pièce, j'ai posé le pied au milieu du cercle. Il a poussé un cri pour essayer de m'écarter. Mais il était trop tard. Tout a disparu, lui et l'appartement, je me suis retrouvé à l'intérieur d'un cercle qui n'était pas tout à fait identique. Je n'étais plus sur la Terre mais dans le palais du Seigneur, à la cime de ce monde. »

Kickaha ajouta qu'il aurait dû éprouver alors un choc. Mais il dévorait des livres de science-fiction depuis l'école primaire : la notion d'univers parallèles et d'instruments permettant d'y accéder lui était familière. Il avait été conditionné à accepter ce genre de concept. En vérité, il y croyait à moitié et son esprit était suffisamment souple pour plier sans se rompre. Bien qu'il fût affolé, il était en même temps passionné et surexcité.

« J'ai compris pourquoi Vannax ne m'avait pas suivi à travers cette porte. Les deux croissants réunis formaient un « circuit ». Mais pour les activer, il fallait qu'un être vivant passe dans le « champ » qu'ils constituaient. Alors, tandis que l'un des croissants demeurait sur Terre, le second rejoignait cet univers-ci pour s'ajuster au demi-cercle qui l'attendait. En d'autres termes, un circuit comprend trois croissants : un dans le monde d'arrivée, les deux autres dans le monde de départ. On met le pied dans le cercle. L'un des deux croissants se transfère dans l'univers adjacent et il n'en reste plus qu'un dans celui que l'on a quitté.

» C'était certainement par le truchement de ces croissants que Vannax était parvenu sur la Terre. Il n'aurait pu le faire s'il n'y en avait eu un en attente. Il a sûrement perdu une de ces demi-lunes. Comment ? Nous ne le saurons sans doute jamais. Peut-être le croissant manquant avait-il été volé par quelqu'un qui en ignorait la valeur réelle. Toujours est-il qu'il devait le rechercher. Lorsque les

journaux ont parlé de celui que j'avais ramené d'Allemagne, il a su tout de suite de quoi il s'agissait. Il a conclu de notre conversation que je n'étais pas tellement disposé à le lui vendre. Alors, il s'est introduit chez moi avec le croissant complémentaire. Il était sur le point de réaliser le cercle quand je l'ai interrompu. À présent, il est vraisemblablement prisonnier de la Terre en attendant de mettre la main sur un autre croissant. Il est possible que celui que j'ai récupéré en Allemagne ne soit pas le seul, que ce ne soit même pas celui-là que Vannax avait perdu. »

Finnegan avait longtemps erré à travers le palais. Celui-ci était immense, d'une beauté stupéfiante et insolite, plein de trésors, de bijoux et d'objets d'art. Il y avait également des laboratoires où Finnegan avait découvert d'étranges créatures qui se formaient lentement dans d'énormes cylindres transparents. Il remarqua un grand nombre de tableaux de commande et d'engins dont la destination lui échappait totalement, car les symboles dont étaient marqués boutons et leviers lui étaient inconnus.

« J'ai eu de la chance. Le palais était bourré de chausse-trapes pour capturer ou tuer les intrus. Mais ces pièges n'étaient pas armés. Pourquoi ? Je n'en sais rien. De même que j'ignorais alors pour quelle raison l'endroit était vide d'occupants. »

Il avait visité ensuite le jardin exquis qui entourait le palais. C'est ainsi qu'il avait atteint le bord extrême du monolithe au sommet duquel s'élevait l'édifice.

« Tu en connais assez pour pouvoir imaginer ce que j'ai éprouvé en me penchant. Le monolithe a au moins neuf mille mètres de haut. Au-dessous de lui se trouve le niveau que le Seigneur a baptisé Atlantide. J'ignore si le mythe terrien de l'Atlantide procède de cette Atlantide-ci ou si le Seigneur l'a nommée d'après la nôtre. Dessous, on trouve successivement le niveau de Dracheland et celui d'Amérindia. Mon regard les embrassait tous, exactement comme on distingue l'hémisphère de la Terre à bord d'une fusée. Naturellement, je ne voyais pas les détails : rien que de gros nuages, de grands lacs, des mers et la configuration des continents. En outre, chaque étage était pour une bonne partie obscurci par l'ombre de l'étage supérieur.

» Cependant, je me rendais compte, même si je ne comprenais pas le spectacle qui s'offrait à mes yeux, que la structure de l'ensemble était celle de la tour de Babel. Mais c'était tellement inattendu, tellement étrange que tout cela me semblait n'avoir aucun sens. »

Néanmoins, pour Finnegan, une chose était claire : il était dans une situation désespérée. Il n'avait aucun moyen de quitter l'endroit où il se trouvait pour regagner la Terre sinon en utilisant les croissants. Contrairement aux autres monolithes, la paroi de celui-ci était aussi lisse qu'une bille de roulement. Et il n'était pas question

d'avoir recours aux croissants car, sans aucun doute, Vannax l'attendait.

Il ne risquait pas de mourir de faim : il y avait suffisamment de nourriture et d'eau pour qu'il pût survivre des années, mais il ne pouvait ni ne voulait rester car il craignait le retour du propriétaire, lequel avait peut-être fort mauvais caractère. Un certain nombre de choses qu'il avait découvertes dans le palais l'inquiétaient.

« Mais les gworls ont surgi », enchaîna Kickaha. « Je suppose – ou, plus exactement, je sais – qu'ils avaient franchi une porte semblable à celle par laquelle j'étais moi-même passé. J'ignorais à ce moment comment et pourquoi ils étaient entrés dans le palais, mais j'étais heureux de les avoir précédés. Si j'étais tombé entre leurs mains... Plus tard, j'ai compris qu'ils étaient au service d'un autre Seigneur. Ils avaient pour mission de voler la trompe. Je l'avais d'ailleurs vue en visitant le palais et j'avais même soufflé dedans. Mais je ne savais pas sur quels boutons appuyer pour qu'elle remplisse son office. À dire vrai, j'ignorais totalement à quoi elle servait.

» Donc, les gworls firent irruption dans la place. Il y en avait une bonne centaine. Heureusement, je les vis le premier. Immédiatement, leurs penchants meurtriers leur causèrent des ennuis. Ils tentèrent de tuer quelques-uns des Yeux du Seigneur, ces corbeaux de la taille d'un aigle, qui veillaient dans le jardin. Ils ne m'avaient pas cherché noise, peut-être parce qu'ils se figuraient que j'étais l'hôte de leur maître ou parce que je n'avais pas l'air dangereux.

» Les gworls se mirent en devoir d'égorger un corbeau. Les autres volatiles les attaquèrent alors et les poursuivirent à l'intérieur du palais où ils avaient cherché refuge. Il y avait du sang partout, des plumes, des lambeaux de peau recouverte de poils hirsutes et quelques cadavres épars. Tandis que la bataille faisait rage, je vis un monstre sortir d'une pièce, la trompe à la main, et s'engager dans les couloirs comme s'il cherchait quelque chose. »

Finnegan, alors, avait suivi le gworl jusqu'à une pièce aussi vaste que deux hangars à dirigeables, où il y avait une piscine et divers appareillages énigmatiques. Une maquette en or de la planète reposait sur un socle. Des gemmes ornaient les différents niveaux du modèle réduit, diamants, rubis et saphirs dont la disposition, Finnegan devait le découvrir ultérieurement, avait une valeur symbolique : elle indiquait divers points de résonance.

« Des points de résonance ? » répéta Wolff.

« Oui. Il s'agissait d'un moyen mnémotechnique, d'un code représentant la combinaison de notes requise pour ouvrir des portes en certains lieux précis. Quelques-unes de ces portes donnent sur d'autres univers mais les autres sont simplement des voies d'accès permettant de passer d'un étage de ce monde à l'autre. Le Seigneur

pouvait de cette façon se déplacer instantanément. »

Le Seigneur avait probablement enseigné au gworl à la trompe à lire ces symboles. Le monstre emboucha l'instrument, sept notes retentirent et les eaux de la piscine s'écartèrent, révélant un fragment de terre entourée d'arbres écarlates tranchant sur un ciel vert.

« Le Seigneur originel avait conçu l'idée de gagner le niveau atlantéen en passant par la piscine. Sur le moment, j'ignorais sur quoi donnait cette porte mais j'estimai que c'était ma seule chance d'évasion et je n'hésitai pas. M'approchant du gworl par-derrière, je lui arrachai la trompe des mains et le fis basculer dans la piscine. Il ne tomba pas dans le trou mais dans l'eau.

» Tu n'as jamais entendu de tels hurlements ! Les gworls n'ont peur de rien, si ce n'est de l'eau pour laquelle ils éprouvent une terreur absolue. Celui-là parvint à remonter à la surface et à s'accrocher au rebord de la porte. Car une porte, vois-tu, a toujours des bords matériels, même s'ils sont fluctuants.

» Des clameurs s'élevèrent derrière moi : une douzaine de gworls se ruaient à l'intérieur de la salle en agitant de longs poignards ensanglantés. Je me laissai glisser dans le trou qui commençait déjà à se refermer. Il était si étroit que je m'écorchai les genoux au passage. L'ouverture s'obtura. J'avais la trompe à la main et j'étais provisoirement hors d'atteinte des monstres. »

Kickaha sourit comme s'il se délectait à ce souvenir.

« Le Seigneur dont les gworls étaient des émissaires est celui qui règne actuellement, n'est-ce pas ? » demanda Wolff. « Quel est son nom ?

— Arwoor. Le Seigneur absent se nommait Jadawin. C'est sans doute lui qui se faisait appeler Vannax sur Terre. Arwoor a pris sa place et, depuis, il me cherche et il cherche aussi sa trompe. »

Kickaha relata ensuite succinctement ce qui lui était arrivé après son passage sur le niveau atlantéen. Il y avait vingt ans (calculés en temps terrestre) qu'il vivait, toujours déguisé, sur un étage ou un autre. Les gworls et les corbeaux, à présent au service d'Arwoor, le nouveau Seigneur, n'avaient jamais cessé de le chercher. Mais Kickaha avait connu de longues périodes de tranquillité. Parfois deux ou trois ans d'affilée.

« Une minute », dit Wolff. « Si les portes qui font communiquer les niveaux entre eux sont fermées, comment les gworls ont-ils pu descendre le long de la paroi du monolithe pour te pourchasser ? »

C'était également un mystère pour Kickaha. Toutefois, quand les monstres s'étaient emparé de lui dans le Jardin, il les avait interrogés, et ses ravisseurs avalent répondu, d'ailleurs de mauvaise grâce, à une partie de ses questions : ils avaient utilisé des cordes pour atteindre l'étage de l'Atlantide.

« Mais cela représente une descente de neuf mille mètres ! » s'exclama Wolff.

« Oui. Et alors ? Le palais recèle des réserves fabuleuses dans ses magasins. Si j'avais eu le temps, j'aurais trouvé suffisamment de cordes. Bref, les gworls me dirent que le Seigneur Arwoor leur avait donné pour consigne de ne pas me tuer, même si cela me permettait de m'échapper. Il souhaite me faire subir toute une série de tortures raffinées. Je sais par les gworls qu'il a mis au point des techniques inédites et subtiles, sans compter celles qu'il a améliorées. Tu imagines combien je pouvais me ronger pendant le voyage de retour ! »

Les gworls avaient traversé Okeanos avec leur prisonnier et rejoint la base du monolithe. En cours d'ascension, un corbeau les avait arrêtés et avait transmis au Seigneur la nouvelle de la capture de Kickaha. Il était revenu avec des directives : les gworls se diviseraient en deux groupes, l'un qui reprendrait sa marche avec le prisonnier, l'autre qui rebrousseait chemin et regagnerait le Jardin. Si l'homme actuellement détenteur de la trompe apparaissait à l'une des portes, l'ordre était de rapporter l'instrument au Seigneur.

« Je suppose qu'Arwoor souhaitait que tu lui sois livré, toi aussi », commenta Kickaha. « Il a probablement oublié de faire préciser ce détail aux gworls par ses corbeaux. À moins que, négligeant le fait que les gworls prennent tout à la lettre et sont dépourvus d'imagination, il n'ait tenu pour acquis que tu serais conduit auprès de lui.

» Je ne sais pas pourquoi Chryséis a été kidnappée. On peut supposer que les gworls ont l'intention de l'utiliser pour se concilier les bonnes grâces du Seigneur. Ils savent qu'Arwoor leur en veut de m'avoir laissé courir si longtemps, et je dois dire que la poursuite dont j'ai été l'objet m'a parfois distrait. Il n'est pas exclu qu'ils espèrent se faire pardonner en lui offrant en cadeau l'un des chefs-d'œuvre les plus réussis de son prédécesseur.

— L'actuel Seigneur ne peut donc passer d'un niveau à l'autre en utilisant les points de résonance ?

— Pas sans la trompe. Et il y a gros à parier qu'il est dans tous ses états à l'heure qu'il est. Rien n'empêche les gworls de se servir de l'instrument pour gagner un autre univers et faire cadeau de la trompe à un Seigneur rival – rien sinon qu'ils ignorent la localisation de ces fameux points de résonance. S'ils en découvraient un... Cependant, ils n'ont pas soufflé dans la trompe quand ils m'ont fait prisonnier sur le rocher, et je ne pense pas qu'ils essaieront ailleurs. Ils sont haineux mais inintelligents.

— Si les Seigneurs possèdent une science aussi avancée, pourquoi Arwoor n'emploie-t-il pas un aéronef pour se déplacer ? »

La question déclencha le rire de Kickaha. « C'est là où le bât les blesse », dit-il enfin. « Ils ont hérité une science et des pouvoirs sans

comparaison avec ce que nous connaissons sur la Terre. Mais leurs savants et leurs techniciens sont morts depuis longtemps. Les survivants de la race savent faire fonctionner leurs appareillages mais ils sont tout aussi incapables d'en expliquer les principes que de les réparer. Après des millénaires de guerres, presque tous les membres de ce peuple ont disparu. Ceux qui sont encore vivants, et ils ne sont qu'une poignée, sont de fieffés ignorants. Des sybarites, des mégalomanes, des paranoïaques, appelle-les comme tu veux. N'importe quoi mais pas des savants.

» Il est possible qu'Arwoor soit un Seigneur dépossédé qui s'est enfui pour avoir la vie sauve. Ce n'est peut-être que parce que Jadawin s'est absenté pour une raison inconnue qu'il a pu s'emparer de ce monde. Il est entré dans le palais les mains vides. Il ne possède que les dispositifs techniques équipant la résidence et dont beaucoup lui sont sans doute inconnus. Il a marqué un point au cours de cette partie que se livrent les Seigneurs avec leurs univers mais il est quand même handicapé. » Sur ces mots, Kickaha s'endormit.

Wolff, qui montait la première garde, scrutait la nuit. Cette histoire ne lui semblait pas incroyable mais elle comportait des lacunes. Son compagnon ne lui avait pas tout dit. Et il y avait Chryséis. Un visage beau à faire mal, à l'ossature délicate et aux grands yeux de chatte. Où était Chryséis ? La reverrait-il jamais ?

DURANT le second tour de garde de Wolff, une chose noire longue et rapide se glissa entre deux buissons, sous le clair de lune. Il décocha une flèche et la bête poussa un hurlement en se dressant sur ses pattes de derrière. Elle avait deux fois la taille d'un cheval. Wolff banda à nouveau son arc, visant le ventre blanc. Mais cela ne suffit pas à tuer l'animal. En sifflant, il battit en retraite dans les broussailles.

Soudain, Kickaha fut à côté de Wolff, un couteau à la main. « Tu as eu de la chance », dit-il. « On ne les voit pas toujours et alors... Pfuitt ! Ils te sautent à la gorge. »

— Même avec un fusil à éléphants, je ne suis pas sûr que j'aurais pu l'abattre. À propos, pourquoi les gworls et les indiens n'ont-ils pas d'armes à feu ?

— C'est strictement interdit par le Seigneur. Il y a un certain nombre de choses qu'il n'aime pas, vois-tu. Il tient à maintenir son peuple à un certain niveau démographique, à un certain niveau technologique et dans le cadre de certaines structures sociales. C'est un monde fort discipliné qu'il dirige. Par exemple, il est partisan de la propreté. Tu as sans doute remarqué que la population qui habite au bord d'Okeanos est composée de gens nonchalants et insouciants. Pourtant, quand ils font des saletés, ils les nettoient. Tu ne verras jamais de détritrus. Il en va de même sur ce niveau et sur tous les autres. Les Amérindiens sont propres comme les Drachelanders et les Atlantes. Tel est le bon plaisir du Seigneur, et la mort est le prix de la désobéissance.

— Comment fait-il respecter ses lois ?

— Principalement en les enracinant dans les coutumes. À l'origine, il était en contact étroit avec les prêtres et les sorciers. Et grâce à une religion – dont il était lui-même la divinité –, il a modelé durablement la population. Il aimait l'hygiène et détestait les armes à feu de même que toute forme de technologie avancée. Peut-être était-il romantique, je ne sais pas. Mais les diverses sociétés que l'on trouve

sur ce monde sont essentiellement conformistes et statiques.

— C'est la négation du progrès !

— Et alors ? Le progrès est-il nécessairement désirable ? Et une société immobiliste est-elle nécessairement indésirable ? Pour ma part, tout en abominant l'arrogance, la cruauté et l'inhumanité du Seigneur, je suis d'accord avec certaines des choses qu'il a faites. À quelques détails près, j'aime ce monde. Je le préfère, et de beaucoup, à la Terre.

— Tu es un romantique, toi aussi.

— Peut-être. Oui, ce monde est réel et bien rébarbatif, tu as pu le constater. Mais la saleté, la crasse, la maladie, les mouches, les moustiques et autre vermine y sont inconnus. On reste jeune jusqu'à la fin. L'un dans l'autre, ce n'est pas un endroit tellement désagréable pour y passer sa vie. En ce qui me concerne, tout du moins. »

Wolff montait sa dernière garde. Le soleil émergea de l'autre côté de la montagne. La lueur des lucioles pâlit. Les doigts frais de la brise caressèrent les deux hommes et l'air revigorant lava leurs poumons. Ils s'étirèrent et descendirent de leur arbre pour partir en chasse. Plus tard, après un solide petit déjeuner composé de lapin grillé et de baies savoureuses, ils se remirent en chemin. Ils marchèrent trois jours.

Le soleil était sur le point de disparaître derrière le monolithe quand ils atteignirent la plaine. Devant eux se dressait une haute colline au-delà de laquelle il y avait, affirma Kickaha, une petite forêt. Ils bivouaqueraient sur un arbre pour être en sécurité.

Soudain, une troupe d'une quarantaine de cavaliers surgit au détour de la colline. Ils avaient la peau sombre et leurs cheveux étaient partagés de façon à former deux tresses. Leur visage était bariolé de lignes blanches et rouges ou de X noirs. Ils étaient armés d'arcs et de lances, et un petit bouclier rond était fixé à leur avant-bras. Les uns étaient casqués d'une tête d'ours, d'autres d'une coiffure emplumée. À la vue des deux voyageurs, ils poussèrent de grands cris, enlevèrent leurs montures et chargèrent, lance pointée, arc bandé, brandissant de lourdes haches d'acier ou des casse-tête munis de lames. « Ne bouge pas ! » lança Kickaha en souriant à son compagnon. « Ce sont des Hrowakas. Mon peuple... la tribu de l'Ours. »

Il recula d'un pas et, soulevant des deux mains son arc au-dessus de sa tête, il hurla quelque chose dans un idiome qui se caractérisait par une abondance de coups de glotte, la nasalisation des voyelles et une modulation particulière, l'intonation montant rapidement et descendant lentement. « *AngKungawas TreKickaha !* » vociférèrent les cavaliers en reconnaissant leur frère de sang. Toujours au grand galop, ils le frôlèrent presque de leurs lances ; masses d'armes et haches de guerre passèrent en sifflant à un cheveu de la tête de Kickaha tandis que les flèches se fichaient en terre entre ses pieds.

Wolff eut droit au même traitement. Il ne broncha pas. Comme le rouquin, il souriait. Mais on ne peut pas dire qu'il se sentait très détendu...

Les Hrowakas firent demi-tour. Cette fois, ils s'arrêtèrent net, et leurs chevaux se cabrèrent en hennissant. D'un bond, Kickaha fit tomber de sa monture un jeune garçon qui arborait une coiffure de plumes. Riant et haletant, tous deux s'empoignèrent et le combat ne prit fin que lorsque les épaules du Hrowaka eurent touché terre. Alors, Kickaha se releva et présenta son adversaire à Wolff : « Voici NgashuTangis, un de mes beaux-frères. » Deux Amérindiens qui avaient mis pied à terre donnèrent une énergique accolade au vainqueur en faisant montre d'une vive surexcitation. Quand ils se furent calmés, Kickaha prit la parole à son tour. Il parla longtemps et son ton était sérieux. Parfois, il était interrompu par une brève question. À maintes reprises, il désigna Wolff et se tourna vers lui quand son discours eut pris fin.

« Nous avons eu de la chance », lui annonça-t-il le sourire aux lèvres. « Ils se préparent à attaquer les Tsenakwas qui habitent tout à côté des Arbres aux Ombres Nombreuses. Je leur ai dit pourquoi nous étions là mais je me suis bien gardé de tout leur raconter. Ils ne savent pas que notre intention est de livrer l'assaut au Seigneur en personne. Mais ils savent d'une part que nous sommes sur la piste de Chryséis et des gworls, d'autre part que tu es un ami. Je leur ai également expliqué que nous avons la bénédiction de Podarge. Ils ont un grand respect pour elle et ses aigles. Ils n'hésiteront pas à lui rendre service s'il le faut.

» Mes frères ont beaucoup de chevaux en réserve : tu n'as qu'à faire ton choix. Malheureusement, tu ne pourras pas visiter le village du Peuple de l'Ours et je ne verrai pas mes deux épouses, Giusshewei et Angwanat. Enfin... À l'impossible nul n'est tenu ! »

Ils voyagèrent tout ce jour, puis le lendemain. Les cavaliers changeaient de monture de demi-heure en demi-heure. Le frottement de la selle – ou, plus exactement, de la couverture – meurtrissait Wolff. Mais, au matin du troisième jour, il était aussi frais que n'importe lequel des cavaliers et il fut capable de galoper toute la journée sans trop souffrir.

Le quatrième jour, il fallut s'arrêter pendant huit heures : une troupe de gigantesques bisons barbus barrait le chemin à l'expédition, formant une barrière de quinze kilomètres de long sur trois de large que rien, ni humain ni animal, ne pouvait franchir. Wolff en fut contrarié mais les autres, les hommes comme les chevaux, prenaient les choses d'assez bon cœur car tout le monde avait besoin d'un peu de repos. Toutefois, une centaine de chasseurs shanikotsas talonnaient

la horde, brûlant d'envie d'assaillir l'arrière-garde des bisons à coups de lances et de flèches. Quant aux Hrowakas, ils n'avaient qu'un désir : massacrer les Shanikotsas jusqu'au dernier. Seules les exhortations frénétiques de Kickaha purent les détourner de ce projet. Après l'incident, le rouquin expliqua à Wolff que les membres de la tribu de l'Ours considéraient que leur clan en valait dix autres.

« Ce sont d'excellents guerriers mais ils sont un peu trop sûrs d'eux et un peu trop arrogants. Si tu savais combien de fois il m'a fallu me battre pour les dissuader de se lancer dans des opérations qui se seraient soldées par une hécatombe ! »

Ils se remirent en marche mais, une heure plus tard, NgashuTangis, qui, ce jour-là, faisait fonction d'éclaireur, apparut soudain en criant et en gesticulant. Après l'avoir interrogé, Kickaha se tourna vers Wolff. « L'un des aigles de Podarge se trouve à environ trois kilomètres d'ici. Il est perché sur un arbre et il a chargé NgashuTangis de me conduire auprès de lui. En effet, il est hors d'état de prendre son vol. Les corbeaux l'ont attaqué et il est fort mal en point. Dépêchons-nous ! »

L'aigle avait enfoncé ses serres dans une branche basse qui pliait sous son poids. Des croûtes de sang noir maculaient son vert plumage. Il avait un œil arraché. Mais l'autre embrassait d'un regard enflammé les Hrowakas qui s'étaient groupés à distance respectueuse.

« Je suis Aglaïa », commença-t-il en mycénien, s'adressant à Kickaha et à Wolff. « Je te connais depuis longtemps, Kickaha le Rusé. Et je t'ai vu, ô Wolff, quand tu étais chez Podarge aux grandes ailes, ma sœur et ma reine. C'est elle qui a ordonné à une multitude d'entre nous de nous mettre en quête de Chryséis la dryade, des gworls et de la trompe du Seigneur. Mais je suis le seul à les avoir vus entrer dans la forêt des Arbres aux Ombres Nombreuses de l'autre côté de la plaine.

» J'ai fondu sur eux dans l'espoir de les surprendre et de pouvoir m'emparer de la trompe. Mais ils ont décelé mon approche et ont formé de leurs couteaux un rempart où je me serais empalé. Alors, j'ai renoncé et me suis envolé si haut qu'ils ne pouvaient plus me distinguer. Mais moi, vieil habitué des routes du ciel » moi dont la vision est plongeante, je les voyais.

— Même moribonds, ils gardent leur fierté », murmura Kickaha en anglais à l'intention de Wolff.

Après avoir bu un peu d'eau que lui offrait le rouquin l'aigle continua : « Quand tomba la nuit, ils s'installèrent pour bivouaquer près d'un taillis. Je me posai sur l'arbre sous lequel la dryade s'était endormie. Elle était vêtue d'une robe de peau où il y avait des traces de sang. Je suppose que ce sang était celui de l'homme que les gworls avaient tué. Ils le dépeçaient pour faire griller sa chair sur leurs feux.

» Je me laissai tomber sur le sol, espérant avoir l'occasion de parler à la dryade, peut-être même de l'aider à fausser compagnie à ses ravisseurs. Mais un gworl entendit le bruissement de mes ailes. Il contourna le tronc. Quelle erreur ! Je lui enfonçai mes griffes dans les yeux. Dans ses efforts pour échapper à mon emprise, il laissa tomber son poignard. Il réussit à se libérer mais non sans que mes serres lui eussent arraché une bonne partie du visage. Je dis alors à la dryade de prendre la fuite. Mais quand elle se leva, le vêtement qui le recouvrait tomba, et je vis que ses mains et ses jambes étaient liées.

» Je m'abritai dans les broussailles, laissant le gworl aveugle se lamenter sur son infirmité. Et se lamenter sur sa mort prochaine car ses congénères ne s'encombrent pas d'un mutilé. Je regagnai la plaine et pus à nouveau prendre mon essor. Je me dirigeai vers les terrains de chasse du Peuple de l'Ours pour te porter la nouvelle à toi, ô Kickaha, et à toi, ô Wolff, bien-aimé de la dryade. Je volai toute la nuit et une partie du jour.

» Mais je fus repéré par les Yeux du Seigneur. Ils arrivèrent au-dessus de moi et devant moi, cachés par l'éclat éblouissant du soleil. Ils piquèrent et me prirent par surprise. Je tombai comme une pierre sous le choc, une dizaine de griffes plantées dans ma chair. Je tombai en tournoyant, perdant mon sang sous les coups de leurs becs acérés.

» Enfin, moi, Aglaïa, frère de Podarge, je me repris et recouvrai mes sens. Je mordis à la tête les corbeaux croassant, leur arrachai les ailes et les pattes. J'anéantis ceux qui me lacéraient mais les autres m'attaquèrent. Je me défendis. Ils moururent mais, en mourant, ils m'arrachèrent la vie, uniquement en raison de leur nombre. »

Il y eut un silence. L'œil unique de l'aigle était braqué, flamboyant, sur les deux hommes. Lentement, sa prunelle devenait vitreuse. Les Hrowakas se taisaient. Les chevaux eux-mêmes avaient cessé de s'ébrouer. Le seul bruit était celui du vent qui chuchotait dans les ramures.

Aglaïa reprit la parole. Sa voix était plus faible mais elle était toujours aussi fière et rude :

« Ô Kickaha, dis à Podarge qu'elle n'a pas à avoir honte de moi. Promets-moi que tu le lui diras, que ce ne sera pas une promesse de forban.

— Je te le promets, ô Aglaïa. Tes frères viendront chercher ton corps et te livreront au gouffre du ciel vert, et tu seras libre, dans la mort comme dans la vie, jusqu'à ce que ton cadavre errant s'abîme dans le soleil ou qu'il trouve sur la lune une place pour y dormir en paix.

— Je compte sur toi, humain. »

La tête de l'aigle retomba et Aglaïa bascula en avant. Mais, retenu par ses serres d'acier plantées dans le bois, au lieu de choir, il oscilla

comme un pendule, ailes déployées.

Kickaha lança une série d'ordres. Deux hommes furent chargés de transmettre aux autres aigles le message d'Aglaïa et de leur apprendre sa mort. Naturellement, le rouquin se garda bien de faire allusion à la trompe et il lui fallut un certain temps pour apprendre à ses émissaires ce bref discours en mycénien. Ensuite, l'aigle mort fut installé sur une branche supérieure où il serait hors de portée de tous les carnivores, hormis les pumas et les oiseaux nécrophages. Pour cela, il fallut scier le rameau auquel Aglaïa était encloué et le hisser à l'aide de cordes de cuir.

« Voilà qui est bien ! » dit Kickaha quand l'aigle eut été attaché debout. « Nulle créature ne s'approchera aussi longtemps qu'il aura l'air d'être vivant. Toutes les bêtes redoutent les aigles de Podarge. »

Dans l'après-midi du sixième jour après la mort d'Aglaïa, les cavaliers firent étape devant un point d'eau.

Les chevaux purent se reposer et paître dans la grasse prairie.

Kickaha et Wolff, accroupis l'un à côté de l'autre au sommet d'un monticule, mâchonnaient un steak d'antilope. Le second observait avec intérêt un petit troupeau de mastodontes à une centaine de mètres de là. Non loin des pachydermes, un lion tigré, un mâle de quelque quatre cent cinquante kilos, était tapi dans l'herbe dans l'espoir de pouvoir s'approprier un jeune.

« Les gworls ont eu une sacrée veine de réussir à traverser la forêt, d'autant qu'ils étaient à pied. C'est ici le secteur des Tsenakwas, sans compter les autres tribus. Et il y a les KhingGatawriT », dit Kickaha.

« Les Hommes-Chevaux ? » Depuis qu'il était avec les Hrowakas, Robert avait appris un nombre stupéfiant de mots et il commençait à maîtriser leur syntaxe compliquée.

« Oui, les Hommes-Chevaux. *Hoï Kentauroï*. Les centaures. C'est le Seigneur qui les a créés comme il a créé tous les monstres peuplant ce monde. Leurs tribus sont nombreuses dans les plaines amérindiennes. Certains d'entre eux s'expriment en scythe ou en sarmatien. C'est bien normal puisque le Seigneur a dû puiser dans le folklore de ces peuples pour trouver la matière de ses centaures. Mais d'autres ont adopté la langue de leurs voisins humains et tous participent de la culture tribale des Plainnes... avec quelques variantes. »

Finalement, la troupe parvint à la Grande Piste du Négocio. Elle ne se distinguait du reste du paysage que par des poteaux plantés en terre à intervalles réguliers et surmontés de statuettes d'ébène sculptées à l'effigie d'Ish-quettlammu, le dieu du commerce dès Tishquetmoacs. Sur l'ordre de Kickaha, les cavaliers prirent le galop et ne ralentirent que lorsqu'ils furent très loin de la piste.

« Si la Grande Piste du Négocio traversait la forêt au lieu de la

longer », expliqua le rouquin à Wolff, « nous l'aurions prise. Alors, il n'y aurait rien eu à craindre. Elle est sacro-sainte. Si sauvage qu'ils soient, les Hommes-Chevaux eux-mêmes la respectent. Les Tishquetmoacs, la seule peuplade civilisée de ce niveau, fournissent à tous les autres clans des armes d'acier, des couvertures, des bijoux, du chocolat, du tabac fin et autres denrées. Si je n'avais pas fait preuve d'autorité, rien n'aurait empêché nos amis Hrowakas de s'attarder pendant je ne sais combien de jours dans l'espoir de voir arriver une caravane de marchands. Peut-être as-tu remarqué que nos braves guerriers ont plus de fourrures que nécessaire. Parce que, n'est-ce pas, on ne sait jamais... Mais à présent, nous sommes sauvés. »

Six jours s'écoulèrent. Aucune tribu hostile ne fut repérée. On vit seulement de loin les tentes rayées de noir et de rouge des Irennussoiks. Toutefois, nul guerrier ne lança de défi aux cavaliers, ce qui n'empêcha pas Kickaha de faire presser l'allure.

Le lendemain, le paysage changea. À la verte prairie où l'on enfonçait jusqu'aux genoux succéda une herbe rase et bleue.

« Ici, nous sommes chez les Hommes-Chevaux », annonça Kickaha qui décida d'envoyer des éclaireurs le plus loin possible. Et il conseilla à Wolff de ne pas se laisser capturer vivant. « Une tribu humaine des Plaines peut à la rigueur décider de t'adopter au lieu de te tuer si tu as suffisamment de cran pour chanter une petite chanson joyeuse et leur cracher à la figure pendant qu'ils te font rôtir à petit feu. Mais les Hommes-Chevaux n'ont même pas d'esclaves humains. Ils te feront hurler sois la torture pendant des semaines. »

Quatre jours plus tard, on arriva en vue du fleuve Winnkaknaw. « Nous sommes presque à mi-chemin des Arbres aux Ombres Nombreuses », dit Kickaha. « Poussons jusqu'à la rive. J'ai le pressentiment que nous en avons fini avec la chance. »

Il se tut. Un éclair fulgura à quelques kilomètres à droite. Puis le cheval blanc de Méchant Couteau, l'un des éclaireurs, disparut dans l'ombre formée par deux monticules. Quelques secondes après, une masse sombre surgit au sommet de la colline à laquelle les Hrowakas tournaient le dos.

« Les Hommes-Chevaux ! » hurla Kickaha. « En avant ! Direction, le fleuve ! Il y a des arbres sur la berge et si nous parvenons à l'atteindre nous pourrions faire front ! »

La troupe tout entière se lança au galop. Wolff, penché sur l'encolure de son cheval, un splendide étalon rouan, l'encourageait de la voix encore que l'animal n'eût pas besoin de cela. Malgré la vitesse, il jeta un coup d'œil à droite. La jument blanche de Méchant Couteau se ruait vers les Hrowakas. Quant aux Hommes-Chevaux – ils étaient cent cinquante, peut-être plus –, ils gagnaient du terrain.

Kickaha, qui montait un pur-sang à la robe dorée et à la crinière d'argent pâle assortie à la queue, se porta à la hauteur de Wolff.

« Quand ils nous auront rattrapés – et ils nous rattraperont, ne te fais pas d'illusions –, reste à côté de moi. J'adopterai comme dispositif de combat le système de la colonne par deux. C'est une manœuvre classique. De cette façon, chaque combattant sera protégé par son coéquipier. »

Tandis que le rouquin donnait ses instructions, Wolff se plaça derrière Pattes de Loup et Dort Debout. Derrière lui, Ours au Nez Blanc et Grande Couverture essayaient de garder leurs distances. Le reste de la troupe était un véritable fouillis que Kickaha et un conseiller militaire, Jambes d'Araignée, essayaient de mettre en ordre.

Bientôt, les guerriers se formèrent en colonne. Dominant le martèlement des sabots et le hurlement du vent, la voix de Kickaha parvint, aux oreilles de Wolff : « Ils sont aussi bêtes que des porcs-épics ! Ils voulaient faire demi-tour et charger les centaures. Heureusement, j'ai réussi à les raisonner. » Deux autres éclaireurs, Ours Ivrogne et Trop de Femmes, arrivaient par la droite. Kickaha leur fit signe de se placer à l'arrière-garde mais les deux cavaliers continuèrent dans la même direction.

« Les imbéciles ! Ils veulent aller à la rescousse de Méchant Couteau ! »

Les deux éclaireurs et Méchant Couteau se dirigeaient vers le même point. Les Hommes-Chevaux n'étaient qu'à quelques centaines de mètres de Méchant Couteau et ils se rapprochaient de seconde en seconde car ils allaient plus vite qu'un cheval monté. Comme la

distance entre poursuivants et poursuivis diminuait, Wolff se rendait mieux compte de l'aspect des centaures.

Car c'étaient bel et bien des centaures, quoique différents de l'image classique que l'on se faisait de ces êtres sur Terre. Cela n'avait rien d'étonnant. Quand il les avait créés dans ses laboratoires de biologie, le Seigneur avait dû composer avec la réalité. Le gros problème qui s'était posé à lui avait été la régulation de l'oxygénation. La partie animale du centaure, la plus importante, devait respirer, fait que négligeait l'imagerie traditionnelle familière aux Terriens. Il était indispensable que l'air vienne irriguer non seulement leur torse humain, mais aussi la moitié thériomorphe de leur organisme, et les poumons relativement petits d'un thorax d'homme étaient insuffisants pour remplir cet office.

En outre, les entrailles humaines n'auraient pas suffi à alimenter la partie chevaline de l'hybride. Et même à elles étaient rattachées aux organes digestifs chevalins d'un plus gros volume, il restait également la question de l'alimentation à résoudre : l'abrasion due à un régime strictement végétarien eût rapidement usé une denture de type humain.

C'est pourquoi les centaures qui se ruaient vers les cavaliers ne correspondaient pas exactement aux créatures qui leur avaient servi de modèle. La bouche et le cou étaient proportionnellement importants afin d'assurer une inhalation suffisante. Au lieu de poumons humains, ils étaient dotés d'un organe en accordéon qui insufflait l'air inspiré dans un système respiratoire hippoïde plus vaste. Ce complexe pulmonaire était encore plus volumineux que celui du cheval car, étant vertical, le tronc de cet être composite exigeait un surcroît d'oxygène. Pour faire de la place, au gros estomac d'herbivore avait été substitué un petit estomac de Carnivore. Le centaure mangeait de la viande. Y compris la chair de ses victimes amérindiennes. La croupe avait sensiblement la taille de celle du poney indien terrestre. Le pelage de ces monstres était rouge, noir, blanc. Tout leur corps était couvert de poils, à l'exception de leur visage. Un visage deux fois plus large que celui d'un homme, aux pommettes saillantes et au nez épaté, le même visage, en plus grand, que celui des Indiens des Plaines sur Terre, de Sitting Bull ou de Crazy Horse. Leur figure était zébrée de tatouages de guerre ; ils portaient des coiffures à plumes ou des têtes de buffle aux longues cornes en guise de casques.

Leur armement était identique à celui des Hrowakas mais ils étaient en outre équipés du bola, lanière de cuir à chaque extrémité de laquelle était attachée une pierre ronde. À l'instant même où Wolff se demandait ce qu'il ferait si on lui en lançait un, il vit cet engin entrer en action. Méchant Couteau, Ours Ivrogne et Trop de Femmes avaient

fait leur jonction et galopèrent flanc à flanc. Ils avaient une vingtaine de mètres d'avance sur leurs poursuivants. Soudain, Ours Ivrogne se retourna, banda son arc, et la flèche se planta dans la protubérance respiratoire qui saillait sous le torse humain d'un des centaures ; celui-ci s'écroula et, après avoir roulé sur lui-même, demeura inerte. À en juger par l'angle que faisait son tronc, il avait eu la colonne vertébrale brisée malgré la grande flexibilité conférée par l'articulation mi-osseuse mi-cartilagineuse reliant son buste à la partie équine de son individu.

Le tireur poussa son cri de guerre en brandissant son arc. Ours Ivrogne avait tué son premier adversaire et son exploit serait chanté pendant de nombreuses années au Grand Conseil de la tribu.

S'il reste quelqu'un pour le faire connaître, songea Wolff.

Les bolas, alors, tournèrent, si rapidement que les pierres cessaient d'être visibles, et filèrent dans les airs telles des hélices qui se seraient arrachées au fuselage d'un avion. Atteint d'un projectile en pleine nuque, Ours Ivrogne interrompit son chant de victoire et fut désarçonné. Un second bola s'enroula autour d'une des pattes de son cheval qui s'écroula.

Imitant l'exemple de plusieurs Hrowakas, Wolff tira. Il était incapable de savoir s'il avait fait mouche car il est malaisé de viser correctement quand on est sur le dos d'un cheval lancé au grand galop, mais quatre flèches atteignirent leur cible : quatre centaures tombèrent. Au moment où Wolff portait la main à son carquois, il vit la monture de Trop de Femmes s'effondrer. Une flèche était plantée entre les omoplates de son cavalier.

Les Hommes-Chevaux avaient maintenant rattrapé Méchant Couteau mais, au lieu de le transpercer de leurs lances, ils se déployèrent en tenaille pour l'encadrer.

« Non ! » hurla Wolff. « Il faut empêcher ça ! »

Mais ce n'était pas pour rien que Méchant Couteau méritait ce totem. Si les Centaures laissaient échapper l'occasion qui s'offrait à eux de le tuer dans l'espoir de le prendre vivant pour le torturer, ils se repentiraient de leur erreur. Le long poignard tishquetmoac siffla et s'enfonça dans la croupe de l'Homme-Cheval le plus proche qui mordit la poussière. Déjà, le Hrowaka avait sorti une seconde lame du fourreau alors qu'une lance frappait son pur-sang et il sauta sur le dos du centaure qui était ainsi passé à l'attaque.

Celui-ci faillit en perdre l'équilibre mais il réussit à rester debout. Méchant Couteau plongea son arme dans le dos du torse humanoïde et l'arrière-train de l'Homme-Cheval se souleva en une ruade d'agonie.

Wolff s'était dit que c'était la fin du guerrier. Mais non ! Méchant Couteau était miraculeusement sur ses pieds et, soudain, il bondit, répétant la même manœuvre au détriment d'un autre Homme-Cheval.

Mais, cette fois, il avait posé le tranchant de sa lame sur la gorge du monstre, la menaçant apparemment de lui sectionner la veine jugulaire si le quadrupède refusait de l'emporter loin de ses congénères.

C'est alors qu'un javelot s'enfonça dans son dos Méchant Couteau eut le temps de mettre sa menace à exécution et d'ouvrir la gorge du centaure.

« Quel homme, ce Méchant Couteau ! » s'exclama Kickaha. « Après cela, les Hommes-Chevaux eux-mêmes n'oseront pas mutiler son corps ! Ils honorent l'ennemi qui a vaillamment combattu. Ce qui ne les empêche d'ailleurs pas de le manger, bien entendu. »

Les KhingGatawriT étaient maintenant tout près de l'arrière-garde hrowaka. Forçant l'allure, ils se divisèrent en deux colonnes pour envelopper les fuyards. Ils ne chercheraient pas l'assaut de front, expliqua Kickaha à Wolff : ils préféraient s'amuser un peu et donner aux jeunes qui n'étaient pas encore aguerris l'occasion de prouver leur adresse et leur courage.

Un centaure peinturluré de taches noires et blanches, le front ceint d'un simple bandeau auquel était fixée une unique plume de faucon, se détacha du groupe de gauche. Faisant des moulinets avec son bola, une lame dans sa main libre, il fonda droit sur Kickaha. Les pierres tourbillonnaient de plus en plus vite. Enfin, elles prirent leur essor selon une trajectoire oblique dont l'objectif était les pattes du cheval de l'adversaire.

Kickaha se pencha et para habilement de sa lance. Le bola s'enroula autour de la hampe. Une bonne partie de l'énergie du projectile fut ainsi absorbée mais la force de l'impact était telle que le rouquin faillit lâcher prise.

Le centaure, désappointé, agita le poing avec rage. Il allait s'élancer quand un chef sortit des rangs des Hommes-Chevaux, salué par une clameur admirative, et le renvoya à sa place, tout honteux. Le chef était un puissant centaure rouan à la coiffure abondamment emplumée et ornée de nombreux chevrons noirs ; il avait une croix de Saint-André peinte sur le flanc.

« Lion Bondissant ! » s'écria Kickaha en anglais. « Il m'estime digne de son attention. » Il hurla quelques mots dans l'idiome du chef et s'esclaffa à grand bruit en voyant le visage sombre de celui-ci devenir plus sombre encore. Lion Bondissant répliqua et se précipita, la lance basse, sur Kickaha qui détourna le coup avec sa propre lance. Les deux bois s'entrechoquèrent et rebondirent. Aussitôt, Kickaha détacha le petit bouclier en peau de mammoth fixé à son avant-bras et, après avoir esquivé une nouvelle attaque, le lança à la manière d'un discobole. Le bouclier heurta la jambe droite du centaure qui, son élan brisé, tomba sur les genoux et glissa de côté. Il voulut se relever

mais il était maintenant écopé. Ses semblables poussèrent un cri. Une dizaine d'Amérindiens chargèrent, l'arme pointée. Lion Bondissant, croisant les bras, attendit le coup fatal avec vaillance ainsi qu'il convenait à un chef prestigieux mais estropié et acculé à la défaite.

« Faites passer : ralentissez », ordonna Kickaha. « Nos bêtes ne pourront plus soutenir ce train bien longtemps. Elles s'essoufflent et sont couvertes d'écume. Nous arriverons peut-être à les ménager si les Hommes-Chevaux ont envie de faire massacrer encore quelques jeunes inexpérimentés. Et sinon, quelle différence cela fera-t-il ? »

— Une partie de plaisir ! » s'exclama Wolff. « Si nous ne nous en sortons pas, nous ne pourrions pas dire que nous nous sommes ennuyés. »

Kickaha lui envoya une claque dans le dos. « Tu es un homme selon mon cœur ! Je suis content d'avoir fait ta connaissance. Oh ! en voici un qui arrive ! C'est à Pattes de Loup qu'il veut s'en prendre... »

Pattes de Loup, un des beaux-pères de Kickaha, chevauchait en tête de la colonne hrowaka et il se trouvait juste devant Wolff. Après avoir adressé quelques quolibets au centaure qui chargeait en faisant virevolter son bola, il lança son javelot. À la vue de l'engin, l'Homme-Cheval lâcha le bola un peu trop tôt. Tandis que le javelot s'enfonçait dans son épaule, le projectile poursuivit sa course et, malgré tout, atteignit sa cible : la lanière de cuir s'enroula autour du buste de Pattes de Loup qui, atteint de plein fouet par une pierre, perdit conscience et fut démonté.

D'un même mouvement, Wolff et Kickaha se portèrent en avant. Le second plongea sa lance au passage dans le corps inerte du blessé, s'exclamant : « Ils n'auront pas le plaisir de te torturer, Pattes de Loup ! Et tu as pris une vie en échange de la tienne. »

La bataille se développa ensuite en une série de combats singuliers. À maintes et maintes reprises » un jeune centaure quitta les rangs pour défier un humain. Tantôt c'était le Hrowaka qui gagnait et tantôt c'était l'Homme-Cheval. Après trente minutes d'une mêlée de cauchemar, il n'y avait plus que vingt-huit Hrowakas : ils étaient quarante au départ. À un moment donné, un centaure à la large encolure, armé d'une masse garnie de pointes d'acier, se rua sur Wolff. Il était équipé, lui aussi, d'un petit bouclier rond et il voulut reprendre à son compte la tactique de Kickaha, mais Wolff fit dévier le disque improvisé du bout de sa lance. Cependant il se découvrit un bref instant et le quadrupède en profita : il chargea si rapidement que Wolff se trouva dans l'impossibilité de prendre assez de recul pour l'affronter.

Le soleil faisait étinceler les piquants acérés de la masse que l'Homme-Cheval brandissait à bout de bras. Son épais visage peinturluré était fendu d'un sourire de triomphe. Wolff n'avait pas le

temps d'esquiver et s'il essayait de s'emparer de la masse d'armes, il était sûr d'avoir la main broyée et réduite en charpie. Sans réfléchir, il fit une chose dont il fut aussi surpris que son adversaire : d'un bond, il sauta à terre, se glissa sous la massue et agrippa le cou du centaure qui poussa un cri effaré. Tous deux s'écroulèrent si brutalement qu'ils en eurent, l'un comme l'autre, le souffle coupé.

Wolff se releva aussitôt, faisant des vœux pour que Kickaha ait arrêté son cheval. En effet, le rouquin le tenait par la bride mais rien dans son attitude n'indiquait qu'il eût l'intention de le ramener auprès de Wolff. Au contraire, les Hrowakas et les centaures s'étaient tous immobilisés. C'est la loi de la guerre ! » s'écria Kickaha. « Celui qui s'empare le premier de la masse est le vainqueur ! »

Wolff et l'Homme-Cheval, lequel s'était remis debout à son tour, se précipitèrent pour récupérer l'arme qui se trouvait à une dizaine de mètres derrière eux. Tout naturellement, avec ses quatre pattes, le centaure devança l'humain. Sans ralentir, il se baissa et ramassa la masse. Alors seulement il s'arrêta. Il fit demi-tour si vivement qu'il lui fallut se dresser sur ses pattes de derrière.

Wolff n'interrompit pas sa course. Il rejoignit l'Homme-Cheval. Un sabot fulgura mais Wolff ne fut qu'effleuré. Il réussit à se suspendre au buste humain du centaure et les deux adversaires roulèrent à terre.

Malgré le choc, Wolff, le bras droit passé autour du cou du centaure, ne relâcha pas son étreinte. Ayant perdu son casse-tête, la créature cherchait maintenant à venir à bout de l'humain en tirant avantage de sa seule force musculaire. À nouveau, l'Homme-Cheval sourit : il pesait au moins trois cent cinquante kilos de plus que Wolff et était beaucoup plus massif que lui.

Mais, arc-bouté sur ses talons, celui-ci ne cédait pas d'un pouce. La clé se resserra encore : il étranglait bel et bien son ennemi. Quand ce dernier tenta de se saisir de son couteau, Wolff agrippa son poignet. Sous la torsion, le centaure poussa un cri de douleur et lâcha son poignard. Un hurlement de surprise monta du groupe des Hommes-Chevaux. Jamais, de mémoire de centaure, on n'avait vu un humain montrer autant de force.

Wolff banda ses muscles, exerça une sèche traction et obligea le quadrupède à plier le genou. Alors, son poing s'enfonça dans la protubérance pulmonaire qui se vida bruyamment. Reculant d'un pas, il cueillit son adversaire à moitié étourdi d'un direct du droit à la mâchoire. Le centaure s'écroula. Avant qu'il ait eu le temps de reprendre ses esprits, il mourut, le crâne fracassé par sa propre massue.

Wolff sauta sur son cheval et les Hrowakas reprirent leur chemin au petit trot. Pendant un moment, les Hommes-Chevaux ne bougèrent pas. Leurs chefs palabraient. S'ils décidèrent quelque chose, ils

n'eurent pas l'occasion de mettre leurs projets à exécution.

Les cavaliers gravirent une butte et descendirent dans un ravin juste assez profond pour les dissimuler à la vue de la troupe de lions qui hantaient les lieux. Il devait y avoir là une vingtaine de *Felis Atrox* qui s'étaient apparemment repus durant la nuit de la dépouille d'un protochameau ; ils étaient trop somnolents après ce festin pour prêter attention aux martèlements des sabots. Mais quand les intrus furent parmi eux, les grands félins se réveillèrent, d'autant plus furieux qu'ils avaient leurs petits à protéger.

La chance sourit à Wolff et à Kickaha. Aucune des gigantesques formes qui bondissaient de toute part ne sauta sur eux. Wolff eut l'occasion de voir de si près l'un des mâles qu'aucun des détails de l'anatomie terrifiante du fauve ne lui échappa. La bête, presque aussi haute qu'un cheval, ne manquait ni de férocité ni de majesté, encore qu'elle n'eût pas la crinière du lion d'Afrique. Frôlant Wolff, elle se jeta sur le centaure le plus proche qui s'effondra en hurlant et lui ouvrit la gorge d'un coup de crocs. Au lieu de s'acharner sur le cadavre comme il aurait normalement dû le faire, l'animal se rua sur un autre Homme-Cheval dont il eut raison avec tout autant d'aisance.

Le vacarme était infernal : rugissements, hennissements, vociférations des humains et des Hommes-Chevaux... C'était chacun pour soi. Nul ne pensait plus à la toute récente bataille.

Il ne fallut qu'une demi-minute à Wolff, à Kickaha et à ceux des Hrowakas qui avaient eu la bonne fortune de n'avoir pas subi l'assaut des félins pour sortir du ravin. Point ne leur était besoin de pousser leur monture : ils avaient au contraire de la difficulté à les retenir car elles se seraient tuées à courir dans leur panique.

Les premiers centaures à avoir échappé à la griffe des lions émergèrent à leur tour de la dépression. Au lieu de se lancer à nouveau à la poursuite des Hrowakas, toutefois ils commencèrent par mettre le maximum de distance entre eux et les fauves, puis ils s'arrêtèrent pour faire le bilan de leurs pertes. En fait, une douzaine d'entre eux seulement étaient restés sur le terrain mais ils avaient été sérieusement ébranlés.

« Nous avons un répit ! » lança Kickaha à pleins poumon. « Mais si nous ne réussissons pas à atteindre les bois avant qu'ils nous aient rattrapés, c'en sera fait de nous ! Ils vont abandonner la tactique des combats singuliers pour nous charger en masse ! »

Or, ces bois sauveurs semblaient être toujours aussi lointains. Wolff désespérait de voir son cheval, si fougueux qu'il fût, arriver à bon port : son poil était maculé de sueur et il soufflait péniblement. Mais il continuerait de galoper, jusqu'à ce que son cœur se rompe.

Les centaures chargeaient, à présent, et leur troupe grossissait d'instant en instant. Au bout de quelques minutes, ils furent à portée

de flèches. Quelques traits partirent dans leur direction mais se perdirent parmi les herbes. Les Hommes-Chevaux, voyant que les arcs étaient inopérants à cette allure, ne se laissèrent pas impressionner.

Soudain, Kickaha poussa un cri de satisfaction. « Continuez ! » s'exclama-t-il. « Et puisse l'esprit d'AkjawDimis vous être propice ! »

Wolff ne comprit le sens de ces paroles que lorsqu'il vit ce que le rouquin désignait du doigt. Devant eux, à moitié dissimulés par la végétation, se dressaient des milliers de petits tertres devant lesquels étaient accroupis des animaux au pelage rayé ressemblant aux chiens de prairie. Les Hrowakas, talonnés par les centaures, firent irruption dans la colonie. Des clameurs ne tardèrent pas à s'élever : chevaux et Hommes-Chevaux, butant dans les trous, dégringolaient à l'envi et se débattaient convulsivement, les pattes brisées. Le gros des centaures s'arrêta net et leur arrière-garde télescopa le groupe de tête. Pendant une minute, ce fut un enchevêtrement indescriptible et chaotique à la lisière de la plaine. Ceux des Hommes-Chevaux qui avaient la chance de se trouver assez loin de leurs camarades en mauvaise posture firent halte pour contempler le spectacle qui s'offrait à leurs yeux, puis ils repartirent au trot, attentifs à ne pas poser n'importe où leurs sabots. Au passage, ils s'employaient à égorger ceux de leurs congénères qui s'étaient brisés les membres dans leur chute.

Quant aux Hrowakas, ils avaient autre chose à faire qu'à regarder derrière eux. Ils poursuivaient leur marche à allure réduite. Maintenant, ils étaient douze et n'avaient plus que dix chevaux. Abeille Qui Bourdonne et Herbe Haute étaient l'un et l'autre en croupe derrière un camarade.

Kickaha jeta un coup d'œil aux deux hommes et hocha la tête. Wolff devinait à quoi il pensait : à leur ordonner de descendre et de continuer à pied, faute de quoi ce seraient quatre hommes qui se feraient massacrer.

« Tant pis ! » dit enfin le rouquin. « Je ne les abandonnerai pas ! » Il tira sur le mors, adressa quelques mots à Abeille Qui Bourdonne et à Herbe Haute, puis rejoignit Wolff. « S'ils meurent, nous mourrons tous », lui dit-il. « Mais tu n'es pas obligé de rester avec nous, Bob. Tu as une tâche à remplir. Il n'y a aucune raison pour que tu te sacrifies pour nous et renonces à Chryséis et à la trompe. »

« Je reste », répondit Wolff.

Kickaha sourit et lui tapa sur l'épaule. « J'espérais que nous pourrions atteindre les bois mais il ne faut pas y compter. Il s'en faudra de peu mais nous n'y arriverons pas. Avant que nous ayons atteint la colline qui se trouve devant nous, ils nous auront rejoints. Dommage ! Les bois commencent cinq cents mètres plus loin... »

Les Hrowakas pressèrent leurs chevaux dès qu'ils furent sortis de la colonie des chiens de prairie. Une minute plus tard, les centaures

avaient eux-mêmes franchi la zone dangereuse et ils galopèrent derrière les humains, plus vite que jamais. Les fuyards gravirent la colline au sommet de laquelle ils s'immobilisèrent et formèrent le cercle.

Wolff tendit le bras, désignant une petite rivière qui serpentait de l'autre côté de la plaine. Elle était bordée d'arbres mais ce n'était pas là la raison de son excitation : le long de la rive, en partie cachées par les arbres, on apercevait des tentes blanches.

« Les Tsenakwas », murmura Kickaha. « Les ennemis mortels du Peuple de l'Ours.

— Ils arrivent. Les sentinelles ont dû donner l'alerte. » En effet, une troupe de cavaliers émergeait en ordre dispersé du couvert des arbres – chevaux blancs, boucliers blancs, plumes blanches, lances scintillant au soleil. À cette vue, un Hrowaka se mit à entonner une mélodie plaintive et Kickaha lui cria quelque chose. Wolff comprit qu'il lui ordonnait de se taire. Le moment n'était pas encore venu de chanter des hymnes funèbres : il fallait d'abord manœuvrer, et les Hommes-Chevaux et les Tsenakwas.

« Mon intention première était de résister ici jusqu'au bout », expliqua le rouquin. « Mais j'ai changé d'avis, maintenant. Nous allons marcher sur les Tsenakwas, puis décrocher et foncer en direction du rideau d'arbres. Après, on verra bien. Il se peut que nos ennemis décident de s'affronter. Si l'un des deux refuse le combat, nous tomberons sous les coups de l'autre. Dans le cas contraire... Allez ! En avant ! »

Les Hrowakas poussèrent leur cri de guerre, enfoncèrent leurs talons dans les flancs de leur monture et dévalèrent la colline, droit sur les Tsenakwas. Wolff se retourna : les centaures chargeaient. « Je ne pensais pas qu'ils le feraient », s'exclama Kickaha. « Beaucoup de femmes pleureront ce soir dans les wigwams mais pas seulement dans ceux du Peuple de l'Ours ! »

Maintenant, les Tsenakwas étaient assez près pour que l'on pût distinguer les emblèmes ornant leur bouclier : des svastikas noires. Wolff n'en fut pas surpris. La croix gammée était un symbole ancien largement répandu sur Terre. Elle était connue des Troyens, des Crétois, des Romains, des Celtes, des peuples Scandinaves, des bouddhistes et des brahmanes indiens, des Chinois, et on la retrouvait dans l'Amérique précolombienne. Que les Indiens qui se portaient à leur rencontre fussent roux ne l'étonnait pas davantage : Kickaha l'avait prévenu que les Tsenakwas teignaient leur chevelure noire. Les Tsenakwas, plus ou moins vaguement regroupés poussèrent à leur tour leur cri de guerre qui imitait l'appel du faucon et, baissant leurs lances, ils s'élancèrent à l'attaque. Kickaha, qui chevauchait en tête du peloton hrowaka, leva la main et, après un instant, abaissa vivement

le bras. Son cheval obliqua sur la gauche et les guerriers de l'Ours suivirent le mouvement.

La manœuvre, opérée d'extrême justesse, avait été parfaitement minutée : tandis que les Hrowakas prenaient du champ, la horde des centaures et la troupe des Tsenakwas se heurtèrent de front. Ce fut une mêlée générale.

Une fois à l'abri des bois, les Hrowakas ralentirent. Puis ils traversèrent la rivière. Mais Kickaha dut argumenter avec plusieurs des guerriers de la tribu de l'Ours, parmi les plus vaillants, qui entendaient rebrousser chemin pour razzier le camp des Tsenakwas pendant que leurs ennemis étaient aux prises avec les Hommes-Chevaux.

Wolff intervint : « Je trouve qu'ils n'ont pas tort », fit-il. « Cela vaudrait la peine de nous retarder un peu si nous avions l'occasion de nous emparer de quelques chevaux. Abeille Qui Bourdonne et Herbe Haute ne peuvent pas continuer de monter en croupe. »

Kickaha haussa les épaules et donna le feu vert à ses braves. Le raid ne demanda que cinq minutes. Les Hrowakas franchirent la rivière en sens inverse et investirent le camp en poussant de grands cris tandis que les femmes et les enfants se réfugiaient en hurlant dans les arbres et les abris. Quelques guerriers étaient fort désireux d'amasser du butin mais Kickaha les avertit qu'il était prêt à abattre tout homme qu'il surprendrait en train de se livrer au pillage, étant entendu que récupérer des arcs et des flèches n'était pas considéré comme un acte de pillage. Néanmoins, il sauta à bas de sa monture et embrassa une femme à pleine bouche.

« Tu diras à tes hommes que je t'aurais bien prise pour t'emmener dans mon lit », lui dit-il. « Après cela, les avortons de ton clan n'auraient jamais pu te satisfaire. Malheureusement, nous avons des choses plus importantes à faire... »

Riant aux éclats, il lâcha la femme qui se précipita dans son twigwam, remonta en selle non sans avoir au préalable uriné dans la grosse marmite installée au milieu du camp – c'était là une offense mortelle – et donna à ses hommes le signal du départ.

DEUX semaines plus tard, les cavaliers parvinrent à l'orée de la forêt des Arbres aux Ombres Nombreuses et Kickaha prit congé des Hrowakas qui, les uns après les autres, adressèrent aussi un discours d'adieu à Wolff, les deux mains posées sur ses épaules : il était désormais leur frère de sang, lui dirent-ils ; quand il reviendrait, il prendrait femme au sein du Peuple de l'Ours, il participerait aux chasses et aux combats de la tribu. Il était *KwashingDa*, le Puissant. Il avait prouvé son adresse, il avait eu raison d'un Homme-Cheval, il recevrait son ourson qu'il élèverait et qui serait à lui, il serait béni par le Seigneur, il aurait des fils et des filles, et cetera, et cetera.

Gravement, Wolff répondit qu'être adopté par le Peuple de l'Ours était un titre d'honneur à nul autre pareil. Et il le pensait vraiment.

Kickaha et Wolff s'enfoncèrent dans le territoire des Arbres aux Ombres Nombreuses. Des jours et des jours s'écoulèrent. Une créature dont les empreintes étaient dix fois plus larges que celles d'un pied humain et qui possédait apparemment quatre orteils ravit leurs chevaux, ce qui attrista Wolff et le rendit furieux car il avait beaucoup d'affection pour sa monture ; il s'affirma prêt à se lancer à la poursuite de la bête pour en tirer vengeance. Horrifié par cette suggestion, Kickaha leva les bras au ciel :

« Félicite-toi de ne pas avoir été enlevé par la même occasion ! » s'exclama-t-il. « Les WaGanassits sont recouverts d'écailles en partie siliceuses sur lesquelles tes flèches ne feraient que ricocher. Ne pense plus à ces chevaux. Nous reviendrons un autre jour pour faire un safari. Il est possible de prendre les WaGanassits au piège. On allumera un feu et on les fera rôtir, je ne demande pas mieux. Mais soyons réalistes. Continuons notre route. »

Une fois traversée la région des Arbres aux Ombres Nombreuses, les deux hommes construisirent un canoë à bord duquel ils descendirent un large fleuve coupé de lacs, grands et petits, qui serpentait dans un paysage montagneux avec, ici et là, des falaises abruptes ; le pays rappelait à Wolff les combes du Wisconsin.

« Le pays est beau, mais c'est là qu'habitent les Chacopewachis et les Enwaddits », laissa tomber Kickaha.

À trois reprises, ils durent payer frénétiquement afin d'échapper aux canots des indigènes hostiles et, treize jours plus tard, ils abandonnèrent leur embarcation pour franchir une haute chaîne, ne voyageant guère que de nuit. De l'autre côté s'étendait un lac immense qu'ils entreprirent de franchir après avoir fabriqué un nouveau canoë. La traversée dura cinq jours. Enfin, ils abordèrent au pied du monolithe Abharhploonta qu'ils se mirent en devoir d'escalader. L'ascension fut lente et aussi périlleuse que celle du premier monolithe. Quand ils parvinrent au sommet, leur provision de flèches était épuisée et tous deux souffraient de sérieuses blessures.

« Tu comprends maintenant pourquoi les communications entre les différents niveaux sont si limitées », dit Kickaha. « D'abord, elles sont interdites par le Seigneur. Toutefois, cela n'empêche pas les aventuriers à l'âme peu respectueuse ni les trafiquants de passer outre et de tenter leur chance. Entre la bordure et Dracheland, il y a plusieurs milliers de kilomètres de jungle parsemée de plateaux. Le fleuve Guzirit n'est guère qu'à cent cinquante kilomètres d'ici. Nous allons le rejoindre et nous tâcherons de nous embarquer sur un caboteur. »

Kickaha et Wolff façonnèrent des flèches à pointe de silex. Wolff tua une sorte de tapir à la chair un peu fétide mais qui calma leur faim et leur rendit leurs forces. Wolff souhaitait repartir immédiatement mais Kickaha se montra réticent. Il contempla un instant le ciel vert et dit :

« J'espérais qu'un des familiers de Podarge nous retrouverait et aurait des nouvelles pour nous. Après tout, nous ne savons pas quelle direction les gworls ont prise. Pour gagner la montagne, il y a deux itinéraires. Ils ont pu ou bien passer par la jungle, encore que ce soit dangereux, ou bien prendre un bateau pour descendre le fleuve. Ce n'est pas, non plus, une route de tout repos, surtout pour des créatures aussi insolites que les gworls. De plus, Chryséis se vendrait un bon prix sur le marché aux esclaves.

— Nous ne pouvons pas attendre éternellement l'arrivée d'un aigle », rétorqua Wolff.

« Ce ne sera pas long, rassure-toi », dit Kickaha en levant le bras. C'est alors que Wolff aperçut comme un éclair jaune qui s'effaça aussitôt pour réapparaître au bout d'un moment. C'était un aigle qui piquait, les ailes repliées. Bientôt, l'oiseau se posa en vol plané à côté des deux hommes et se présenta. Il s'appelait Phthie. Et il était porteur de bonnes nouvelles : il avait repéré les gworls et la femme, Chryséis, à quelque six cents kilomètres de là. Ils avaient pris passage sur un navire marchand à bord duquel ils se dirigeaient vers le Pays des

Hommes à Cuirasse.

« As-tu vu la trompe ? » s'informa Kickaha.

« Non », répondit Phthie. « Mais elle est sûrement cachée dans l'un des sacs de peau qu'ils transportent. J'en ai dérobé un dans l'espoir que ce serait peut-être le bon mais il ne contenait, hélas, que tout un fatras sans intérêt, et j'ai bien failli recevoir une flèche dans l'aile. »

Wolff était surpris. « Les gworls ont des arcs ?

— Non. C'est un riverain qui m'a tiré dessus. »

À la question de Wolff qui voulait savoir s'il y avait des corbeaux, Phthie répondit qu'ils étaient nombreux. De toute évidence, le Seigneur faisait surveiller les gworls de près.

« C'est regrettable », soupira Kickaha. « Si les Yeux du Seigneur nous détectent, nous serons en danger.

— Les corbeaux ne connaissent pas votre signalement », le rassura l'aigle de Podarge. « Je les ai entendus parler entre eux, bien caché malgré mon envie de fondre sur eux et de les mettre en pièces. Mais j'obéis aux ordres de ma maîtresse. Les gworls ont essayé de leur dire à quoi vous ressemblez, et les Yeux du Seigneur sont à la recherche de deux voyageurs solitaires dont l'un a les cheveux noirs et l'autre roux. Mais ils n'en savent pas davantage. Toutefois, deux hommes cheminant sur les talons des gworls éveilleront leur attention.

— Je me tondrai la barbe, et nous revêtrons des habits khamshems », conclut Kickaha.

Phthie devait repartir. Il avait laissé son coéquipier surveiller les gworls et retournait auprès de Podarge pour lui faire son rapport quand il avait aperçu Kickaha et son compagnon. Le rouquin se confondit en remerciements et chargea l'aigle de transmettre ses respects à sa maîtresse. Quand l'oiseau géant se fut envolé, les deux hommes s'enfoncèrent dans la jungle.

« Marche sans faire de bruit et parle bas », dit Kickaha à Wolff. « Il y a des tigres. Je dirais même qu'ils grouillent véritablement. Sans compter le hache-bec. C'est un oiseau sans ailes, si grand et si féroce que les petits amis de Podarge eux-mêmes prendraient le large à sa vue. J'ai assisté un jour à une rencontre entre deux tigres et un hache-bec ; les tigres ont eu tôt fait de déguerpir ! Et en vitesse... »

Néanmoins, Kickaha et Wolff n'aperçurent rien de plus qu'une multitude d'oiseaux au plumage bariolé, de singes et de scarabées cornus, gros comme des souris.

Avant d'arriver au terme de leur étape, Kickaha se mit en quête d'une plante appelée *ghubharash*. Il finit par en trouver un certain nombre de spécimens après une demi-journée de recherches. Il en écrasa les fibres qu'il fit ensuite bouillir afin d'obtenir un liquide noirâtre dont il se badigeonna de la tête aux pieds, sans omettre ni ses

cheveux ni sa barbe.

« Pour expliquer mes yeux verts », dit-il, « je raconterai que ma mère était une esclave teutonique. À ton tour, Bob. Tu peux brunir un peu, ça ne te fera pas de mal. »

Finalement, les deux hommes atteignirent une ville à moitié en ruine habitée par des idoles accroupies, à la bouche béante, et par des individus maigres et de petite taille, au teint foncé, vêtus d'un pagne noir et d'une cape bistre. Hommes et femmes portaient les cheveux longs et les enduisaient de beurre – un beurre fabriqué avec le lait des chèvres pie qui gambadaient parmi les décombres et se nourrissaient de l'herbe qui poussait entre les pierres. Ces êtres, les Kaïdushangs, élevaient des cobras qu'ils sortaient souvent de leurs cages pour les câliner. Ils passaient leur temps à mâcher le dhiz, une herbe qui leur noircissait les dents, allumait une étrange lueur dans leurs yeux et donnait à leurs mouvements une lenteur apathique.

Kickaha, utilisant pour se faire comprendre le H'vaizhum, le jargon des riverains du fleuve, engagea les négociations avec les Anciens. En échange d'une cuisse d'une espèce d'hippopotame que Wolff et lui avaient tué, il obtint deux tenues khamshems composées de turbans verts et rouges ornés de plumes de *kigglibash*, de chemises blanches, sans manches, de pantalons bouffants de couleur pourpre, de ceintures qui faisaient de nombreuses fois le tour de la taille et de babouches noires à la poulaine.

En dépit du dhiz qui leur embrumait le cerveau, les Anciens étaient d'adroits commerçants : Kickaha dut se résigner à extraire de son sac un tout petit saphir – l'une des pierres dont Podarge lui avait fait cadeau – pour obtenir deux cimenterres au fourreau incrusté de perles, cachés en lieu sûr.

« J'espère qu'un bateau ne tardera pas à arriver », dit-il à Wolff. « Maintenant qu'ils savent que je transporte des bijoux, ils sont bien capables d'essayer de nous égorger. Je suis navré, Bob, mais il va falloir nous relayer pour monter la garde pendant la nuit. Je ne serais d'ailleurs pas étonné s'ils envoyaient leurs serpents faire leur sale besogne à leur place. »

Mais le jour même, un navire marchand apparut au détour du fleuve. À la vue des deux hommes qui, debout sur l'appontement délabré, agitaient des mouchoirs blancs, le capitaine fit jeter l'ancre et carguer les voiles. Un canot vint chercher Wolff et Kickaha qui montèrent à bord du *Khrillquz*. Le bâtiment mesurait douze mètres de long ; bas sur l'eau par le travers, son gaillard d'avant et son gaillard d'arrière étaient d'une taille imposante ; il était gréé d'une voile aurique et d'un foc. L'équipage appartenait dans sa majorité à l'ethnie shibacub, branche du peuple khamshem parlant une langue dont

Wolff, à qui Kickaha avait expliqué la structure phonétique, était certain qu'elle était une forme archaïque de sémite influencée par les idiomes indigènes.

Arkhvurel, le capitaine, accueillit courtoisement ses passagers sur la dunette, assis sur des coussins et des tapis luxueux, une coupe pleine d'un vin lourd à la main. Kickaha, prétendant se nommer Ishnaqrubel, lui débita une histoire qu'il avait soigneusement mise au point : il sillonnait la jungle depuis plusieurs années avec son compagnon, lequel avait fait vœu de silence et n'ouvrirait à nouveau la bouche que lorsqu'il serait auprès de son épouse au lointain pays de Shiashtu. Tous deux étaient à la recherche de Ziqooant, la légendaire cité perdue.

Le capitaine, à ces mots, haussa les épais sourcils noirs et caressa la barbe qui lui tombait jusqu'à la ceinture. Il pria ses hôtes de s'asseoir et d'accepter une coupe de vin d'Akhashtum. Les yeux de Kickaha scintillèrent et, le sourire aux lèvres, il développa son récit. Wolff ne comprenait pas ce qu'il disait mais il ne doutait pas que c'était une longue série de mensonges aux détails élaborés avec art. Il souhaitait seulement que le rouquin n'exagère pas au point de susciter la méfiance du capitaine.

Les heures succédaient aux heures tandis que la caravelle glissait au fil du fleuve. Un marin vêtu d'un pagne écarlate et dont la frange cachait les yeux jouait doucement de la flûte sur le pont avant. On apporta des plateaux d'or et d'argent chargés de mets : du singe grillé, des oiseaux farcis, des pains noirs et durs, une tourte à la gelée. Tout cela était beaucoup trop épicé au goût de Wolff mais il mangea quand même.

Lorsque le soleil fut sur le point de disparaître derrière la montagne, le capitaine se leva et conduisit les voyageurs jusqu'à un petit autel dressé près de la roue, une châsse abritant l'effigie du dieu Tartartar. Tout d'abord, il rendit grâce au Seigneur puis, s'agenouillant devant l'idole de jade vert, se prosterna en signe de soumission à la divinité mineure que son peuple adorait. Un marin agita un encensoir au-dessus de la flamme minuscule qui brillait dans le giron de Tartartar et la fumée odorante se répandit d'un bout à l'autre du vaisseau tandis que les marins qui sacrifiaient au même culte que le capitaine s'abîmaient en prière. Plus tard, ce fut au tour des matelots d'autres confessions de faire leurs dévotions à leurs dieux.

Kickaha et Wolff s'installèrent pour la nuit sur le pont central où une pile de fourrures avaient été mises à leur disposition.

« Je ne sais trop que penser de cet Arkhvurel », dit Kickaha. « Je lui ai raconté que nous n'avons pas retrouvé la cité de Ziqooant mais que nous avons cependant découvert une cachette contenant un petit trésor. Pas assez pour vivre dans le luxe mais suffisamment tout de

même pour nous permettre de mener une existence modeste et sans soucis après notre retour au pays de Shiashtu. Il ne m'a pas demandé à voir les bijoux quoique je lui aie dit que je lui donnerais un gros rubis pour prix de notre passage. En affaires, ces gens-là prennent leur temps. Précipiter les choses est considéré comme une injure. Mais sa rapacité peut étouffer son sens de l'hospitalité et sa morale commerciale s'il estime qu'il fera une bonne prise en se contentant de nous trancher la gorge et de jeter nos cadavres dans le fleuve. »

Kickaha se tut un instant. D'innombrables oiseaux jacassaient dans les arbres de la berge ; de temps en temps, on entendait le beuglement d'un grand saurien. « S'il se résout à commettre un acte contraire à l'honneur, il le fera au cours des mille prochains kilomètres. Cette partie du fleuve est déserte. Après, les agglomérations commencent à se multiplier. »

Le lendemain après-midi, Kickaha, installé sous une tente spécialement dressée à l'intention des passagers, donna au capitaine le rubis promis, une pierre énorme et merveilleusement taillée avec laquelle il aurait aussi bien pu s'offrir le navire et son équipage au complet. Il espérait qu'Arkhevurel se déclarerait satisfait du présent ; s'il le désirait, il pouvait prendre sa retraite, maintenant. Ensuite, Kickaha fit ce qu'il aurait souhaité ne pas faire mais qu'il savait être inévitable. Il alla chercher le reste des bijoux : diamants, rubis, saphirs, grenats, tourmalines et topazes. Souriant et se léchant les lèvres, le capitaine caressa les pierres trois heures d'affilée, avant de se résigner à les restituer à leur propriétaire.

Cette nuit-là, après s'être couché, Kickaha sortit une carte dressée sur parchemin qu'il avait empruntée à Arkhevurel. Du doigt, il suivit l'un des méandres du fleuve et tapota sur un cercle portant des symboles compliqués qui étaient des caractères de l'écriture khamshem.

« C'est la cité de Khosiqsh », expliqua-t-il à Wolff. « Comme la ville où nous avons embarqué, elle a été abandonnée par ceux qui l'avaient édiflée et elle est désormais habitée par une tribu à demi sauvage, les Weezwarts. Nous quitterons discrètement le bord quand le *Khrillquz* aura jeté l'ancre dans le port et nous traverserons cette étroite langue de terre pour gagner un point de la rive situé plus en aval. En prenant ce raccourci, nous arriverons peut-être à temps pour intercepter le bateau qui transporte les gworls. Sinon, cela signifiera peut-être qu'ils sont encore derrière nous. Nous prendrons un autre navire marchand ou nous louerons une embarcation et un équipage aux Weezwarts. »

Douze jours plus tard, le *Khrillquz* s'amarra le long d'un môle imposant et lézardé. Les Weezwarts agglutinés sur la jetée de pierre criaient en montrant aux marins des jarres de dhiz, des cytises, des

oiseaux chanteurs dans des cages de bois, des singes et des servals qu'ils tenaient en laisse, des objets artisanaux en provenance des cités en ruine de la jungle, des sacs et des bourses en peau de sauriens, des capes en peau de léopards et de tigres. Ils avaient même un jeune hache-bec dont ils savaient que le capitaine donnerait un bon prix pour le revendre au bashishub de Shibacub. Toutefois, le principal article mis en montre était les femmes de la tribu, qui, enveloppées de la tête aux pieds dans de mauvaises robes de coton rouge et vert, faisaient les cent pas sur le quai, écartant de temps à autre les plis de leurs vêtements qu'elles refermaient aussitôt, sans cesser d'annoncer à plein poumons le prix qu'elles consentiraient pour accorder leurs faveurs d'une nuit aux matelots sevrés de féminité. Les hommes, qui portaient en tout et pour tout un turban blanc et un cache-sexe aux proportions fantastiques, se tenaient à l'écart, mâchant le dhiz en souriant. Ils étaient armés de sarbacanes et de longs poignards minces et recourbés fichés dans leur chignon tressé.

Tandis que le capitaine marchandait avec les Weezwarts, Kickaha et Wolff flânaient au milieu des ruines cyclopéennes de la cité. Soudain, Wolff dit à son compagnon :

« Tu as les pierres précieuses sur toi. Pourquoi ne pas recruter un guide et déguerpir tout de suite sans attendre la nuit ?

— Voilà qui est parlé ! D'accord... Décampons ! »

Un dénommé Wiwhin, un indigène grand et mince, accueillit avec enthousiasme la proposition de Kickaha lorsque celui-ci lui eut fait voir une topaze. Cédant à l'insistance de ses clients, il accepta de ne pas dire à sa femme où il allait et de les conduire directement dans la jungle. Il connaissait bien les pistes de la forêt et, comme promis, deux jours plus tard le trio arriva devant la cité de Qirruqshak. Là, Wiwhin réclama une seconde pierre, affirmant qu'il garderait bouche cousue moyennant une gratification supplémentaire.

« Il n'a pas été question de supplément », répondit Kickaha. « Toutefois, comme j'apprécie le bel esprit de libre entreprise qui t'anime, mon ami, voici une autre pierre. Mais si tu essaies de m'en extorquer une troisième, je te tuerai. »

Wiwhin sourit, s'inclina, saisit la topaze et, prenant ses jambes à son cou, disparut dans les profondeurs de la jungle. « J'aurais peut-être quand même dû le tuer », murmura rêveusement Kickaha qui l'avait suivi des yeux jusqu'au bout. « Le mot *honneur* n'existe pas dans le vocabulaire des Weezwarts. »

Les deux hommes pénétrèrent dans les ruines. Pendant une demi-heure, ils se frayèrent leur voie à travers les édifices écroulés et les tas de décombres qu'il leur fallait parfois escalader. Enfin, ils atteignirent le fleuve. Là étaient établis les Dholinz, peuplade appartenant à la même famille linguistique que les Weezwarts. Les hommes avaient de

longues moustaches tombantes, les femmes se peignaient la lèvre supérieure en noir et portaient des pendants d'oreilles. Avec les indigènes se trouvait un groupe de marchands de l'intérieur. Il n'y avait pas de caravelle en vue. Kickaha s'arrêta net et se prépara à s'élancer vers les ruines d'où il venait d'émerger. Mais c'était trop tard : les Khamshems avaient repéré les deux étrangers et leur criaient quelque chose.

« Autant faire bon visage », murmura le rouquin à l'adresse de Wolff. « À mon signal, tu te mets à courir. Ces oiseaux-là sont des trafiquants d'esclaves. »

Il y avait là une trentaine de Khamshems armés de cimenterres et de dagues, plus quelque cinquante guerriers, de grands gaillards à la figure et aux épaules tatouées d'arabesques, dans lesquels Kickaha reconnut des mercenaires sholkins auxquels les Khamshems faisaient souvent appel. Habiles au maniement de la lance, c'étaient des montagnards, des chevriers qui méprisaient les femmes, les jugeant tout justes bonnes à tenir le foyer, à travailler dans les champs et à faire des enfants.

Kickaha lança un dernier avertissement à Wolff : « Arrange-toi pour qu'ils ne te prennent pas vivant ! » Puis, souriant, il alla saluer le chef des Khamshems, un individu de haute taille et à la puissante musculature répondant au nom d'Abiru, qui aurait été beau s'il n'avait pas eu le nez trop long et recourbé comme un cimenterre. Abiru se montra courtois mais il donnait l'impression de jauger son interlocuteur comme si ce dernier représentait simplement à ses yeux un certain nombre de kilos de chair négociable.

Kickaha lui débita l'histoire qu'il avait déjà servie à Arkhvurel mais en l'abrégeant considérablement et sans faire allusion à son sac de pierres précieuses. Il ajouta que son compagnon et lui attendaient un navire marchand qui les conduirait au pays de Shiashtu. Et comment allaient les choses pour le grand Abiru ?

(À présent, Wolff, qui avait le don des langues, était capable de comprendre une conversation simple en khamshem.)

Grâce au Seigneur et à Tartartar, répondit Abiru, la dernière opération commerciale avait été d'un rapport des plus satisfaisants. Outre le matériel humain habituel, il avait capturé un groupe de bien étranges créatures ainsi qu'une femme d'une surprenante beauté, une beauté dont il n'avait jamais rencontré l'égale. Pas sur ce niveau, en tout cas.

Le cœur de Wolff se mit à battre la chamade. Était-ce possible ?

Les voyageurs aimeraient-ils jeter un coup d'œil aux captifs ? s'enquit Abiru.

Après avoir adressé à Wolff un bref regard lourd d'avertissement,

Kickaha répliqua qu'il serait enchanté de voir ces êtres curieux et cette fabuleuse beauté. Abiru fit alors signe au chef des mercenaires de s'approcher et lui ordonna de mettre à sa disposition une escorte de dix hommes. C'est seulement alors que Wolff prit conscience du danger que le rouquin avait flairé immédiatement. La seule solution était de prendre la fuite mais il était douteux qu'une tentative d'évasion soit couronnée de succès. Apparemment, les Sholkins avaient coutume de pourfendre les fugitifs à la lance. Cependant, il souhaitait ardemment revoir Chryséis. Comme Kickaha ne faisait pas un geste, il décida de calquer son attitude sur celle de son compagnon qui, ayant plus d'expérience que lui, savait sans doute mieux comment il convenait d'agir.

Abiru, tout en vantant avec éloquence les charmes de la capitale khamshem, pilota les voyageurs le long d'une rue envahie par la végétation et se dirigea vers un vaste édifice en gradins. Des statues brisées veillaient sur chacun de ces entablements. Un détachement de mercenaires montait la garde devant la porte et, avant même d'entrer, Wolff sut que les gworls étaient là : l'odeur de fruits moisis, caractéristique des monstres bosselés, se superposait à la puanteur des corps crasseux des Sholkins.

Ils pénétrèrent dans une pièce aux dimensions colossales. Il y faisait frais et sombre. Tout au fond, une centaine d'humains des deux sexes et trente gworls étaient alignés, accroupis sur le sol de pierre jonché de détritrus. Ils étaient attachés les uns aux autres par des chaînes de fer, longues et minces, passées dans des colliers de métal. Chryséis n'était pas là.

Mais Abiru répondit à la question informulée de Wolff :

« Je garde la fille aux yeux de chat à part. Elle a une servante et une sentinelle personnelles. Elle bénéficie de tous les soins et de toute l'attention que mérite un précieux joyau. »

Cette fois, Robert ne put se maîtriser plus longtemps :

« Je voudrais la voir », dit-il.

Abiru le dévisagea. « Tu as un étrange accent. Ton ami ne disait-il pas que tu es originaire du pays shiashtu, toi aussi ? » Il fit signe aux guerriers qui s'avancèrent, la lance pointée, et reprit : « Aucune importance. Si tu la vois, ce sera au bout d'une chaîne.

— Nous sommes les sujets du roi de Khamshem ! » s'exclama Kickaha qui en bégayait d'indignation. « Nous sommes des hommes libres ! Tu ne peux pas nous traiter de la sorte ! Cela te coûtera la tête, non sans que tu subisses auparavant certaines tortures prévues par la loi, naturellement ! »

Abiru sourit. « Je n'ai nulle intention de te renvoyer chez les Khamshems, ami. Nous allons en Teutonie où un garçon aussi robuste que toi s'achètera cher, même s'il est un peu trop bavard. D'ailleurs,

nous pourrions facilement pallier cet inconvénient en te coupant la langue. »

Kickaha et Wolff furent délestés de leur cimeterre et de leurs bagages. Une lance dans les reins, ils furent contraints d'avancer vers les captifs alignés, juste derrière les gworls, et on leur passa un carcan de fer autour du cou. Abiru secoua le sac pour le vider et poussa un juron à la vue des pierres précieuses.

« Vous avez donc trouvé quelque chose dans les cités perdues ? C'est une bonne fortune pour nous. Je serais presque tenté – je dis : presque – de vous libérer pour vous remercier de m'enrichir ainsi.

Ça ne nous rajeunit pas », murmura Kickaha en anglais. « On dirait un traître de mélodrame. À se croire à la télévision ! Bon sang ! Si je pouvais, ce ne serait pas seulement la langue que je lui couperais ! »

Abiru s'éloigna, tout heureux de son butin, et Wolff examina la chaîne fixée à l'anneau qui lui avait été passé au cou. Les maillons étaient petits et il arriverait peut-être à la briser si le métal n'était pas d'une qualité vraiment supérieure. C'était là un jeu auquel il s'amusait sur la Terre, en secret, bien entendu. Mais il faudrait attendre la nuit pour essayer. Derrière lui, Kickaha chuchota ; « Les gworls ne nous reconnaîtront pas sous ce déguisement. Profitons-en.

— Et la trompe ? »

Son compagnon tenta d'entrer en conversation avec les gworls en utilisant le moyen allemand mais, un jet de salive ayant manqué de peu de s'écraser sur son visage, il y renonça et s'attacha dès lors avec succès à discuter avec l'un des soldats d'abord, avec quelques-uns des esclaves ensuite. Il obtint de la sorte pas mal de renseignements. Les gworls s'étaient embarqués sur le *Qaqiirzhub* qui avait fait relâche à Qirrqsak. Là, le capitaine, un certain Rakhhamen, avait rencontré Abiru qu'il avait invité à se rafraîchir à son bord. Et Abiru, à la tête de ses hommes s'était emparé du bâtiment. L'événement datait de l'avant-veille. Le capitaine et plusieurs matelots avaient trouvé la mort au cours du combat. Les survivants avaient maintenant le carcan au cou. À l'heure qu'il était, le navire remontait l'un des affluents du fleuve avec un équipage improvisé ayant ordre de le vendre à un pirate local dont la réputation était parvenue aux oreilles d'Abiru. Quant à la trompe, aucun des marins du *Qaqiirzhub* n'en avait entendu parler, et le mercenaire interrogé demeura muet sur ce point. Kickaha estimait, dit-il à Wolff, qu'Abiru n'était pas homme à se montrer loquace. Il savait comme tout un chacun ce qu'était la trompe du Seigneur car celle-ci constituait l'un des éléments de la religion universelle en honneur sur la planète et elle était décrite dans les diverses littératures sacrées.

La nuit tomba. Des soldats firent irruption, torche au poing. Ils

venaient apporter de quoi manger aux captifs. Quand ceux-ci eurent terminé leur repas, deux Sholkins restèrent dans la salle. Des gardes en nombre indéterminé avaient pris position à l'extérieur. Les conditions sanitaires étaient déplorables et il régnait à présent une odeur pestilentielle. Abiru semblait traiter par le mépris les règles d'hygiène imposées par le Seigneur. Toutefois, les plus dévots des Sholkins avaient dû protester car un groupe de Dholinz ne tarda pas à apparaître pour nettoyer les lieux. Les esclaves furent aspergés à grande eau et on leur laissa des seaux afin qu'ils puissent se désaltérer. Les gworls hurlèrent sous la douche et récriminèrent longuement à grand renfort de blasphèmes. Kickaha précisa à Wolff que ces créatures, tels le rat-kangourou et autres animaux des déserts, ne buvaient pas d'eau. Ils étaient équipés d'un système physiologique oxydant les graisses afin de produire l'H₂O nécessaire à leur organisme.

La lune se leva. Les esclaves dormaient, allongés par terre ou adossés au mur. Kickaha et son compagnon faisaient semblant d'être, eux aussi, plongés dans le sommeil. Quand l'astre eut tourné et qu'il apparut dans l'encadrement de la porte, Wolff chuchota : « Je vais essayer de briser nos chaînes. Si je n'ai pas le temps de rompre la tienne, tant pis : nous jouerons les frères siamois.

— Allons-y », répondit Kickaha sur le même ton.

Il y avait une longueur d'un mètre de chaîne environ entre les colliers. Centimètre par centimètre, Wolff s'approcha en rampant du gworl le plus proche afin d'avoir le maximum de mou et Kickaha l'imita. Cela leur prit un quart d'heure car il ne fallait surtout pas que les gardes s'aperçoivent de la manœuvre. Enfin, Wolff, tournant le dos aux sentinelles, empoigna la chaîne à deux mains et testa sa résistance. Les maillons tenaient bon et une traction progressive ne donnerait rien. Alors, il tira d'un coup sec et les chaînons cédèrent avec un claquement sonore.

Les deux Sholkins, qui parlaient et riaient bruyamment pour se maintenir éveillés, se turent soudain. Wolff n'osa pas se retourner : il attendit tandis que les mercenaires s'interrogeaient sur l'origine de ce son. Apparemment, il ne leur était pas venu à l'esprit que c'était une chaîne qui s'était rompue. Levant leurs torches à bout de bras, ils examinèrent le plafond. L'un d'eux lança une plaisanterie, l'autre s'esclaffa, et ils reprirent leur conversation interrompue. « Tu essaies l'autre ? » demanda Kickaha à son ami. « Il le faut. Liés ensemble, nous serons handicapés. » Mais Wolff dut patienter car le claquement avait réveillé le gworl auquel il était attaché. La tête dressée, le monstre bredouilla quelque chose d'une voix stridente et Wolff, qui était déjà couvert de sueur, se mit à transpirer encore plus abondamment. Si le gworl s'asseyait ou cherchait à se lever, son

mouvement révélerait que la chaîne était cassée. L'attente dura une minute. Enfin, le gworl s'allongea à nouveau et ne tarda pas à ronfler. Wolff se détendit un peu. Il réussit même à arborer un pâle sourire car il venait d'avoir une idée.

« Approche-toi de moi comme si tu voulais te réchauffer », souffla-t-il à Kickaha.

« Tu veux rire ? J'ai l'impression d'être dans un bain de vapeur ! Enfin, allons-y... »

Toujours rampant, il avança jusqu'à ce que sa tête effleure les genoux de Wolff qui murmura :

« Lorsque la chaîne craquera, ne bouge pas. J'ai un plan pour attirer nos gardiens sans alerter ceux qui sont de faction dehors.

— J'espère que la relève de la garde n'aura pas lieu au moment précis où nous passerons à l'action.

— Il ne te reste qu'à prier le Seigneur. Celui de la Terre, je veux dire.

— Il aide qui s'aide soi-même. »

Wolff tira sur la chaîne de toutes ses forces et les maillons se rompirent à grand fracas. Cette fois, les gardes s'arrêtèrent de parler et le gworl se dressa comme un ressort. Wolff lui mordit sauvagement un orteil. Le monstre, au lieu de crier, émit un grognement et fit mine de se mettre debout. L'un des gardes lui ordonna de rester assis et, suivi de son collègue, s'avança. Mais le gworl ne comprenait pas sa langue et le Sholkin le menaça de sa lance. À cette vue, le monstre se massa le pied tout en maugréant et en couvrant Wolff d'un regard noir.

La tache lumineuse de la torche se fit plus intense et la semelle d'un garde crissa contre la pierre. « C'est le moment ! » dit Wolff. Kickaha et lui se dressèrent d'un bond, pivotèrent sur eux-mêmes et se retrouvèrent face à face avec le Sholkin abasourdi. Wolff empoigna la lance de ce dernier juste au-dessous du fer. Le mercenaire ouvrit la bouche mais pour la refermer aussitôt quand l'extrémité de la hampe s'abattit sur sa mâchoire. Il y eut un craquement d'os.

Kickaha n'avait pas eu autant de chance. Le Sholkin recula et leva son arme pour la lancer ; le rouquin le plaqua à la manière d'un joueur de rugby et le javelot sonna contre la muraille.

Cette fois, c'en était fait du silence. L'une des sentinelles se mit à brailler. Le gworl s'empara de la lance qui était tombée près de lui : la pointe traversa la gorge du mercenaire de part en part. Kickaha dégagea l'instrument, arracha le poignard du mort de sa gaine. La lame siffla et le premier Sholkin qui arrivait à la rescousse la reçut en plein cœur. Wolff récupéra le couteau de sa victime et le glissa dans sa ceinture. « Par où passe-t-on ? » demanda-t-il.

Kickaha arracha le poignard de la poitrine de son adversaire et essuya l'acier ensanglanté sur les cheveux du mort. « Pas par-là »,

répondit-il. « Ils sont trop nombreux. »

Wolff tendit le doigt vers la porte opposée et s'élança au pas de course, se saisissant au passage de la torche que le garde avait lâchée dans sa chute, tandis que Kickaha prenait celle du second mercenaire. La porte était en partie obstruée par la poussière et les deux hommes durent ramper à quatre pattes pour la franchir. Bientôt, ils aperçurent un trou entre les dalles qui formaient le plafond, par où filtrait la lumière de la lune : ainsi s'expliquait cet amas de déblais.

« Ils connaissent sûrement ce trou », dit Wolff. « Impossible qu'ils soient négligents à ce point. Nous aurions intérêt à aller plus loin. »

À peine avaient-ils dépassé l'endroit de l'effondrement que des torches brillèrent et que les voix surexcitées des Sholkins leur parvinrent. Comme ils s'éloignaient précipitamment, un javelot se ficha dans la couche de poussière, manquant de peu la jambe de Wolff.

« Maintenant qu'ils savent que nous avons quitté la salle principale, ils vont nous prendre en chasse », fit Kickaha. Ils poursuivirent leur chemin et, soudain, le sol manqua sous les pieds du rouquin qui, malgré ses efforts, ne parvint pas à se raccrocher. La pierre sur laquelle il se tenait bascula, le précipitant dans les profondeurs. Il poussa un cri et lâcha sa torche qui l'accompagna dans sa chute.

Wolff, les yeux écarquillés, contempla le gouffre obscur. Ou bien la torche s'était éteinte, ou bien l'abîme était si profond qu'elle était invisible. Laissant échapper un gémissement d'angoisse, il s'approcha et entreprit d'examiner la cavité à l'aide de sa propre torche tenue à bout de bras. La cheminée avait un diamètre de trois mètres au moins et était profonde d'une quinzaine de mètres. Elle s'achevait par un tas de poussière. Quant à Kickaha, aucune trace de lui. Wolff ne distinguait même pas la marque de l'impact qu'aurait dû produire son atterrissage. Il appela son ami. Derrière lui retentissaient les cris des Sholkins qui s'étaient engouffrés dans les boyaux où l'on ne pouvait progresser qu'en jouant des pieds et des mains. Il avait beau déplacer sa torche, il n'apercevait rien à l'intérieur du puits sinon la torche éteinte de Kickaha. Notant des zones d'ombre sur le pourtour, il en conclut qu'il s'agissait d'anfractuosités : peut-être Kickaha s'était-il introduit dans l'une d'elles.

Les voix de ses poursuivants étaient toutes proches à présent, et des lueurs vacillantes apparaissaient au détour du couloir. Il fallait continuer : il n'y avait rien d'autre à faire. Il lança sa torche de l'autre côté du trou, prit son élan et sauta. Son bond athlétique le projeta presque horizontalement en avant et il sentit sur son visage le contact de la terre meuble et humide. Il était à l'abri mais ses jambes se balançaient dans le vide.

Il ramassa la torche qui brûlait toujours et avança sur le ventre. Le couloir faisait une fourche ; l'une des branches était entièrement obstruée par un affaissement. La seconde était, en revanche, seulement bloquée de façon partielle par une grosse pierre taillée qui faisait un angle de quarante-cinq degrés avec l'horizontale. Wolff réussit à passer l'obstacle en rampant, non sans s'écorcher le dos et la poitrine, et il déboucha dans une salle aux proportions gigantesques, plus grande encore que celle où étaient parqués les esclaves.

La paroi opposée formait une série de gradins rudimentaires provoqués par le glissement des pierres. Il les escalada pour atteindre l'angle de la voûte et de la muraille, là où s'infiltrait un rayon de lune. C'était la seule issue. Il éteignit sa torche : si des Sholkins rôdaient sur le toit de l'édifice, ils ne manqueraient pas de remarquer la lumière s'échappant de l'ouverture. Tapi en haut de la dernière corniche, il resta quelque temps immobile, l'oreille aux aguets. S'il avait été repéré, on le capturerait à la sortie sans qu'il lui soit possible de se défendre. Mais les clameurs étaient lointaines. Il se redressa et se hissa hors de l'excavation.

Il se retrouva presque au faîte du tertre qui recouvrait la partie arrière du bâtiment. Des torches scintillaient à ses pieds. À leur lueur, il distingua Abiru qui, tonitruant, était en train de secouer un soldat sans ménagements.

Wolff baissa la tête, songeant à toutes les pierres et à toutes les anfractuosités que recelait le monticule, songeant aussi à l'abîme au fond duquel Kickaha avait trouvé la mort. « *Ave atque vale*, Kickaha ! » murmura-t-il en levant sa lance.

Il aurait bien voulu envoyer encore quelques Sholkins *ad patres* – et, tout particulièrement, y expédier Abiru en personne – pour venger Kickaha. Mais il fallait être pratique : il devait s'occuper de Chryséis. Et récupérer la trompe. Mais il se sentait vide et débile comme si une part de son âme s'était enfuie.

IL passa la nuit caché en haut d'un arbre à quelque distance de la cité. Son plan était de suivre les marchands d'esclaves à distance, de délivrer Chryséis et de s'emparer de la trompe à la première occasion. Abiru et ses séides seraient forcés d'emprunter le chemin à proximité duquel il s'était mis à l'affût : c'était la seule et unique route menant vers la Teutonie.

L'aube se leva. Il avait faim et soif. Vers midi, il commença de se sentir gagné par l'impatience. On avait certainement abandonné les recherches. Quand le soir tomba, il décida qu'il lui fallait au moins se désaltérer ; descendant de son perchoir, il se dirigea vers un ruisseau voisin mais un rugissement retentit et il jugea préférable de se mettre à l'abri en haut d'un autre arbre. Bientôt, une famille de léopards émergea des taillis : c'était l'heure où les fauves allaient boire. Quand les félins eurent étanché leur soif et furent repartis par où ils étaient venus, le soleil avait atteint le bord du monolithe.

Il se remit en marche. La nuit venue, il se glissa parmi les ruines et s'approcha de l'édifice d'où il s'était évadé. Il n'y avait personne en vue. Cette fois, il était sûr que les autres s'en étaient allés et il déambula dans les ruelles envahies de ronces jusqu'au moment où il tomba sur un homme assis par terre, adossé à un tronc. L'individu, drogué par le dhiz, était à moitié inconscient, mais Wolff le réveilla à l'aide de quelques gifles bien appliquées et, son couteau posé sur la gorge du personnage, il se mit en devoir de l'interroger. Ses connaissances en khamshem étaient limitées et le Dholinz était encore plus ignorant que lui, mais le dialogue s'engagea malgré tout et il apprit qu'Abiru et sa troupe étaient partis le matin même à bord de trois canoës de guerre manœuvres par des rameurs indigènes.

Après avoir assommé son informateur, Wolff se rendit à l'embarcadère. Le quai était désert et il put faire tranquillement son choix. Il jeta son dévolu sur une étroite embarcation munie d'une voile et leva l'ancre.

Quelque trois mille kilomètres plus loin, il atteignit la frontière de

la Teutonie et de la cité civilisée de Khamshem. Il avait descendu le fleuve Guzirit pendant cinq cents kilomètres, puis avait poursuivi sa route par voie de terre. Il aurait normalement dû rester en contact avec les lents bateaux des trafiquants d'esclaves mais il les avait perdus de vue à trois reprises ; de plus, il avait rencontré des tigres et des hache-bec, ce qui l'avait retardé.

Peu à peu, le sol commença de s'élever en pente douce et, soudain, Wolff se trouva en face d'un plateau dominant la jungle. Gravier quelque deux mille mètres était une plaisanterie pour un homme qui avait deux fois escaladé des parois de neuf mille mètres.

Le rebord franchi, le paysage n'était plus le même. L'air n'était pas plus frais et il poussait là des chênes, des sycomores, des érables, des noyers, des peupliers et des tilleuls. Mais la faune était différente. Wolff n'avait pas fait trois kilomètres dans une chênaie crépusculaire qu'il se vit forcé de se mettre à l'abri : un dragon s'avancait d'une démarche alanguie ; il lui jeta un coup d'œil, émit un sifflement et poursuivit sa promenade. Un dragon tout à fait conforme à l'imagerie de la civilisation occidentale, mesurant douze mètres de la tête à la queue, haut de dix mètres et dont le corps était recouvert de larges écailles plates. Il ne soufflait pas de feu. En fait, il s'arrêta à une trentaine de mètres de l'arbre au sommet duquel Wolff avait cherché refuge et se mit à brouter l'herbe. Il y a donc plusieurs catégories de dragons, se dit Wolff en redescendant. Mais comment aurait-il fait pour savoir s'il s'agissait d'une espèce carnivore ou herbivore faute d'un poste d'observation sûr ? Le dragon continua de se remplir la panse – mais n'en avait-il qu'une ? – en exhalant des borborygmes digestifs semblables à de sourds roulements de tonnerre.

Wolff, redoublant de prudence, poursuivit son chemin. Des nappes de mousse, véritables cataractes végétales, pendaient aux branches des arbres géants devant lesquels il passait. Le lendemain à l'aube, il sortit de la forêt. Devant lui, la vue était découverte. Il y avait un vallon au fond duquel coulait une rivière. En face, sur le versant opposé, un minuscule château couronnait un promontoire rocheux au pied duquel se tapissait un hameau. De la fumée montait des cheminées et la gorge de Wolff se noua. Rien ne serait plus doux que de s'asseoir devant un bol de café en compagnie d'une bande d'amis après avoir dormi comme une souche au fond d'un lit moelleux et de bavarder à bâtons rompus. Dieu tout-puissant ! Qu'il avait envie de voir des visages humains, qu'il avait envie de retrouver un pays où autrui ne serait pas un ennemi !

Des larmes coulèrent le long de ses joues. Il les essuya et continua sa marche. Il avait choisi : il devait accepter le bon et le mauvais comme il l'aurait fait sur la Terre à laquelle il avait renoncé. D'ailleurs, pour l'instant, ce monde-ci n'était pas si mauvais. C'était un

monde pur et vert, sans poteaux télégraphiques, sans panneaux de publicité, où la campagne n'était pas jonchée de papiers gras et de boîtes de conserve, un monde qui ignorait les fumées industrielles et la menace atomique. Tout compte fait, et si précaire que fût la situation personnelle de Wolff, cet univers avait bien des avantages. En outre, il bénéficiait d'un don pour la possession duquel bien des hommes auraient été prêts à vendre leur âme : il avait à la fois la jeunesse et l'expérience de l'âge.

Une heure plus tard, il se demandait s'il serait capable de conserver ce don précieux. Il suivait une route poussiéreuse. Soudain, un chevalier suivi de deux hommes d'armes apparut à un détour du chemin, monté sur un immense palefroi caparaçonné. Le chevalier portait une cotte de mailles noire qui rappela irrésistiblement à Wolff les harnois de l'Allemagne du XIII^e siècle. La visière du heaume était levée, révélant un inquiétant visage d'oiseau de proie où luisaient deux yeux bleus étincelants.

Le chevalier tira sur ses rênes et s'adressa en haut allemand à Wolff, langue que ce dernier comprenait car ses études l'avaient familiarisé avec cet idiome. Certes, c'était là un allemand déformé, mêlé d'emprunts khamshems et de locutions locales, mais il saisissait néanmoins les propos de son interlocuteur :

« Arrête-toi, rustre ! » s'écria l'homme. « Que fais-tu avec un arc ?

— Plaise à votre auguste seigneurie, je suis chasseur et autorisé de par le roi à avoir un arc », répondit Wolff, sarcastique.

« Tu mens ! Je connais tous les chasseurs officiels à des lieues à la ronde. Tu as le teint bien foncé. Tu m'as l'air d'être un Sarrasin. Voire un Yidshe. Jette cet arc et rends-toi ou je t'éventre comme un pourceau que tu es.

— Viens donc le prendre ! » répliqua Wolff, bouillonnant de rage.

Le chevalier abaissa sa lance et lança son cheval au galop. Wolff lutta contre la tentation de se jeter de côté pour éviter le fer étincelant, il se rua en avant juste au moment où il le fallait et la lance se ficha dans le sol, le manquant d'un pouce. Le chevalier s'éleva dans les airs comme un sauteur à la perche et, cramponné à la hampe, décrivit un arc de cercle ; il atterrit la tête la première sur son casque, si brutalement qu'il dut se rompre le cou ou la colonne vertébrale ; en effet, il demeura inerte.

Wolff ne perdit pas de temps, il délesta sa victime de son épée, qu'il glissa dans sa propre ceinture, sauta en selle et le cheval du mort, un magnifique rouan, s'éloigna avec son nouveau maître.

La Teutonie avait été ainsi baptisée après qu'elle eut été conquise par les Chevaliers Teutoniques de l'Hospice de Sainte-Marie de Jérusalem, ordre fondé durant la troisième croisade, mais dont les buts originels s'étaient ultérieurement transformés. En 1229, le

Deutsche Orden avait entrepris de s'emparer de la Prusse afin de convertir les populations païennes des pays baltes et de jeter les bases d'une colonisation allemande. Des éléments de l'Ordre Teutonique étaient apparus sur la planète du Seigneur à ce niveau, soit de façon purement accidentelle (mais c'était peu vraisemblable), soit parce que le Seigneur lui-même les y avait introduits – peut-être contraints et forcés.

Quoi qu'il en soit, les Chevaliers Teutoniques avaient imposé leur loi aux indigènes et établi une société sur le modèle de la société terrienne qu'ils avaient quittée, société qui, bien entendu, s'était modifiée en raison d'un processus d'évolution naturel et de la volonté du Seigneur, décidé à la couler dans le moule de son bon plaisir. Ce qui, au début, avait été un royaume unitaire, la Grande Sénéchaussée, s'était fragmenté en une multitude de principautés indépendantes, ensemble de baronnies liées entre elles par des liens assez lâches et dont certaines n'étaient que des ramassis de pillards et de hors-la-loi.

À cela il fallait ajouter l'État yidshe dont les fondateurs étaient arrivés sur le plateau à la même époque que les Chevaliers Teutoniques. Là encore, on ignorait si leur intrusion avait été le fruit du hasard ou si le Seigneur avait voulu qu'il en soit ainsi. Toujours est-il qu'un grand nombre d'Allemands parlant le yiddish s'étaient installés à l'est du plateau. Commerçants à l'origine, ils avaient asservi les aborigènes et également adopté le système féodal caractéristique de l'Ordre Teutonique – cela avait probablement été nécessaire pour leur permettre de survivre. C'était à cet État que le chevalier défunt avait fait allusion quand il avait accusé Wolff d'être un Yidshe.

À ce souvenir, ce dernier pouffa. Peut-être était-ce encore un effet du hasard si les Allemands avaient accédé à ce niveau déjà peuplé de Khamshems qui n'étaient que des proto-Sémites et avaient dû coexister avec les Juifs qu'ils méprisaient. Mais Wolff ne pouvait s'empêcher de deviner le sourire ironique du Seigneur derrière cet état de choses.

En réalité, il n'y avait ni chrétiens ni Juifs en Dracheland. Les deux croyances, encore qu'elles eussent conservé leur dénomination première, s'étaient l'une et l'autre corrompues. Le Seigneur avait pris la place de Yahweh et de Gott, mais, dans les prières, on lui donnait les deux noms. D'autres changements d'ordre théologique avaient suivi : les cérémonies, les rites, les sacrements et la littérature sacrée avaient subi de subtils remaniements. Les tenants du christianisme et du judaïsme originels auraient taxé ces surgeons d'hérétiques.

Wolff se dirigea vers la baronnie de von Elgers. Il ne progressait pas aussi vite qu'il l'eût souhaité car il lui fallait éviter les routes et les villages. Ayant été contraint de tuer ce seigneur de rencontre, il n'osa même pas couper par le domaine de von Laurentius ainsi qu'il avait

prévu de le faire. Tout le pays était certainement à ses trousses ; il y aurait partout des hommes et des chiens. La seule solution consistait à franchir les rudes collines qui faisaient office de frontières naturelles.

Deux jours plus tard, Wolff put entamer la descente, loin des territoires placés sous la suzeraineté de von Laurentius. Au détour d'un chemin assez raide, son regard découvrit une vaste prairie arrosée par un ruisseau. À chaque extrémité était établi un camp. Une multitude de petites tentes, de feux et de chevaux entouraient les dais centraux au sommet desquels flottaient fièrement les étendards. La plupart des hommes, rassemblés en deux groupes, regardaient les deux champions qui s'affrontaient. Lance pointée bas, ils chargeaient au moment précis où Wolff découvrit le spectacle. Le choc eut lieu au milieu du pré dans un effrayant tintamarre. L'un des joueurs s'envola littéralement, l'arme de son adversaire, fichée dans son écu, et l'autre chevalier, déséquilibré, tomba à terre quelques secondes plus tard avec un bruit de ferraille.

Wolff étudia attentivement la scène qui se déroulait sous ses yeux. Il ne s'agissait point d'un banal tournoi courtois. Les vilains et les bourgeois qui auraient dû se bousculer autour d'une estrade branlante remplie de nobles chamarrés brillaient par leur absence. Les combattants avaient dressé leur tente au bord d'une route solitaire et jetaient le gant aux passants dignes d'être défiés en combat singulier. Il poursuivit son chemin, à peu près certain que, pour le moment, les spectateurs ne s'intéresseraient guère à un voyageur solitaire. Il ne se trompait pas : nul ne se porta à sa rencontre et il put sans difficulté atteindre la lisière du champ clos qu'il examina plus à loisir.

L'oriflamme jaune surmontant la tente qui se trouvait à sa gauche était orné d'une étoile de David (le chevalier était donc un Yidshe), et sous cet emblème national flottait une bannière verte portant un poisson et un faucon d'argent. Dans l'autre camp, il y avait plusieurs étendards et fanions personnels. L'un d'eux attira le regard de Wolff qui poussa un cri de surprise : une tête d'âne rouge sur un fond blanc surmontant une main fermée au médius dressé. Kickaha le lui avait décrit un jour et Wolff avait bien ri. C'était bien de Kickaha d'avoir choisi un pareil blason ! Puis il s'assombrît. Très vraisemblablement, c'était l'homme chargé de prendre soin du domaine du rouquin pendant l'absence de ce dernier qui arborait ces armes parlantes. Néanmoins, changeant d'avis, il décida, non pas de longer le pré comme il en avait eu d'abord l'intention, mais d'y pénétrer afin de s'assurer *de visu* que le chevalier arborant cet emblème n'était pas Kickaha, bien qu'il sût que les restes de son ami étaient sans aucun doute en train de pourrir au fond d'un trou, quelque part dans la cité en ruine perdue dans la jungle.

Nul ne fit mine de lui barrer la route. Hommes d'armes et valets

se détournèrent à son passage. « Chien khamshem ! » murmura une voix qui resta anonyme. Wolff se dirigea vers la partie ouest du champ clos, contourna les chevaux à l'attache et s'avança vers le mystérieux chevalier à l'armure rutilante qui, la visière du casque rabattue attendait son tour, serrant dans son poing une énorme lance dont le gonfanon était frappé de la tête d'âne rouge et de la main.

La vue du nouveau venu ne fit qu'accroître la nervosité du cheval piaffant. « Baron von Hortsman ? » s'enquit Wolff.

Il y eut une exclamation étouffée et le chevalier porta la main à son heaume. Wolff faillit pleurer de joie quand il vit le visage jovial de Finnegan-Kickaha-von Horstmann.

« Pas un mot », fit celui-ci. « Je ne sais comment tu as fait pour me retrouver mais je suis rudement content. Je suis à toi dans un moment. C'est-à-dire si je reviens vivant. Ce funem Laksfalk est un client sérieux ! »

UNE sonnerie de trompettes éclata. Kickaha piqua des deux et gagna l'emplacement indiqué par les prévôts. Un prêtre vêtu d'une longue robe, le crâne rasé, le bénit. À l'autre bout du pré, un rabbin disait quelques mots au baron funem Laksfalk. Le champion yidshe était puissamment charpenté ; il portait une armure d'argent et un casque affectant la forme d'une tête de poisson. Nouvelle fanfare... Les deux adversaires se saluèrent de la lance. Kickaha fit passer la sienne dans la main gauche pour faire un bref signe de croix. (Il observait scrupuleusement les mœurs religieuses des gens parmi lesquels il se trouvait : c'était sa règle d'or.)

Pour la troisième fois, les trompettes sonnèrent, suivies par le tonnerre des sabots et les vivats des assistants. Les deux combattants se rencontrèrent au centre exact de la lice, et la lance de chacun d'eux heurta l'écu de l'autre en son centre exact. Le vacarme de leur chute fit s'envoler les oiseaux perchés sur les arbres voisins tandis que les chevaux roulaient à terre.

Les hommes des deux camps se précipitèrent pour ramener leur chef et haler les bêtes qui avaient l'une et l'autre le cou brisé. L'espace de quelques instants, Wolff pensa que le Yidshe et Kickaha étaient morts également car ils ne bougeaient pas. Mais le rouquin revint à lui. Il eut un pâle sourire et demanda : « Et l'autre ?

— Il va bien », répondit Wolff après avoir jeté un coup d'œil en direction du camp adverse.

« Dommage ! J'espérais bien qu'il ne nous causerait plus d'ennuis. Il n'y a que trop longtemps qu'il me retarde. » Kickaha ordonna à tout le monde, hormis Wolff, de quitter sa tente. Ses hommes obéirent mais visiblement à contrecœur et non sans regarder Wolff avec méfiance. Quand il fut en tête à tête avec son ami, le rouquin reprit la parole :

« Je me rendais au château de von Elgers quand je suis passé devant le pavillon de funem Laksfalk. Si j'avais été seul lorsqu'il m'a défié, je lui aurais fait un pied de nez et j'aurais passé mon chemin. Mais il y avait aussi des Chevaliers Teutoniques et je ne pouvais pas

me permettre de me faire la réputation d'un lâche : les gens de ma suite m'auraient bombardé de trognons de choux pourris. Je suis obligé de me mesurer à tous les chevaliers du pays pour prouver mon courage. J'ai pensé qu'il ne me faudrait pas longtemps pour montrer au Yidshe quel était le plus valeureux des deux et que je pourrais ensuite prendre le large.

» Mais cela ne s'est pas passé comme ça. Les prévôts m'ont attribué la position numéro 3, c'est-à-dire que je devais affronter trois adversaires en trois jours avant le grand jeu. J'ai eu beau protester : rien à faire. Il m'a fallu me résigner. Tu viens d'assister à mon second combat contre funem Laksfalk. La première fois aussi, nous avons vidé les étrières. C'est déjà mieux que ce qu'ont fait mes prédécesseurs. Les autres sont fous de rage parce qu'un Yidshe a triomphé de tous les Teutoniques, moi excepté. Il en a déjà tué deux aujourd'hui et en a estropié un autre pour la vie. »

Tout en l'écoutant, Wolff avait débarrassé Kickaha de son armure. Le rouquin se dressa sur son séant, poussa un grognement, fit une grimace et demanda :

« Mais comment es-tu arrivé ici ?

— J'ai beaucoup marché. Mais je croyais que tu étais mort.

— Il s'en est fallu de peu. Quand je suis tombé dans cette espèce de puits, j'ai commencé par atterrir sur une saillie de la paroi. Elle a cédé et ses débris m'ont recouvert lorsque je suis arrivé en bas. Mais je suis rapidement revenu à moi et la couche de poussière sous laquelle j'étais enterré était peu épaisse, de sorte que j'ai échappé à l'asphyxie. Je suis resté sans bouger pendant un moment parce que les Sholkins étaient arrivés et examinaient le trou. Ils ont même lancé un javelot qui m'a raté d'un cheveu. Au bout de deux heures, je me suis dégagé. Ça n'a pas été facile, je te prie de le croire. Je m'enlissais dans la poussière et je dégringolais à tout bout de champ. Il m'a bien fallu dix heures pour m'en sortir. Mais toi, comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici ? »

Quand Wolff lui eut fait le récit de ses aventures Kickaha fronça le sourcil.

« J'avais donc raison de penser qu'Abiru passerait voir von Elgers », dit-il. « Écoute, Bob... il faut nous en aller, et vite ! Est-ce que cela te plairait de donner une leçon à ce gros Yid ? »

Wolff protesta : il n'avait aucune expérience de ce genre de joutes ; c'était là un art dont l'apprentissage demandait une vie tout entière.

« S'il s'agissait de rompre une lance avec lui, ce serait un argument valable », rétorqua Kickaha. « Mais nous le défierons à l'épée et sans bouclier. On ne manie pas ces colichemardes comme une rapière ou un sabre. Pour cela c'est surtout la force qui compte, et

ça te convient à merveille.

— Je ne suis pas chevalier. Tout le monde a vu que l'étais un roturier, un vagabond.

— Allons donc ! Figure-toi que ces chevaliers passent leur temps à errer, déguisés, par monts et par vaux. Je leur expliquerai que tu es un Sarrasin, un païen khamshem, mais aussi un bon ami à moi que j'ai sauvé d'un dragon ou n'importe quel autre conte à dormir debout. Ils le goberont, ne t'en fais pas. Je sais ! Tu es Wolff le Sarrasin : c'est le nom d'un chevalier illustre. Tu me cherchais sous un déguisement afin de me remercier de t'avoir sauvé des griffes du dragon et de t'acquitter de ta dette de reconnaissance. Je suis trop mal en point pour rompre encore une lance avec funem Laksfalk. Je peux à peine me remuer. Tu relèves le gant à ma place.

— Mais quel prétexte donnerai-je pour refuser de le rencontrer à la lance ?

— J'inventerai quelque chose. Par exemple, qu'un chevalier bandit t'a volé la tienne et que tu as juré de ne jamais te servir d'une autre lance tant que tu ne l'auras pas récupérée. Ils marcheront comme un seul homme. Ils font tous des serments absurdes du même genre à longueur de temps. Ils se comportent comme les chevaliers de la Table Ronde. Il n'y a jamais eu sur Terre de chevaliers de cet acabit, mais le Seigneur a dû prendre plaisir à les voir agir comme s'ils arrivaient tout droit de la cour du roi Arthur. Quoi qu'on puisse penser de lui par ailleurs, c'était un romantique. »

Wolff n'était pas enthousiaste mais il déclara qu'il était prêt à tout pour hâter le moment où ils pourraient se mettre en route pour le château de von Elgers. Comme l'armure de Kickaha était trop petite pour lui, on en apporta une autre, faite de plaques et de mailles bleues. Elle avait appartenu à un chevalier yidshe que le rouquin avait tué la veille. Les valets d'armes aidèrent Wolff à la vêtir, puis le conduisirent à son cheval, une superbe jument baie ayant appartenu, elle aussi, au vaincu, le burgrave oyf Roytfeldz. Wolff l'enfourcha sans grande difficulté. Les chevaliers avaient depuis longtemps adopté des armures légères et recouraient davantage à la cotte de mailles.

L'émissaire yidshe se présenta pour annoncer que funem Laksfalk acceptait le défi bien que Wolff le Sarrasin n'eût pas de lettres de crédit. Si le vaillant et honorable baron von Horst von Horstmann se portait garant pour lui, sa parole suffisait. Ce discours n'était qu'une simple formalité : le champion yidshe n'aurait pas songé un seul instant à ne pas relever un défi.

« La chose la plus importante ici, c'est de ne pas perdre la face », dit Kickaha qui était parvenu à sortir de sa tente clopin-cloplant pour donner des conseils de dernière minute à son ami. « Mon vieux, tu ne peux pas savoir combien je suis heureux que tu sois là ! Je n'aurais pas

pu supporter une nouvelle chute et je n'aurais pas osé me dérober ! »

À nouveau, les trompettes éclatèrent. La jument baie et le palefroi noir se précipitèrent l'un vers l'autre à bride abattue. Les deux cavaliers se croisèrent à toute vitesse et les épées sonnèrent l'une contre l'autre. Le choc fut tel que la main et le bras droits de Wolff en furent paralysés, mais, quand il se retourna, il vit que l'arme de son adversaire gisait sur le pré. Le Yidshe mettait vivement pied à terre pour la récupérer le premier, si vivement qu'il glissa et tomba.

Wolff tira sur les rênes et mit pied à terre à son tour en prenant son temps pour permettre à funem Laksfalk de se relever. Devant ce geste chevaleresque, des vivats montèrent des deux camps. Selon les règles du tournoi, en effet, Wolff avait le droit de rester en selle et de sabrer le champion désarmé.

À pied, maintenant, les deux adversaires se faisaient face. Le chevalier yidshe souleva la visière de son casque. Il était beau, avec une moustache épaisse et des yeux bleus très clairs. « Daignez me laisser voir votre visage, noble rival », dit-il. « Vous êtes un vrai chevalier, vous qui ne m'avez pas tué alors que j'étais désarmé. »

Wolff, lui aussi, souleva sa visière quelques secondes, puis les combattants s'avancèrent. Wolff frappa avec tant de vigueur que, à nouveau, le choc arracha l'épée de la main de funem Laksfalk qui, derechef, dévoila sa figure. « Je ne puis me servir de mon bras droit. M'autorisez-vous à me battre avec le gauche ? »

Wolff salua et fit un pas en arrière. Son adversaire empoigna le pommeau de son épée et frappa d'estoc de toutes ses forces. Pour la troisième fois, la parade de Wolff le désarma. Funem Laksfalk ôta son heaume. « Je n'ai jamais affronté champion qui soit votre égal », fit-il. « J'enrage de l'admettre, mais vous m'avez défait. Ce sont là des paroles que je n'ai jamais prononcées et que je ne pensais pas avoir à prononcer un jour. Vous avez la forme même du Seigneur.

— Restez en vie, gentil chevalier », répliqua Wolff. « Conservez votre armure et gardez votre cheval. Je désire seulement que mon ami von Hortsman et moi-même puissions poursuivre notre route sans avoir à répondre à de nouveaux défis. Nous avons un rendez-vous. »

Le Yidshe ayant agréé à cette demande, Wolff rejoignit son camp où tout le monde lui réserva un accueil chaleureux, y compris ceux qui l'avaient traité dans leur for intérieur de chien khamshem. Kickaha, qui gloussait de joie, ordonna à ses gens de se préparer au départ.

« Ne crois-tu pas que nous irions plus vite sans nous encombrer d'une escorte ? » lui suggéra Wolff.

« Certainement, mais on ne voyage pas souvent sans sa suite, ici », répondit Kickaha. Puis il ajouta : « Oui, tu as raison, au fond. Je vais les renvoyer chez eux. Et nous allons nous débarrasser de toute cette

ferraille qui nous fait ressembler à des locomotives. »

Ils chevauchaient depuis quelque temps quand ils entendirent tambouriner des sabots derrière eux : c'était funem Laksfalk qui avait lui aussi dépouillé son armure.

« Je sais, nobles chevaliers, que vous poursuivez une quête », commença-t-il, le sourire aux lèvres. « Abuserais-je en sollicitant la permission de me joindre à vous ? Ce serait un honneur pour moi. En outre, je considère que ce n'est qu'en vous prêtant main forte que je pourrai me racheter de ma défaite. » Kickaha jeta un coup d'œil à Wolff. « La décision t'appartient, Bob. Mais il a une attitude qui me plaît. »

— Est-ce que vous vous engagez à nous apporter votre concours en toute circonstance, pour autant que ce que nous entreprendrons ne soit pas contraire à l'honneur, naturellement ? Il vous sera loisible de reprendre votre parole à tout moment mais nous vous demanderons de jurer sur ce que vous considérez comme le plus sacré de ne jamais aider nos ennemis.

— Je le jure par le sang de Dieu et sur la barbe de Moïse. »

Le soir, tandis que l'on préparait le bivouac dans un hallier au bord d'un ruisseau, Kickaha dit à Wolff :

« La compagnie de funem Laksfalk risque de compliquer les choses sur un point. Il va falloir, en effet, que tu enlèves la teinture qui te noircit la peau et que tu te coupes la barbe. Sinon, Abiru pourrait te reconnaître si jamais nous tombons sur lui. »

— Un mensonge en entraîne inévitablement un autre. Tu n'as qu'à raconter à funem Laksfalk que je suis le fils puîné d'un baron qui m'a chassé sur la foi de fausses accusations lancées par un frère jaloux. Depuis, je voyage déguisé en Sarrasin mais j'ai l'intention de retourner au château de mon père – qui est mort entre-temps – et de provoquer mon aîné en duel.

— Fabuleux ! Tu es un second Kickaha ! Mais que se passera-t-il quand il sera au courant de l'existence de Chryséis et de la trompe ?

— Nous verrons alors ce que nous lui dirons. La vérité, peut-être : il aura toujours la possibilité de nous abandonner lorsqu'il découvrira que nous levons l'étendard de la révolte contre le Seigneur. »

Le lendemain matin, le trio arriva au village d'Etzelbrand. Là, Kickaha acheta quelques ingrédients au sorcier local et prépara une décoction destinée à dissoudre la teinture. Les trois cavaliers firent halte près d'un cours d'eau à quelque distance de la bourgade, et funem Laksfalk assista avec un intérêt qui se mua en stupeur, puis en méfiance, à la disparition de la barbe de Wolff et à son blanchiment.

« Par les yeux de Dieu ! Vous étiez un Khamshem et maintenant, vous pourriez passer pour un Yidshe ! » s'exclama-t-il. »

Sur quoi, Kickaha se lança dans un récit fort détaillé qui dura trois

heures. Son ami, disait-il, était le fils bâtard d'une jeune Yidshe et d'un Chevalier Teutonique qui poursuivait une quête. Le chevalier en question, Robert von Wolfram, avait été reçu dans un château yidshe après s'être couvert de gloire dans un tournoi. La jeune fille du châtelain et lui étaient tombés follement amoureux l'un de l'autre. Puis le chevalier était reparti, jurant de revenir lorsqu'il aurait mené sa quête à son terme ; il laissait sa maîtresse, Rivke, enceinte. Hélas, von Wolfram avait été tué et Rivke avait dû porter le jeune Robert dans la honte.

Son père l'avait exilée dans un petit village khamshem où il l'avait condamnée à vivre jusqu'à la fin de ses jours. Elle était morte au moment de ses couches mais un vieux et fidèle serviteur avait révélé à l'enfant le secret de sa naissance. Celui-ci avait alors fait le serment que, lorsqu'il serait parvenu à l'âge d'homme, il se rendrait au château familial pour réclamer l'héritage qui lui revenait de droit.

Le père de Rivke était décédé et c'était son frère, un vieillard pervers, qui était le maître du domaine. Robert était décidé à lui arracher de haute lutte la baronnie s'il ne s'en dessaisissait pas de bon gré.

Quand Kickaha se tut, funem Laksfalk avait les larmes aux yeux.

« Je chevaucherai à vos côtés, Robert ! » s'exclama-t-il. « Et je vous aiderai à triompher de cet oncle félon. Ainsi rachèterai-je peut-être ma défaite. »

Plus tard, Wolff reprocha à Kickaha d'avoir raconté une histoire aussi fantastique et si abondante en détails que sa fausseté pouvait facilement éclater au grand jour. De plus, l'idée de tromper un homme tel que le chevalier yidshe lui était pénible.

« Balivernes ! » répliqua le rouquin. « Il était impossible de lui dire tout et il est plus aisé de forger un mensonge intégral qu'une demi-vérité. D'ailleurs, regarde comme il est content ! Et puis, je suis Kickaha, le kickaha, l'industriel qui fabrique les phantasmes et la réalité. Je suis celui contre qui les frontières ne peuvent rien. Je les traverse en tout sens. On me croit mort et hop ! me revoilà, bien vivant, le cœur gai et toujours d'attaque. Je suis plus lesté que ceux qui sont plus forts que moi et plus fort que ceux qui sont plus lestés que moi ! Rares sont les choses auxquelles je suis fidèle, mais là, je suis d'une loyauté à toute épreuve. Où que j'aille, je suis la fureur des dames ; les pleurs coulent quand je m'évanouis dans la nuit comme un fantôme roux. Mais les larmes sont aussi impuissantes à me retenir que les chaînes ! Je disparaïs. Où réapparaîtrai-je ? Et sous quel nom ? Bien malin qui peut le dire ! Je suis le taon qui harcèle le Seigneur. Il passe des nuits blanches parce que j'échappe à ses Yeux, les corbeaux, et à ses chasseurs, les gworls. »

Kickaha s'interrompit pour éclater d'un rire tonitruant. Wolff ne

put que sourire en retour. Il était évident que le rouquin se moquait de lui-même. Pourtant, il était près de croire ce qu'il disait. Et pourquoi pas ? Ces propos n'avaient rien d'exagéré, en fait.

Une pensée en amenant une autre, Wolff se trouva pris dans une série de spéculations. Se pouvait-il que Kickaha fût le Seigneur déguisé en personne ? Il pouvait être amusant de courir avec le lièvre en même temps qu'avec la meute. Quoi de plus divertissant pour un Seigneur obligé de chercher avec acharnement la nouveauté afin de chasser sa mélancolie ? Bien des points d'interrogation demeuraient en ce qui concernait la personnalité de Kickaha.

Mais, comme il scrutait les traits de ce dernier dans l'espoir d'y découvrir quelque indice qui le mettrait sur la piste du mystère, Wolff sentit ses doutes se dissiper. Non, ce visage jovial ne pouvait être le masque d'un être à l'âme hideusement glacée qui jouait avec les vies humaines. En outre, l'accent et la façon de s'exprimer du rouquin étaient incontestablement ceux de l'État d'Indiana. Un Seigneur serait-il capable de les imiter avec tant de perfection ? Pourquoi pas, au fond ? Kickaha, c'était indiscutable, avait maîtrisé avec un succès égal d'autres langues et d'autres dialectes.

Telles étaient les pensées de Wolff tandis qu'il chevauchait, cet après-midi-là. Mais la chère, la boisson et l'esprit de bonne camaraderie qui régnait finirent par les chasser et, au moment de se coucher, il avait oublié ses soupçons. Les trois voyageurs s'étaient arrêtés dans une auberge de Gnazelschist où ils avaient mangé de bon appétit. À eux deux, Wolff et Kickaha avaient dévoré un cochon de lait rôti. Quant à funem Laksfalk, bien qu'il se rasât et professât des opinions libérales en matière de religion, il avait refusé de prendre du porc, viande interdite, et s'était rabattu sur du bœuf, encore qu'il sût que l'animal n'avait pas été tué selon le rituel kasher. On avait bu moult chopes de bière brune de fabrication locale – elle était excellente – et, entre deux rasades, Wolff parla au chevalier yidshe du but de ses errances, la recherche de Chryséis, dont il lui donna une version quelque peu tendancieuse. C'était là une noble quête, tout le monde en convint. Finalement, les trois compagnons, vacillant sur leurs jambes, étaient allés se coucher.

Le lendemain, ils prirent un raccourci à travers les collines qui leur ferait gagner trois jours – s'ils réussissaient à passer de l'autre côté ! C'était une route fort peu fréquentée et pour une bonne raison : la région était peuplée de bandits et de dragons. Les trois cavaliers pressèrent l'allure. Ils ne rencontrèrent pas d'hommes des bois et ne virent qu'un seul dragon, un monstre écailleux qui surgit d'un fossé à une centaine de mètres d'eux, grogna et disparut dans les fourrés de l'autre côté du chemin, tout aussi désireux que les humains d'éviter le

combat.

Comme ils atteignaient la grande route au sortir des collines, Wolff s'écria soudain : « Il y a un corbeau qui nous suit !

— Oui, je sais, mais ne t'affole pas », dit Kickaha, « Ils pullulent, par ici. Je ne pense pas que celui-ci sache qui nous sommes. En tout cas, je l'espère sincèrement. »

Le lendemain à midi, ils entrèrent sur le territoire du Komtur de Tregyln. Vingt-quatre heures plus tard, ils arrivèrent en vue du château de Tregyln où demeurait le suzerain du lieu, le baron von Elgers. Wolff n'avait encore jamais vu château aussi grand. Fait de pierre noire, il se dressait au sommet d'une haute colline à un kilomètre et demi de la ville de Tregyln.

Ayant revêtu leur armure, les trois compagnons se lancèrent fièrement au galop, lance droite et guidon frémissant au vent, et s'arrêtèrent devant les douves. Un guetteur sortit de sa guérite et s'enquit poliment du motif de leur venue.

« Annonce au noble seigneur, ton maître, que trois illustres chevaliers sollicitent son hospitalité », répondit Kickaha. « Les barons von Horstmann et von Wolfram ainsi que le célèbre Yidshe, funem Laksfalk. Nous sommes à la recherche d'un grand de qualité qui nous prendra à son service pour combattre ou pour partir en quête. »

Le sergent d'armes lança un ordre à un subordonné qui traversa le pont-levis au pas de course. Quelques minutes plus tard, l'un des fils de von Elgers, un adolescent aux habits somptueux, surgit à cheval pour accueillir les visiteurs. Dans l'immense cour, Wolff vit des Khamshems et des Sholkins qui flânaient ou jouaient aux dés, et ce spectacle l'inquiéta. Kickaha le rassura :

« Ils ne nous reconnaîtront pas, ni toi ni moi. Remets-toi. S'ils sont là, c'est que Chryséis et la trompe ne sont pas loin. »

Après s'être assurés que l'on prendrait soin de leurs montures, les voyageurs gagnèrent les appartements mis à leur disposition, se baignèrent et enfilèrent les riches habits que von Elgers leur avait fait tenir et qui ne différaient guère, observa Wolff, des costumes que l'on portait au XII^e siècle. Les seules innovations dénotaient une influence locale.

Quand ils pénétrèrent dans la vaste salle à manger, le festin battait son plein. Le vacarme était assourdissant. La moitié des convives titubaient, et les autres ne bougeaient pas parce qu'ils avaient dépassé le stade où ils pouvaient encore remuer. Von Elgers parvint néanmoins à se lever pour saluer ses hôtes. Courtoisement, il l'excusa d'être dans un état pareil à une heure aussi peu tardive.

« C'est que nous avons la visite d'un Khamshem qui nous a apporté des richesses inattendues, et nous en dépensons un peu pour fêter l'événement. »

Il se tourna si précipitamment pour présenter Abiru au trio qu'il faillit tomber. Abiru s'inclina. Ses yeux noirs scintillèrent comme la pointe d'une épée quand il examina les trois hommes. Il arborait un large sourire mais c'était un sourire machinal. Lui seul avait l'air d'être à jeun. Kickaha, Wolff et funem Laksfalk prirent place sur les sièges abandonnés par leurs premiers occupants qui avaient sombré dans l'inconscience. Ils se trouvaient à côté d'Abiru qui semblait désireux d'engager la conversation. « Si vous cherchez à louer vos services », commença-t-il, « vous avez frappé à la bonne porte. Je paie le baron pour être escorté mais quelques épées de plus seront toujours les bienvenues. La route à suivre pour parvenir à ma destination est longue, ardue et semée de périls.

— Quelle est donc votre destination ? » s'enquit Kickaha. À le voir, on eût pensé que ce n'était là qu'une question de pure forme et qu'il se désintéressait d'Abiru car il détaillait d'un regard enflammé la blonde beauté qui lui faisait face.

« Il n'y a pas de secret. Le seigneur de Kranzelkracht est, dit-on, un homme très étrange, mais l'on prétend aussi qu'il est encore plus riche que le Grand Sénéchal de Teutonie en personne.

— C'est la vérité et je puis en témoigner », renchérit Kickaha. « J'ai vu ses trésors de mes propres yeux. On affirme que, il y a fort longtemps de cela, il eut la témérité d'encourir le déplaisir du Seigneur en gravissant la montagne pour passer en Atlantide. Il revint avec un sac de bijoux qu'il avait dérobés au Rhadamanthe lui-même. Par la suite, von Kranzelkracht arrondit encore ses richesses en s'emparant des États limitrophes du sien. Selon les rumeurs, le Grand Sénéchal s'en inquiète et il songerait à lever une croisade contre lui. Il l'accuse d'être un hérétique. Mais si von Kranzelkracht en était un, le Seigneur ne l'aurait-il pas depuis longtemps déjà frappé de sa foudre ? »

Abiru inclina la tête et se toucha le front du bout des doigts.

« Les voies du Seigneur sont mystérieuses. Et qui, en dehors de lui, connaît la vérité ? En tout cas, mon dessein est de me rendre auprès de von Kranzelkracht avec mes esclaves et certaines marchandises. Je compte retirer un profit considérable de cette expédition et les chevaliers assez hardis pour m'accompagner dans cette aventure en reviendront cousus d'or – et couverts de gloire, cela va sans dire. »

Abiru s'interrompit pour boire une gorgée de vin et Kickaha en profita pour souffler à l'oreille de Wolff ; « Cet individu est aussi menteur que moi. Son intention est de nous utiliser pour l'escorter jusqu'à Kranzelkracht qui est situé près de la base du monolithe. Une fois-là, il gagnera le niveau atlantéen avec Chryséis et la trompe, en échange de quoi il espère bien recevoir des bijoux et de l'or gros

comme une maison. À moins que le jeu qu'il mène ne soit encore plus subtil que je le pense... »

Kickaha porta sa chope à ses lèvres et but longuement – ou fit mine de boire. Enfin, il reposa brutalement le récipient sur la table. « Que je sois damné si cet Abiru n'a pas quelque chose de familier ! J'ai eu cette bizarre impression la première fois que je l'ai rencontré mais j'ai eu trop à faire pour m'interroger là-dessus. Maintenant, je suis sûr de l'avoir déjà vu auparavant. »

Wolff rétorqua que cela n'avait rien « d'étonnant : combien de figures le rouquin avait-il entrevues en vingt ans de vagabondage ?

« Tu as peut-être raison » murmura Kickaha. « Mais je n'ai pas le sentiment qu'il s'agissait d'une relation superficielle. J'aimerais rudement lui arracher la barbe ! »

Abiru se leva et s'excusa d'avoir à se retirer : c'était l'heure où il devait faire ses dévotions au Seigneur et à sa divinité personnelle, Tartartar. Il reviendrait après la prière. Von Elgers chargea alors deux hommes d'armes de l'accompagner jusqu'à ses appartements et de veiller à sa sécurité. Abiru s'inclina et remercia son hôte de montrer tant de considération envers sa personne.

Wolff ne se laissa pas tromper par la courtoisie du baron : von Elgers n'avait pas confiance en Abiru et ce dernier ne l'ignorait point. En dépit de son ivresse, le baron se rendit compte de tout ce qui se passait, et s'il y avait quelque chose d'anormal, cela ne lui échapperait pas.

« Oui, ton jugement est exact », approuva Kickaha. « Ce n'est pas en tournant le dos à ses ennemis qu'il a conquis une telle position. Mais tâche de ne pas manifester ton impatience, Bob. Nous avons une longue attente en perspective. Fais semblant d'être soûl, courtise les dames. Mais ne disparais pas avec une de ces beautés. Nous ne devons pas nous perdre de vue si nous voulons nous éclipser de concert quand le moment sera venu. »

WOLFF but en quantité suffisante pour que se desserrent les liens qui semblaient le ligoter. Il commença même à faire la conversation à Dame Alison, l'épouse du baron des Marches de Wenzelbricht, une brune aux yeux bleus et à la beauté sculpturale, moulée dans une robe de brocart blanc dont le décolleté était si échancré qu'elle aurait dû être satisfaite de l'effet émoustillant qu'il produisait sur les hommes ; pourtant, elle passait son temps à se baisser pour ramasser son éventail qui, comme par un fait exprès, ne cessait de tomber. En d'autres circonstances, Wolff n'eût pas demandé mieux que d'assouvir en sa compagnie sa fringale amoureuse. Cela n'aurait visiblement pas été difficile car elle était flattée de susciter l'intérêt de l'illustre von Wolfram. Elle avait eu vent de la victoire qu'il avait remportée sur von Laksfalk. Mais il ne pouvait détourner sa pensée de Chryséis qui se trouvait sûrement quelque part dans le château. Personne n'avait fait allusion à elle et il n'osait pas aborder ce sujet. La question, cependant, lui brûlait les lèvres.

Bientôt, Kickaha fut à ses côtés : il était temps car Wolff ne pouvait pas rester plus longtemps sourd aux sous-entendus impudiques de son interlocutrice sans l'offenser. Le rouquin avait ramené le mari d'Alison afin de donner à son ami une excuse valable pour prendre congé. Plus tard, il lui expliqua qu'il avait arraché von Wenzelbricht à la compagnie d'une autre dame sous prétexte que sa femme le réclamait. Kickaha et Wolff s'éloignèrent, laissant le baron au cerveau imbibé de bière s'expliquer avec son épouse. Leur conversation promettait d'être intéressante, encore qu'embrouillée puisqu'aucun des deux ne savait exactement ce que lui voulait l'autre.

Wolff fit signe à funem Laksfalk et les trois hommes, les jambes flageolantes, quittèrent la salle. Dès qu'ils furent hors de vue, ils prirent une direction opposée à celle de leur prétendue destination et escaladèrent quatre à quatre un escalier sans que personne les en empêchât. Leurs seules armes étaient des dagues car assister au dîner en armure ou avec une épée eût été considéré comme une insulte.

Toutefois, Wolff avait enroulé autour de sa taille, à même la peau, une longue corde qu'il avait détachée des draperies décorant ses appartements et que sa tunique dissimulait.

« J'ai surpris une conversation entre Abiru et son lieutenant Rhamnish », déclara funem Laksfalk. « Ils s'exprimaient en h'vaizhum, la langue des marchands, ne se doutant pas que j'avais voyagé dans la jungle en suivant le fleuve Guzirit. Abiru demandait à Rhamnish s'il avait enfin découvert l'endroit où von Elgers avait caché Chryséis. L'autre lui a répondu qu'il avait bavardé avec les serviteurs et les gardes, et leur avait distribué un peu d'or. La seule chose qu'il avait apprise était que la prisonnière se trouvait dans l'aile est du château. À propos, les gworls sont dans le donjon.

— Pourquoi von Elgers a-t-il agi ainsi ? » murmura Wolff. « Chryséis n'est-elle pas la propriété d'Abiru ?

— Peut-être le baron a-t-il des projets en ce qui la concerne », rétorqua Kickaha. « Si elle est aussi extraordinaire et aussi belle que tu le prétends...

— Il faut absolument la trouver !

— Ne t'excite pas comme cela ! Nous la trouverons.

— Oh ! il y a un garde au fond du hall. Continuons d'avancer. Et titube un peu plus. »

Quand le trio arriva à sa hauteur, la sentinelle baissa sa lance et intima aux visiteurs, sur un ton poli mais ferme, l'ordre de rebrousser chemin : le baron avait interdit sous peine de mort que quiconque pénétre dans cette partie de sa demeure.

« D'accord », balbutia Wolff d'une voix pâteuse. Il amorça un demi-tour mais, soudain, bondit et arracha la lance des mains du soldat. Avant que celui-ci, abasourdi, ait eu le temps de pousser un cri, il se retrouva brutalement plaqué contre la porte, le talon de la lance sur la gorge. Wolff appuya de toutes ses forces. Les yeux du garde s'exorbitèrent, son teint vira au cramoisi, puis bleuit. Une minute plus tard, il s'écroulait, mort.

Le Yidshe traîna le cadavre jusqu'à une petite pièce adjacente. À son retour, il annonça à ses compagnons qu'il l'avait dissimulé derrière un gros coffre.

« Le pauvre ! » s'exclama Kickaha avec bonne humeur. « C'était peut-être un charmant garçon. Mais cela en fera toujours un de moins sur notre chemin si nous devons nous replier en combattant. »

Cependant, le mort ne possédait pas la clé qui ouvrait la porte.

« C'est probablement von Elgers qui la détient », reprit le rouquin. « Et nous allons avoir un mal de chien pour la récupérer. Bon... Jetons toujours un coup d'œil aux environs. »

Sous sa conduite, tout le monde pénétra dans une autre pièce, et les trois compagnons enjambèrent la haute fenêtre ogivale. Au-delà du

balcon s'étagaient une série de gargouilles sculptées en forme de têtes de dragons, de monstres et de sangliers. Ces ornements étaient trop espacés pour permettre une ascension de tout repos mais un homme intrépide ou désespéré pouvait les utiliser à cette fin. Quinze mètres au-dessous de Kickaha et de ses amis brillait la surface de l'eau qui remplissait les douves où se reflétait la lueur des torches éclairant le pont-levis. Heureusement, les épais et noirs nuages qui cachaient la lune feraient passer inaperçus les trois alpinistes improvisés.

Kickaha se tourna vers Wolff qui, un pied sur une tête de serpent, se cramponnait des deux mains à une autre gargouille : « Je crois que j'ai oublié de te prévenir que le baron élève des dragons d'eau dans le fossé. Ils ne sont pas très gros, pas plus de six mètres de long, et ils n'ont pas de pattes. Mais ils sont en général mal nourris.

— Il y a des moments où je trouve que ton sens de l'humour verse dans le mauvais goût », lui répondit Wolff avec véhémence. « Continuons ! »

Kickaha s'esclaffa et poursuivit son escalade. Brusquement, il s'immobilisa et dit : « Il y a une fenêtre mais elle est garnie de barreaux. Je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un à l'intérieur. Tout est noir. » Et il se remit à grimper. Wolff fit halte pour examiner la fenêtre. La pièce était aussi ténébreuse que l'œil d'un poisson cavernicole. Il allongea le bras entre deux barreaux et tâtonna jusqu'au moment où ses doigts se refermèrent sur une chandelle qu'il entreprit d'extraire avec précaution de sa bobèche.

Un bras passé autour d'un barreau, il fouilla de sa main libre dans la sacoche qui pendait à sa ceinture et contenait des allumettes.

« Qu'est-ce que tu fais ? » s'enquit Kickaha qui le surplombait. Wolff le lui expliqua.

« J'ai appelé Chryséis à deux reprises, Bob. Il n'y a personne à l'intérieur. Pas la peine de perdre notre temps.

— Je tiens à m'en assurer.

— Tu es trop maniaque, tu attaches trop d'attention aux détails. Pour couper un arbre à la hache, il ne faut pas y aller de main morte. Viens ! »

Sans même prendre la peine de répliquer, Wolff gratta l'allumette. Le vent faillit l'éteindre mais il réussit à protéger la flamme. À sa lueur, il constata que la pièce était une chambre à coucher. Et qu'elle était vide.

« Tu es satisfait ? » La voix de Kickaha était plus faible car il avait progressé. « Nous avons encore un espoir : l'échauguette. S'il n'y a personne... Et d'ailleurs, je ne sais pas comment... *aouch* ! »

Par la suite, Wolff se félicita de son entêtement. Il avait laissé l'allumette brûler presque jusqu'au bout et ne l'avait lâchée que lorsqu'elle avait menacé de lui griller les doigts. À peine Kickaha eut-il

poussé cette exclamation étouffée que quelque chose qui tombait heurta Wolff avec tant de violence qu'il eut l'impression d'avoir le bras arraché. Il exhala un grognement faisant écho au cri assourdi qui venait d'en haut et resta à se balancer dans le vide, suspendu par une seule main. Kickaha s'accrocha à lui quelques secondes, frissonna et continua de grimper. Ni l'un ni l'autre ne firent allusion à l'incident mais tous deux savaient que si Wolff n'avait pas fait montre d'une telle obstination, la chute de son ami lui aurait fait perdre l'équilibre. Et il aurait sans doute fait basculer funem Laksfalk qui se trouvait immédiatement au-dessous de lui. L'échauguette en encorbellement était de bonne taille. De la lumière s'échappait de sa fenêtre cruciforme. Le mur sur lequel elle se détachait était dépourvu de gargouilles.

Un grand tapage s'éleva soudain en bas, auquel répondit un bruit de remue-ménage provenant de l'intérieur du château. Wolff s'arrêta pour jeter un coup d'œil sur le pont-levis, persuadé que leur présence avait été remarquée. Mais bien qu'il y eût une foule d'hommes d'armes et d'invités sur le pont et au-delà des fossés, dont beaucoup brandissaient des torches, personne ne levait la tête. Ils avaient plutôt l'air de fouiller les buissons.

Wolff se dit que l'on s'était aperçu de leur disparition et que le corps du garde avait été découvert. Il faudrait effectuer le repli les armes à la main. Mais l'objectif prioritaire était de retrouver Chryséis et de la délivrer. Après, il serait temps de songer à la bataille. « Viens, Bob ! »

Une telle excitation vibrait dans la voix de Kickaha que Wolff devina que son ami avait localisé la dryade. Il se remit à grimper plus vite qu'il n'était raisonnable. Il était obligé de gravir latéralement l'encorbellement car le sous-œuvre de la guérite était en oblique. Kickaha, allongé sur le toit plat de la guérite, se dirigeait en rampant vers le rebord de celui-ci.

« Il faut que tu te suspendes la tête en bas pour regarder par la fenêtre, Bob. Chryséis est là et elle est seule. Malheureusement, cette fenêtre est trop étroite pour qu'on puisse y passer.

Wolff se pencha dans le vide tandis que le rouquin le maintenait par les pieds, faute de quoi il aurait fait le plongeon dans le fossé. À travers l'échancrure de la pierre il vit le visage de Chryséis à l'envers. Elle souriait mais des larmes roulaient le long de ses joues.

Il ne se rappela plus exactement par la suite les paroles qu'ils avaient échangées car il était dans un état d'exaltation fébrile mêlée de frustration et de désespoir. Il aurait pu parler jusqu'à la fin des temps. Il tendit le bras et caressa la main de Chryséis qui s'appuyait de toutes ses forces contre l'ouverture taillée dans la muraille comme pour essayer de passer au travers.

« L'essentiel est que tu saches que nous sommes là, Chryséis. Nous ne repartirons pas sans toi, je te le jure.

— Demande-lui où est la trompe », fit Kickaha.

« Je l'ignore », répondit la dryade qui avait entendu, « mais je crois qu'elle est en la possession de von Elgers.

— Ta-t-il importunée ? » demanda Wolff avec rage.

« Pas jusqu'à présent, mais je ne sais pas dans combien de temps il exigera que je partage son lit. Il se domine uniquement parce qu'il ne veut pas déprécier la marchandise. Il affirme qu'il n'a jamais vu une femme comme moi. »

Wolff lâcha un juron, puis se mit à rire. Cette franchise était naturelle de la part de Chryséis car, dans le Jardin, l'auto-admiration était une attitude couramment admise.

« Pas de bavardages inutiles », fit Kickaha. « Nous aurons le temps de parler quand nous l'aurons délivrée. »

Chryséis répondit aux questions de Wolff le plus succinctement et le plus clairement possible. Elle lui indiqua comment se rendre dans sa chambre. Toutefois, elle ignorait le nombre des sentinelles qui montaient la garde devant sa porte ou qui étaient postées sur le chemin de l'échauguette.

« Je suis au courant de quelque chose que le baron ne sait pas. Il croit qu'Abiru a l'intention de me présenter à von Kranzelkracht. En réalité, son dessein est de gravir le Doozwillnavava pour passer en Atlantide. Alors, il me vendra au Rhadamanthe.

— Il ne te vendra à personne parce que je le tuerai », rétorqua Wolff. « À présent, je dois remonter, Chryséis, mais je reviendrai dès que je le pourrai. Et pas par cet itinéraire ! En attendant, je n'ai qu'une chose à te dire : je t'aime !

— Il y a dix siècles que je n'ai pas entendu ces mots dans la bouche d'un homme ! » s'exclama Chryséis. « Oh ! Robert Wolff, je t'aime ! Mais j'ai peur ! Je...

— Tu n'as aucune raison d'avoir peur de quoi que ce soit. Pas tant que je serai en vie – et je n'ai nulle intention de mourir. »

Wolff pria Kickaha de le hisser sur le toit de la guérite. Lorsqu'il se mit debout, il éprouva un tel vertige qu'il s'en fallut d'un rien qu'il ne tombât car il avait le sang à la tête.

« Funem Laksfalk est déjà en train de redescendre », lui annonça le rouquin. « Je l'ai chargé de s'assurer qu'il était possible de refaire le même chemin dans l'autre sens. Et aussi de s'informer sur la cause de tout ce vacarme.

— C'est peut-être nous qui sommes l'objet de l'agitation, tu ne crois pas ?

— Non. Ils auraient commencé par vérifier que Chryséis est toujours là. »

La descente fut encore plus lente et plus dangereuse que l'avait été la montée mais tout se passa sans incident. Funem Laksfalk les attendait devant la fenêtre à partir de laquelle avait commencé l'escalade.

« Ils ont découvert le cadavre du garde », dit-il. « Mais l'idée ne leur est pas venue que nous ne sommes pas étrangers à sa mort. Les gworls se sont évadés du donjon et ils ont tué un grand nombre de gens dont ils ont pris les armes. Quelques-uns ont réussi à quitter l'enceinte du château mais pas tous. »

Les trois compagnons ne perdirent pas de temps à se mêler à ceux qui participaient aux recherches. Mais ils ne purent emprunter l'escalier donnant accès à la pièce où Chryséis était détenue. Von Elgers avait sans aucun doute pris soin de faire doubler la garde.

Ils rôdèrent pendant plusieurs heures dans le château, se familiarisant avec sa topographie. Bien que le choc causé par l'évasion des gworls eût quelque peu dégrisé les Teutons, ils étaient encore dans un état d'ivresse avancé. Wolff proposa finalement aux deux autres de se réunir pour examiner la situation. Peut-être pourrait-on mettre sur pied un plan ayant des chances de réussite raisonnables.

La pièce qui avait été mise à leur disposition était située au cinquième étage. Elle se trouvait sous l'échauguette où était détenue Chryséis et décalée par rapport à celle-ci. Les trois hommes durent se frayer un passage à travers une foule de gens dont l'haleine empestait la bière et le vin, mal assurés sur leurs jambes. Personne ne pouvait pénétrer dans leur chambre pour la fouiller car ils étaient les seuls, avec le chef de la garde, à en avoir la clé, et ce dernier avait eu bien trop à faire pour perquisitionner. D'ailleurs, comment les gworls auraient-ils pu franchir une porte fermée à double tour ?

Or, dès qu'il eut passé le seuil, Wolff comprit qu'ils avaient quand même réussi à le faire : une odeur de fruits pourris envahit ses narines. Il fit entrer ses compagnons puis fit volte-face, le poignard au poing. Kickaha, les narines dilatées et le regard flamboyant, avait dégainé, lui aussi. Seul funem Laksfalk ne se rendait compte de rien sinon qu'il régnait dans la pièce une odeur déplaisante. Wolff lui chuchota quelque chose à l'oreille et le Yidshe se dirigea vers le mur pour chercher les épées mais il s'arrêta net : le râtelier d'armes était vide. Wolff passa en silence dans la chambre adjacente, suivi de Kickaha qui brandissait une torche. La flamme, soudain vacilla, projetant sur le mur des ombres difformes dont la vue fit sursauter Wolff : il avait cru que c'étaient les gworls. Mais à mesure que la torche avançait, ces ombres s'évanouissaient ou se changeaient en silhouettes innocentes.

« Ils sont là », murmura Wolff. « Ou, en tout cas, ils étaient là il y a très peu de temps. Mais où ont-ils pu passer ? »

Du doigt, Kickaha désigna les rideaux qui dissimulaient la fenêtre. Wolff s'en approcha et se mit à larder à coups de dague les draperies de velours pourpre. La lame ne rencontra que la pierre et Wolff tira les rideaux. Il n'y avait pas trace de gworls.

« Ils sont entrés par la fenêtre », dit le chevalier yidshe. « Mais pourquoi ? »

Le hasard voulut que Wolff levât les yeux à ce moment. Il lâcha un juron et recula pour avertir ses amis mais ceux-ci avaient déjà suivi la direction de son regard. Il y avait deux gworls suspendus la tête en bas, accrochés par les genoux à l'épaisse tringle de fer des rideaux, un long couteau ensanglanté à la main. Et l'un d'eux étreignait également la trompe d'argent.

Dès qu'elles se virent découvertes, les hideuses créatures se laissèrent tomber avec un rapide mouvement du corps qui leur permit d'atterrir sur leurs pieds. Le gworl de droite lança sa jambe en avant : Wolff roula sur le sol, se relevant aussitôt. Le poignard de Kickaha fendit l'air en sifflant mais manqua sa cible. Le gworl visa mieux : sa lame s'enfonça dans le bras du rouquin.

Le couteau de l'acolyte atteignit funem Laksfalk au plexus avec une violence telle que le chevalier se plia en deux et fit un pas en arrière. Quand il se redressa, les autres comprirent pourquoi il n'avait pas été blessé : à travers la déchirure que portait maintenant sa chemise brillait l'acier d'une légère cotte de mailles.

Le gworl qui tenait la trompe avait enjambé le rebord de la fenêtre sans demander son reste, et le second livrait une bataille farouche pour empêcher les trois hommes de passer. Ayant arrêté Wolff d'un coup de poing, il se jeta comme un forcené sur Kickaha en faisant des moulinets avec ses bras pour le repousser. Funem Laksfalk bondit, sa dague à la main, dans l'intention de crever la panse du monstre, mais celui-ci lui happa le poignet. Sous la torsion, le Yidshe exhala un cri de douleur et ses doigts s'écartèrent.

Kickaha, qui était tombé à la renverse, leva une jambe, et son talon s'abattit sur la cheville du gworl qui bascula ! Mais Wolff le saisit à bras-le-corps avant qu'il ait touché le sol et tous deux se mirent à tourner en rond, littéralement soudés l'un à l'autre, chacun cherchant à briser l'échine de l'adversaire et à lui faire un croc-en-jambe. Wolff finit par renverser le gworl et tous deux culbutèrent. Le crâne de la créature sonna contre le mur. Wolff profita de son étourdissement passager pour pousser sa prise au maximum. Mais le gworl était trop puissamment musclé et ses os étaient trop solides : sa colonne vertébrale résista à la clé. Kickaha et funem Laksfalk fondirent sur lui, lui portant plusieurs coups de couteau, et ils auraient continué de le larder ainsi pour essayer de trouver le point vulnérable de son épidémie cartilagineux si Wolff ne leur avait dit d'arrêter.

Il fit un pas en arrière, libérant le gworl qui s'affaissa, perdant son sang, l'œil vitreux, et, se désintéressant momentanément de lui, il se pencha à la fenêtre pour essayer de savoir ce qu'était devenu le monstre à la trompe. Une troupe de cavaliers munis de torches franchissaient le pont-levis qui résonnait sous le martèlement des sabots. On ne voyait que les eaux noires du fossé. Le fugitif était invisible. Wolff se tourna vers sa victime.

« Il s'appelle Diskibibol », annonça Kickaha. « L'autre se nomme Smeel.

— Je ne l'ai pas vu descendre le long de la muraille. Il s'est sûrement noyé. Même s'il savait nager, les dragons d'eau lui auraient réglé son compte. Et il ne sait pas nager. » Kickaha songea à la trompe qui gisait maintenant dans la vase.

« Apparemment, personne ne s'est aperçu de sa chute. Elle est donc à l'abri pour le moment. »

Tout à coup, le gworl parla. Il s'exprimait dans un allemand approximatif, d'une voix rugueuse et gutturale :

« Vous allez mourir, humains. Le Seigneur vaincra. Arwoor est le Seigneur. Il ne peut être défait par des rebuts comme vous. Mais avant de mourir, vous subirez les tortures les plus... les... plus... »

Il fut pris d'une quinte de toux, cracha du sang et se tut définitivement.

« Il vaut mieux se débarrasser de son corps », dit Wolff. « Il serait difficile d'expliquer ce qu'il faisait ici. Et von Elgers risquerait d'établir un rapport entre la disparition de la trompe et la présence des gworls en ce lieu. »

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Les cavaliers étaient déjà loin : ils galopèrent sur le chemin de la ville. Le pont était désert. Rassuré, il souleva le pesant cadavre et le laissa choir dans le vide. Puis, avec l'aide de funem Laksfalk, il pansa le bras de Kickaha et s'employa à faire disparaître les traces du combat.

Alors seulement le chevalier yidshe brisa le silence. Il était pâle et tendu.

« C'était la trompe du Seigneur », fit-il. « J'exige que vous m'expliquiez comment il se fait qu'elle se trouvait là et que vous me disiez quel est votre rôle à tous les deux dans... dans cette apparente profanation.

— L'heure de la vérité a sonné », répondit Kickaha. « Parle-lui, Bob. Pour une fois, je ne me sens pas d'humeur à faire la conversation. »

Wolff s'inquiétait pour son ami : Kickaha, en effet, était livide, et le sang suintait de l'épais bandage qui recouvrait sa blessure. Cependant, il s'exécuta.

Funem Laksfalk l'écouta avec attention, quoiqu'il ne pût

s'empêcher de l'interrompre fréquemment pour lui poser des questions et de jurer lorsque le récit de Robert lui paraissait particulièrement stupéfiant.

« Je serais prêt à traiter de mensonge cette histoire d'un autre monde », dit-il quand Wolff eut fini, « si les rabbins ne m'avaient pas déjà affirmé que nos ancêtres et ceux des Teutons venaient effectivement d'un autre monde. En outre, le Livre du Second Exode prétend la même chose. On y lit aussi que le Seigneur a la même origine ! Néanmoins, j'ai toujours pensé qu'il s'agissait là de légendes imaginées par de saints personnages à la cervelle un peu fêlée, mais je n'aurais naturellement jamais eu l'idée de le crier sur les toits, ne tenant pas à être lapidé comme hérétique. De plus, il y avait toujours la possibilité que cela pût quand même être vrai. Et le Seigneur châtie ceux qui le nient. Sur ce point, il n'y a pas de doute à avoir.

» Vous m'avez maintenant placé dans une situation qui est loin d'être enviable. Vous êtes les chevaliers les plus redoutables que j'aie jamais eu le privilège de rencontrer. Des hommes de votre stature ne mentiraient pas, j'en mettrais ma tête à couper. Et votre histoire sonne aussi juste que l'armure de fun Zilberbergl, le grand tueur de dragons. Pourtant, je suis perplexe. » Il hocha la tête. « Vouloir pénétrer dans la citadelle du Seigneur et le combattre en personne ! Cela me remplit d'effroi. Pour la première fois de mon existence, j'avoue, moi, Leyb funem Laksfalk, que j'ai peur !

— Nous sommes prêts à vous délier de votre serment », dit Wolff, « mais nous vous demandons d'être fidèle à la foi jurée. C'est-à-dire de ne souffler mot de notre quête à âme qui vive.

— Je n'ai jamais parlé de vous abandonner », rétorqua le Yidshe avec colère. « Pas tout de suite, en tout cas. Quelque chose m'incite à penser que vous avez peut-être dit vrai. Le Seigneur est omnipotent. Or, vous d'abord, les gworls ensuite, avez eu sa trompe sacrée entre les mains. Et il n'a pas réagi. Peut-être que... »

Wolff répliqua qu'on n'avait pas le temps d'attendre qu'il se décide. Il fallait récupérer la trompe immédiatement pendant qu'on en avait la possibilité. Et délivrer Chryséis à la première occasion.

Sous la conduite de Wolff, les trois hommes passèrent dans une pièce voisine, inoccupée pour l'instant, et se munirent d'épées pour remplacer les leurs que les gworls avaient sans doute jetées dans les douves. Quelques minutes plus tard, ils étaient dehors, feignant de participer à la chasse aux monstres.

La plupart des Teutons avaient renoncé à poursuivre les recherches, et le trio attendit que les derniers attardés eussent à leur tour regagné le château bredouilles pour passer le pont-levis. Deux sentinelles se trouvaient dans le poste de garde extérieur. Heureusement, la guérite était distante d'une centaine de mètres, et

ses occupants ne pouvaient voir les ombres pliées en deux de Wolff et de ses deux amis, d'autant qu'ils étaient fort occupés à commenter les événements et à scruter les bois enténébrés.

« La trompe devrait être juste sous notre fenêtre », fit Wolff à voix basse. « Seulement... »

Kickaha le coupa : « Les dragons d'eau ont sans doute emporté les corps de Smeel et de Diskibibol dans leurs tanières. Mais qui sait si d'autres ne sont pas en train de se promener dans les parages ? J'irais bien volontiers, mais ma blessure les attirerait aussitôt.

— Je m'adressais à moi-même », murmura Wolff qui commença à se dévêtir. « Quelle profondeur ont les fossés ?

— Tu le verras bien ! »

Un reflet rougeâtre scintilla, réfléchissant la lumière lointaine des torches qui éclairaient le pont-levis. C'est l'œil d'un animal, se dit Wolff. Brusquement, quelque chose de gluant s'abattit sur lui et ses compagnons, les emprisonnant et les aveuglant. Wolff se débattit farouchement mais en prenant garde à ne pas faire de bruit : quels que fussent les assaillants, il ne tenait aucunement à alerter les gens du château. Toutefois ; il avait la certitude que l'embuscade n'avait pas été dressée à l'intention de ces derniers.

Plus il se débattait, plus le filet se resserrait sur lui, le paralysant. Finalement, il fut réduit à une impuissance totale. Ce ne fut qu'alors qu'une voix s'éleva, grinçante et assourdie. Un couteau trancha les mailles du filet au niveau de son visage. Dans la pénombre, Wolff distingua la silhouette de ses compagnons qui se trouvaient dans la même situation que lui, ainsi qu'une douzaine d'ombres difformes. L'odeur de fruits moisissés était épouvantable.

— Je suis Ghaghrill, Zdrrikh'agh d'Abbkung », fit la voix. « Toi, tu es Wolff, et toi, notre grand ennemi Kickaha. Je ne connais pas le troisième.

— Je suis le baron funem Laksfalk ! Libère-moi et tu verras bien vite si je gagne ou non à être connu, ignoble porc nauséabond !

— Silence ! Nous savons que vous avez massacré deux de mes meilleurs tueurs, Smeel et Diskibibol, encore qu'ils ne fussent pas aussi terribles que cela puisqu'ils se sont laissés vaincre par vous. Nous étions cachés dans les bois et nous avons vu Diskibibol tomber. Nous avons également vu Smeel sauter avec la trompe. » Ghaghrill observa un silence avant de poursuivre : « Wolff, tu vas plonger pour nous la rapporter. Si tu obéis, je te jure sur l'honneur du Seigneur veut aussi Kickaha, mais la trompe est encore plus importante pour lui, et il nous a dit de ne pas le tuer, même importante pour lui et il nous a dit de ne pas le tuer, même si cela nous obligeait à le laisser échapper. Nous obéissons au Seigneur car il est le plus grand d'entre les tueurs.

— Et si je refuse ? Il y a des dragons d'eau dans les douves et

plonger, c'est aller à une mort presque certaine.

— Si tu ne plonges pas, ce sera une mort tout à fait certaine. »

Wolff réfléchit. Il reconnaissait qu'il était logique que Ghaghrill l'eût choisi, lui, pour cette tâche. Les gworls ignoraient les tenants et les aboutissants du Yidshe et ne pouvaient, par conséquent, le charger d'aller chercher la trompe : il risquerait de ne pas revenir. Quant à kickaha, c'était un otage précieux qui arrivait immédiatement après l'instrument par ordre d'importance ; en outre, il était blessé, et le sang attirerait les monstres aquatiques. En revanche, s'il avait de l'amitié pour le rouquin, Wolff ne s'enfuirait pas. Certes, les gworls étaient incapables de mesurer avec exactitude la profondeur de ses sentiments.

C'était un risque calculé que Ghaghrill devait prendre.

Une chose était sûre : jamais un gworl ne s'aventurerait en eau profonde si quelqu'un d'autre pouvait le faire à sa place.

« Entendu », dit Wolff. « Déliez-moi et j'irai chercher la trompe. Mais donnez-moi au moins un poignard pour me défendre contre les dragons. » La réponse fut brève : « Non ! »

Il haussa les épaules. Quand il fut délivré du filet qui l'emprisonnait, il se dépouilla de tous ses vêtements à l'exception de sa chemise qui dissimulait la corde enroulée autour de ses reins.

« N'y va pas, Bob ! » lui lança Kickaha. « On ne peut pas avoir plus confiance dans la parole d'un gworl que dans celle de son maître. Quand ils auront la trompe, ils useront de nous selon leur bon plaisir. »

— Je n'ai pas le choix. Si je mets la main sur la trompe, je reviendrai. Et si je ne reviens pas, ce sera parce que je serai mort.

— N'importe comment, tu es sûr de mourir. »

Il y eut un bruit mat, le son d'un poing sur la chair. Kickaha poussa un juron étouffé.

« Si tu prononces encore un mot, Kickaha », fit Ghaghrill d'une voix douce, « je te coupe la langue. Cela, le Seigneur ne l'a pas défendu. »

WOLFF leva les yeux vers la fenêtre, derrière laquelle une torche brillait toujours, et entra dans l'eau...

Elle était froide sans toutefois être glaciale. Ses pieds s'enfonçaient dans une épaisse couche de vase visqueuse qui lui fit inmanquablement penser aux multitudes de cadavres dont les chairs putréfiées faisaient sans nul doute partie intégrante de cette nappe fangeuse. Et il ne pouvait s'empêcher de songer aux sauriens. Si la chance lui souriait, ils ne seraient pas dans les environs immédiats. S'ils avaient emporté dans leurs repaires les corps de Smeel et Diskibibol... Il était préférable de ne pas s'attarder sur des supputations de ce genre et de se mettre à nager.

À cet endroit, la largeur du fossé était au moins de deux cents mètres. Arrivé au milieu, il s'arrêta et se retourna. Il était trop loin pour apercevoir le groupe des gworls.

D'un autre côté, il était également hors de leur vue. Et Ghaghrill ne lui avait pas imposé de délai limite. Cependant, il savait que, s'il n'était pas de retour avant l'aube, il ne trouverait plus personne sur la berge.

Quand il fut à la verticale de la fenêtre éclairée, il plongea.

Plus il descendait, plus les eaux étaient froides. Ses oreilles commencèrent à lui faire mal et la douleur gagnait en intensité. Il lâcha quelques bulles d'air pour alléger la pression mais ne s'en trouva guère mieux. Au moment où il se disait qu'il ne pourrait s'enfoncer davantage sans que ses tympans éclatent, sa main toucha la vase. Luttant contre la tentation de remonter immédiatement pour échapper à la compression et remplir ses poumons qui avaient désespérément besoin de se gorger d'air, il tâtonna dans la boue. Mais il ne trouva qu'un os. Cette fois, il ne pouvait plus tenir : il remonta.

À deux reprises, il regagna la surface et, à deux reprises, plongea à nouveau. Même si la trompe reposait effectivement sur le fond, il y avait de fortes chances pour qu'il soit incapable de mettre la main sur elle, il en avait maintenant la conviction. Dans ces ténèbres liquides, il

pouvait fort bien passer à deux centimètres d'elle sans s'en douter le moins du monde. Et puis, il n'était pas impossible que Smeel l'eût jetée au loin dans sa chute. Ou qu'un dragon l'eût emportée en même temps que le cadavre. Et – pourquoi pas ? – avalée...

La troisième fois, il fit quelques brasses pour s'éloigner un peu de l'endroit qu'il avait exploré jusqu'ici et plongea, espérant que sa trajectoire faisait un angle de quatre-vingt-dix degrés avec le fond. Dans cette obscurité, il n'avait aucun moyen d'apprécier sa direction. Il enfonça sa main dans la boue et ses doigts se refermèrent sur un objet froid et métallique. Il le tâta et sentit le contact de sept petits boutons en saillie.

Sa tête creva la surface et il aspira profondément. Maintenant, il fallait regagner le bord. Pourvu qu'il parvienne à effectuer le voyage de retour ! Il n'était pas encore dit qu'il ne ferait pas de mauvaises rencontres en chemin.

Il cessa de penser aux dragons, surpris de constater que l'obscurité était totale. Les torches du pont-levis, le vague halo de la lune derrière les nuages, la haute fenêtre éclairée... tout avait disparu.

Il se contraignit à poursuivre sa progression tout en s'efforçant d'analyser la situation. En premier lieu, il n'y avait pas le moindre souffle de vent. L'air avait une odeur de croupi. Il ne pouvait donc se trouver qu'en un seul endroit, et la chance avait voulu que celui-ci fût situé exactement là où il venait de plonger. Autre hasard favorable : il était remonté en suivant une trajectoire oblique.

Il fit quelques brasses pour s'orienter car il ne voyait rien et ne savait dans quelle direction était le bord. Il toucha une paroi de pierre – non... de brique – qu'il suivit. Elle s'incurvait à partir d'un certain moment et les espoirs de Wolff se réalisèrent : ce mur aboutissait à une série de marches.

Il se mit en devoir de les gravir lentement, le bras tendu pour éviter d'éventuels obstacles, tâtant les degrés du pied, prêt à faire halte si le vide s'ouvrait soudain sous ses pas ou si une marche semblait branlante. Il y en avait vingt. L'escalier débouchait sur une galerie taillée à même le rocher.

Von Elgers ou celui qui avait bâti le château avait prévu une issue secrète. Une ouverture percée dans la muraille au-dessous du niveau de la surface des eaux donnait sur une chambre, une sorte de petit port à partir duquel il était possible de pénétrer à l'intérieur de l'édifice. À présent, Wolff avait la trompe et il pouvait en outre entrer dans le château en passant inaperçu. Mais il ne savait que faire. Rapporter tout d'abord la trompe aux gworls et partir ensuite avec ses compagnons à la recherche de Chryséis en empruntant ce passage secret ?

Il était douteux que Ghaghrill tint ses promesses.

D'ailleurs, à supposer même que les gworls libèrent leurs prisonniers et que l'on puisse mettre ce projet à exécution, il n'en restait pas moins que Kickaha était blessé. Son sang ferait accourir les sauriens et c'en serait fait du trio.

Chryséis n'aurait plus aucun espoir d'être délivrée. Pas question, non plus, de revenir au château en la seule compagnie de funem Laksfalk et en laissant Kickaha de l'autre côté du fossé. Il serait découvert dès que le jour se lèverait. Certes, il pourrait se cacher dans les bois, mais il y avait de fortes chances pour que la chasse à l'homme reprenne à l'aube. Surtout lorsque l'on découvrirait que les trois chevaliers étrangers s'étaient volatilisés.

Wolff résolut de poursuivre son chemin : l'occasion était trop belle pour qu'il la laisse échapper. Il ferait tout ce qu'il pourrait faire pendant le temps dont il disposait encore avant le lever du soleil. Au pire, il repartirait avec la trompe.

La trompe ! Inutile de la garder par-devers lui. S'il se faisait prendre les mains vides, sachant où elle était, il aurait une monnaie d'échange.

Il redescendit les marches, plongea et déposa l'instrument sur la vase par trois mètres de fond.

De retour à la galerie, il se mit en marche en traînant les pieds et parvint ainsi jusqu'à un escalier en colimaçon dans lequel il s'engagea.

Il était maintenant au moins au cinquième étage, à en juger par le nombre de marches qu'il avait gravies. À chaque palier supposé, il avait palpé les murs à la recherche de portes ou de loquets, mais en vain.

Au septième étage (selon ses calculs), il distingua un rait de lumière filtrant à travers un interstice de la maçonnerie. Il y colla son œil et vit une salle au fond de laquelle, une bouteille à portée de la main, trônait le baron von Elgers.

L'homme assis devant la table en face de lui n'était autre qu'Abiru.

La boisson n'était pas seule responsable du teint cramoisi du baron.

« C'est mon dernier mot, Khamshem », disait-il d'une voix grondante à son interlocuteur. « Ou vous reprenez la trompe aux gworls, ou vous serez décapité. Mais auparavant, vous ferez un petit séjour dans mes oubliettes. Il y a là de curieux instruments de fer qui ne manqueront pas de vous intéresser ! »

Abiru se leva. En dépit de sa pigmentation, il était aussi pâle que von Elgers était rubicond.

« Croyez-moi, messire, si les gworls ont volé la trompe, on la leur reprendra. Ils ne peuvent pas être allés très loin avec elle – s'ils l'ont – et il ne sera pas difficile de retrouver leur piste. Ils ne peuvent être

confondus avec des êtres humains et, en plus, ils sont stupides. »

Le baron poussa un rugissement, se leva, et son poing s'abattit sur la table.

« Stupides ! Ils ont été assez malins pour s'échapper de mon donjon alors que j'aurais juré que c'était impossible ! Ils ont découvert ma chambre et volé la trompe ! Et vous prétendez qu'ils sont stupides !

— Au moins, ils n'ont pas enlevé la fille par la même occasion. Tout n'est pas perdu. Elle devrait me rapporter une somme fabuleuse.

— Elle ne vous rapportera rien du tout ! Elle est à moi ! »

Abiru décocha à von Elgers un regard fulminant et répliqua :

« Elle m'appartient. J'ai couru de gros dangers pour la capturer et c'est à grands frais que je l'ai convoyée jusqu'ici. Elle est légitimement ma propriété. Qui êtes-vous donc ? Un homme d'honneur ou un bandit ? »

Le baron le frappa et Abiru roula à terre. Se frottant la joue, il se remit aussitôt debout et, regardant fixement le hobereau, il demanda d'une voix tendue :

« Et mes pierres précieuses ?

— Elles sont dans le château, et tout ce qui se trouve dans le château appartient à von Elgers ! » hurla le baron qui s'éloigna, sortant ainsi du champ de vision de Wolff. Sans doute était-il allé à la porte car il appela la garde Deux soldats entrèrent et encadrèrent Abiru.

« Estimez-vous encore heureux que je vous accorde la vie sauve », lança von Elgers sur un ton furieux. « Je suis en droit de vous abattre comme un misérable chien. Vous devriez me remercier à genoux ! Maintenant, quittez ce château sur-le-champ. Si j'apprends que vous ne vous rendez pas dans un autre État immédiatement, je vous ferai pendre à l'arbre le plus proche ! »

Abiru ne répondit pas. La porte se referma. Le baron se mit à faire les cent pas. Soudain, il s'approcha du mur derrière lequel Wolff était aux aguets. Ce dernier, abandonnant son poste d'observation, battit en retraite dans l'escalier, formant le vœu d'avoir pris la bonne direction ; si von Elgers décidait de descendre, il serait refoulé jusqu'au canal souterrain. Mais il ne pensait pas que le baron avait cette intention.

Le baron enfonça un doigt dans le trou et une section de la paroi pivota. La lueur d'une torche illumina l'escalier et Wolff se colla contre la muraille pour se dissimuler dans l'ombre. Bientôt, la lumière s'affaiblit : von Elgers remontait. Wolff lui emboîta le pas.

Il était obligé de rester à bonne distance pour passer inaperçu au cas où il viendrait à l'idée du châtelain de se retourner ; aussi ne le vit-il pas interrompre son ascension.

Mais l'obscurité revint subitement et Wolff comprit ce qui s'était

passé. Il pressa le pas, repéra un nouvel orifice à travers lequel il jeta un coup d'œil avant d'y glisser le doigt. Quand il eut exercé une traction de bas en haut, un déclic retentit et une porte s'ouvrit. Wolff était maintenant dans les appartements privés du baron. Avisant un râtelier d'armes, il s'empara d'une mince dague dont la lame mesurait une vingtaine de centimètres, rejoignit l'escalier, referma le panneau et continua de monter.

Cette fois, il n'avait plus de trou lumineux pour le guider, et il n'était même pas certain de s'être arrêté au même niveau que le baron, ne pouvant en effet que se fier aux calculs approximatifs auxquels il s'était livré quand von Elgers avait disparu pour déterminer la distance qui le séparait de lui. Il n'avait d'autre solution que de chercher à l'aveuglette le dispositif que l'autre avait certainement fait jouer pour ouvrir une nouvelle porte. Il appuya son oreille contre le mur dans l'espoir d'entendre des voix. Mais c'était le silence.

Ses doigts ne rencontraient que des briques et du ciment rendu pulvérulent par l'humidité. Puis il toucha une surface de bois. C'était un large panneau encastré dans la maçonnerie mais il n'y avait apparemment rien qui pût faire office de sésame.

Il monta encore de quelques marches et continua de tâter la muraille. En vain : il ne décelait aucun mécanisme, aucune solution de continuité entre les briques. Il explora le mur opposé sans plus de succès.

La fièvre le gagnait, maintenant. Il était convaincu que von Elgers s'était rendu dans la chambre de Chryséis – et pas seulement pour faire un brin de causerie. À nouveau, il explora le chambranle, s'arc-bouta contre la porte. Mais elle était inébranlable. L'espace d'un instant, il songea à jouer du poing pour attirer l'attention du baron : si celui-ci venait se rendre compte de ce qui se passait, Wolff serait dans une position stratégique favorable pour l'attaquer par surprise. Mais il repoussa cette idée : von Elgers était trop malin pour tomber dans un piège pareil. Certes, il serait peu vraisemblable qu'il aille chercher de l'aide, car il ne tiendrait pas à révéler le passage dérobé à des tiers, mais il n'aurait qu'à sortir de la chambre de Chryséis par la voie normale. Les sentinelles se demanderaient peut-être d'où il arrivait mais elles penseraient probablement qu'il était entré avant la relève. N'importe comment, il ne serait pas difficile de réduire définitivement au silence un garde par trop méfiant.

Wolff exerça une poussée sur l'autre côté de la porte qui bascula. Elle n'était pas fermée à clé. Il suffisait tout simplement de la manœuvrer dans le bon sens.

Il grogna à voix basse, furieux d'avoir mis si longtemps pour parvenir à ses fins alors que la manœuvre était aussi simple, et

franchit le seuil. Il était à présent dans une pièce obscure et exigüe, presque un cagibi, formée de trois murs de briques scellées au mortier et d'une cloison de bois comportant une tige métallique. Il colla l'oreille à la cloison de bois. Il perçut un murmure de voix étouffées, trop faibles pour être identifiées.

En tirant sur le levier de métal, on déclenchait le cliquet assurant l'ouverture de la porte. La dague au poing, il la franchit et pénétra dans une grande salle dallée, ornée d'un vaste lit aux colonnes sculptées soutenant un dais rose à franges. Au-delà du lit, il y avait une fenêtre cruciforme qu'il reconnut.

Von Elgers lui tournait le dos. Il poussait vers le lit Chryséis qu'il serrait dans ses bras et qui, les yeux clos, détournait la tête pour échapper à ses baisers. L'un et l'autre avaient tous leurs vêtements.

Wolff bondit, empoigna le baron par l'épaule et le tira en arrière. Le châtelain lâcha Chryséis pour sortir sa dague du fourreau mais se rappela au dernier moment qu'il était venu sans armes, ne voulant pas risquer d'être poignardé par la prisonnière.

Son visage avait pris une teinte terreuse. Il ouvrit la bouche pour appeler les gardes mais la surprise et la peur le paralysaient et Wolff ne lui laissa pas le temps de recouvrer ses esprits. Laisant tomber sa dague, il frappa le baron à la pointe du menton et sa victime s'affaissa, inconsciente. Bousculant Chryséis qui le regardait, pâle et les yeux écarquillés, il déchira les draps pour faire un bâillon qu'il enfonça dans la gorge de von Elgers dont il lia ensuite les mains à l'aide de la corde dont il avait eu la précaution de se munir. Cela fait, il balança le corps inerte du seigneur sur son épaule et, se tournant vers la dryade, dit : « Viens. Nous parlerons plus tard. » Et il lui ordonna de refermer la porte dérobée derrière eux car il était inutile de révéler l'existence du passage secret aux gens qui, inquiets de l'absence prolongée du maître de céans, viendraient à sa recherche.

Ils descendirent l'escalier, éclairés par la torche que tenait Chryséis qui fermait la marche. Quand ils atteignirent le quai, Wolff lui expliqua la situation. Puis, ayant récupéré la trompe, il aspergea le visage du baron. Dès que ce dernier eut ouvert les yeux, il lui fit savoir ce qu'il attendait de lui. Von Elgers secoua la tête de gauche à droite.

« Ou vous nous accompagnez comme otage et vous courez votre chance avec les dragons d'eau, ou vous mourez tout de suite. À vous de choisir. »

Cette fois, le hochement de tête du baron fut affirmatif. Wolff coupa ses liens mais noua l'extrémité de la corde à la cheville de son prisonnier. Ils entrèrent dans l'eau ; immédiatement, von Elgers nagea en direction du mur d'en face et plongea, imité par Wolff et Chryséis. Tous trois passèrent sous l'obstacle qui s'arrêtait à environ un mètre de la surface, et quand ils réapparurent à l'air libre, Wolff vit que les

nuages commençaient à se déchirer. Bientôt, la lune brillerait de tout son éclat.

Obéissant aux instructions de Wolff qui tenait la corde dans sa main, le baron et Chryséis obliquèrent pour rejoindre la terre ferme de l'autre côté du fossé. D'ici un quart d'heure, la lune aurait fait le tour du monolithe et le soleil ne tarderait pas à apparaître derrière elle. Il ne restait guère de temps à Wolff pour mener son plan à bien mais il lui était impossible de se hâter, sinon von Elgers risquerait de tromper sa vigilance.

Le point visé était à une centaine de mètres de l'endroit où attendaient les gworls. Au bout de quelques minutes, ils eurent contourné le château. Dès lors, même si la lune se levait, ils échapperaient à la vue des soldats qui montaient la garde sur le pont. Ce détour indispensable était un mal nécessaire : un mal, car plus longtemps ils resteraient dans l'eau et plus les dragons auraient de chances de les découvrir.

Ils n'étaient qu'à vingt mètres de leur destination quand Wolff sentit plutôt qu'il ne le vit le remous qui agita soudain la surface. Il se retourna : une sorte de petite vague ondulait, s'approchant de lui. Ses jambes se détendirent et frappèrent quelque chose de dur ; l'impact le propulsa en arrière et il lâcha la corde. Un corps massif passa entre Chryséis et lui, heurta le baron et continua sa course, emportant leur otage au loin.

Sans plus s'astreindre à éviter de faire de bruyantes éclaboussures, Wolff et la dryade se mirent à nager de toutes leurs forces. Enfin, ils abordèrent, se hissèrent sur la terre ferme, s'élancèrent au pas de course et ne s'arrêtèrent, haletants, que lorsqu'ils purent étreindre un tronc d'arbre. Mais Wolff n'attendit pas d'avoir totalement recouvré son souffle. Dans quelques minutes, le soleil serait levé. Il dit à Chryséis de l'attendre. S'il n'était pas là peu après l'apparition de l'astre, c'est qu'il ne reviendrait pas avant longtemps – et peut-être ne le reverrait-elle plus jamais. Alors, il ne lui resterait plus qu'à aller chercher refuge dans les bois – et à subsister comme elle le pourrait.

Elle le supplia de ne pas l'abandonner : elle ne pouvait supporter l'idée de rester seule.

« Il le faut », répondit-il en lui tendant sa seconde dague qu'il gardait cachée sous sa chemise.

« Si tu es tué, je me l'enfoncerai dans le cœur », s'exclama Chryséis.

Wolff, devant son émoi, était au supplice, mais il n'y avait rien à faire. « Tue-moi avant de t'en aller ! » l'implorait-elle. « J'ai trop souffert. Je ne pourrai plus endurer une nouvelle épreuve. » Il lui effleura les lèvres d'un baiser. « Mais si ! Tu es plus tenace qu'autrefois et tu l'as toujours été plus que tu ne le croyais. Regarde comme tu as

changé : tu es capable de prononcer le mot tuer sans sourciller. »

Sur ce, il s'élança, plié en deux, vers le lieu de rendez-vous où l'attendaient les gworls et ses amis. Avant d'y arriver, il s'arrêta et tendit l'oreille. Tout ce qu'il entendit fut l'appel d'un oiseau nocturne et un cri étouffé venant du château. Tenant sa dague serrée entre ses dents, il reprit sa progression à quatre pattes, s'attendant à tout moment à distinguer une masse plus sombre que l'obscurité ambiante et dégageant une odeur de moisi. Mais il n'y avait personne. Les vestiges miroitants des filets aux mailles grises étaient le seul indice témoignant du passage des gworls.

Il fouilla les environs. N'ayant rien trouvé et songeant que d'ici un très court laps de temps la nuit céderait place au jour, il rebroussa chemin afin que les sentinelles ne s'aperçoivent pas de sa présence.

Chryséis se jeta dans ses bras et versa quelques larmes.

« Eh bien, je suis revenu, tu vois », fit-il. « Mais il faut que nous partions.

— Nous retournons à Okeanos ?

— Non. Nous allons à la recherche de mes amis. »

Ils se dirigèrent en courant vers le monolithe. La disparition du baron ne tarderait plus à être découverte et aucune cachette banale ne serait sûre à des kilomètres à la ronde. De plus, les gworls qui le savaient, eux aussi, devaient également être sur la route du Doozwillnavava. En dépit de l'attrait que la trompe exerçait sur eux, ils ne pouvaient se permettre de s'attarder, d'autant qu'ils pensaient sans doute que Wolff s'était noyé ou avait été dévoré par un dragon. À leurs yeux, la trompe était actuellement hors d'atteinte mais ils pourraient revenir quand tout danger serait écarté.

Exception faite de quelques courtes haltes, Wolff et Chryséis ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir atteint l'épaisse forêt de Rauhwald. Alors, ils se glissèrent sous des enchevêtrements de ronces, se fauilèrent à travers les entrelacs des broussailles. Leurs genoux étaient en sang, chacune de leurs articulations était douloureuse. À un moment donné, Chryséis s'effondra. Wolff fit une ample cueillette de baies, ils se restaurèrent et dormirent toute la nuit. Au matin, ils repartirent, toujours en rampant. Quand ils arrivèrent à la lisière de la forêt, ils étaient égratignés des pieds à la tête mais personne ne les attendait, ce qui réjouit le cœur de Wolff. Autre chose ajoutait encore à sa satisfaction : il savait que les gworls avaient suivi la même voie : des touffes de poils raides et des lambeaux d'étoffe accrochés ici et là aux épines en étaient la preuve formelle. C'étaient sans nul doute des indices que Kickaha s'était arrangé pour semer sur son passage, au cas où son ami relèverait la piste.

IL leur fallut un mois pour parvenir au pied du monolithe Doozvillnavava. Ils étaient sur la bonne route, c'était incontestable ; ils le savaient : la rumeur publique disait que les gworls étaient passés par là et ils avaient même parlé avec des personnes qui les avaient aperçus de loin. « Je ne sais pas pourquoi ils se sont tellement éloignés de la trompe », dit Wolff. « Ils ont peut-être l'intention de se cacher dans une grotte de la montagne pour revenir quand tout sera calmé et qu'ils seront un peu oubliés.

— À moins que le Seigneur ne leur ait ordonné de commencer par lui amener Kickaha. Kickaha le nargue depuis si longtemps que la seule pensée de ton ami doit suffire à lui faire perdre la tête. Il n'est pas impossible qu'il veuille s'assurer de sa personne avant de lancer à nouveau ses gworls à la recherche de la trompe. »

Wolff admit que l'hypothèse de Chryséis était peut-être fondée. Il n'était même pas exclu que le Seigneur ne quitterait pas sa résidence pour descendre à l'aide des cordes utilisées par les gworls pour gagner ce niveau. Toutefois, ce n'était guère probable car on imaginait mal que le Seigneur pût courir le risque d'un échec. Comment serait-il sûr que les gworls le remonteraient ?

Wolff leva les yeux vers le Doozvillnavava, large comme un continent, immense dans le ciel. Selon Kickaha, il était pour le moins deux fois plus haut que le monolithe Abbarhploonta qui servait d'assise au pays de Dracheland. Il s'élevait à 18 000 mètres au bas mot, et les créatures qui hantaient ses contreforts, ses gorges et ses grottes étaient aussi nombreuses, aussi affamées et aussi effrayantes que celles des autres monolithes. Le Doozvillnavava était criblé d'anfractuosités, hérissé d'arêtes, couturé de balafres ; une énorme crevasse s'ouvrait dans sa paroi tourmentée, semblable à la bouche sombre et béante d'un géant prêt à dévorer les audacieux qui oseraient venir l'importuner.

Chryséis frissonna à la vue de ces sauvages promontoires d'une incroyable hauteur, mais elle ne dit rien. Il y avait déjà longtemps

qu'elle avait renoncé à exprimer ses frayeurs à haute voix. Peut-être, songeait Wolff, parce qu'elle était détachée d'elle-même et se concentrait exclusivement sur la vie qu'elle portait dans son sein. Il était convaincu qu'elle était enceinte.

L'entourant de son bras, il l'embrassa et dit : « J'aimerais que nous nous mettions en route tout de suite, mais il nous faut plusieurs jours pour faire nos préparatifs. Nous ne nous lancerons pas à l'assaut de ce monstre avant de nous être restaurés et d'avoir rassemblé suffisamment de ravitaillement. »

Trois jours plus tard, habillés de solides vêtements de cuir, chargés de cordes, d'armes, de matériel de varappe, de sacs de vivres et d'outres d'eau, ils entamèrent l'ascension. Wolff portait la trompe enfermée dans un étui de peau fixé à son dos.

Au bout de quatre-vingt-dix jours, ils avaient franchi sensiblement la moitié du parcours. Chaque pas avait été un combat – contre la vertigineuse verticalité du versant, contre la roche pourrie et traîtresse, contre les bêtes de proie : le serpent multipède que Wolff connaissait pour avoir déjà rencontré son cousin sur le Thayaphayawoed, le loup aux griffes prenantes, le singe des montagnes, le hache-bec de la taille d'une autruche et le petit mais mortel plongeur.

Le cent quatre-vingt-sixième jour, ils atteignirent le sommet du Doozvillnavava. Wolff et Chryséis n'étaient plus, ni physiquement ni mentalement, ce qu'ils étaient au début de l'ascension. Wolff avait perdu du poids mais gagné en endurance et en vigueur. Son visage et son corps portaient les cicatrices laissées par les plongeante, les singes des montagnes et les hache-bec de rencontre. Sa haine pour le Seigneur était encore plus virulente car, à la cote 9000, Chryséis avait perdu l'enfant qu'elle portait. Dans ces conditions, une fausse couche n'était pas inattendue, mais Wolff ne pouvait oublier que, sans le Seigneur ils n'auraient pas eu à se lancer dans une pareille expédition. Ce par quoi elle était passée avant même d'attaquer le Doozvillnavava avait aguerri Chryséis au physique comme au moral. Pourtant, les épreuves qu'elle avait connues sur le monolithe avaient été pires que tout ce qu'elle avait eu à endurer jusque-là et elle aurait fort bien pu craquer. Elle avait résisté, ce qui confirmait le jugement que Wolff avait jadis porté sur elle, à savoir qu'elle était faite d'une fibre particulièrement solide. Les conséquences débilitantes d'un millénaire passé dans les délices du Jardin étaient annulées. La Chryséis qui avait vaincu le monolithe était très proche de la femme habituée à l'existence primitive et impitoyable de l'antique rivage égéen d'où elle avait été enlevée. Elle était seulement beaucoup plus sage.

Wolff décida qu'ils prendraient quelques jours de repos qu'ils consacreront à chasser, à réparer leurs arcs et à confectionner de

nouvelles flèches. En même temps, il guettait l'arrivée d'un aigle car il n'en avait pas vu depuis sa conversation avec Phthie dans les ruines de la cité au bord du fleuve Guzit. Mais n'ayant aperçu nul oiseau vert au bec jaune, Wolff résolut à contrecœur de s'enfoncer dans la jungle qui formait une ceinture de quinze cents kilomètres de profondeur, enserrant le pays d'Atlantide. Celui-ci, situé au centre du monolithe, était grand comme la France et l'Allemagne réunies.

Wolff avait tenté d'apercevoir le pilier à la cime duquel se dressait le palais du Seigneur puisque Kickaha lui avait dit que, bien que celui-ci fût beaucoup plus mince que les autres monolithes, il était visible depuis le rebord de la plate-forme continentale. Mais il n'avait distingué qu'une masse tumultueuse et noire de nuages que déchiraient les éclairs. Une semaine plus tard, les nues d'orage voilaient toujours ridaquizzoorhruz et Wolff s'en inquiétait : il y avait trois ans et demi qu'il était sur cette planète, et c'était la première fois qu'il assistait à une tempête de cette ampleur.

Quinze jours se passèrent. Le seizième, ils découvrirent en travers de la piste de la jungle un corps décapité. La tête enrubannée d'un Khamshem gisait à quelque distance au milieu des broussailles.

« Je me demande si Abiru n'est pas, lui aussi, sur les talons des gworls », fit Wolff. « Ils se sont peut-être emparé de ses pierres précieuses en quittant le château de von Elgers. À moins, c'est encore plus plausible, qu'il ne se figure que les gworls ont la trompe. »

À trois kilomètres de là, le couple tomba sur un autre Khamshem ; celui-là était éventré et ses intestins sortaient de la plaie. Wolff tenta d'obtenir des renseignements du blessé mais ce dernier était trop mal en point pour répondre et il mit fin à son agonie. Quand il lui donna le coup de grâce, Chryséis ne détourna même pas les yeux. Cela fait, Wolff rangea son poignard dans sa ceinture et prit le cimeterre du mort : il avait le sentiment que cette arme lui rendrait bientôt service.

Ils marchèrent encore pendant une demi-heure ; soudain, des clameurs s'élevèrent devant eux. Wolff et Chryséis se dissimulèrent au milieu de la végétation luxuriante qui bordait la piste. Abiru et deux Khamshems ne tardèrent pas à apparaître, fuyant à toutes jambes devant trois négroïdes trapus au visage peint et à la barbe teinte en rouge. L'un d'eux lança son javelot qui s'enfonça dans le dos d'un Khamshem. L'homme bascula sans proférer un son et, emporté par l'élan, glissa sur la terre molle. Les deux poursuivants firent volte-face afin d'affronter l'ennemi.

Wolff ne pouvait s'empêcher d'admirer l'adresse et le courage d'Abiru au combat. Quand son compagnon tomba à son tour, une lance fichée dans la poitrine, il continua de faire des moulinets avec son cimeterre. Bientôt, deux sauvages furent tués ; le troisième tourna les talons. Lorsque le négroïde eut disparu, Wolff s'avança sans bruit

derrière Abiru et frappa du tranchant de la main. Le bras paralysé, l'autre lâcha son cimeterre.

Sa surprise et sa frayeur étaient telles qu'il était incapable de dire un mot. Quand Chryséis émergea des buissons ses yeux s'écarquillèrent encore davantage. Wolff l'interrogea sur la situation ; alors, au prix d'un grand effort, Abiru retrouva l'usage de la parole.

Ainsi que Wolff l'avait deviné, il s'était lancé à la poursuite des gworls avec ses hommes et quelques Sholkins. Il avait fini par les rattraper à quelques kilomètres de là. Plus exactement, il était tombé dans une embuscade qui s'était soldée par la mort ou la mise hors de combat d'un bon tiers de son escorte alors que les gworls cachés en haut des arbres ou dans les broussailles d'où leurs poignards pleuvaient dru, n'avaient subi aucune perte. Les Khamshems avaient battu en retraite dans l'espoir de trouver plus loin un terrain plus favorable. C'est alors que poursuivants et poursuivis étaient tombés sur une bande de sauvages à la peau noire.

« Et vous allez bientôt en avoir d'autres sur le dos », commenta Wolff. « Que sont devenus Kickaha et funem Laksfalk ?

— J'ignore le sort de Kickaha. Il n'était pas avec les gworls. Mais le Yidshe se trouvait en leur compagnie. » L'espace d'un moment, Wolff songea à abattre Abiru. Mais il répugnait à l'exécuter de sang-froid et, de plus, il voulait lui poser d'autres questions ; il avait la conviction que le personnage jouait un rôle et qu'il cachait quelque chose. Il se remit en marche, poussant Abiru en lui enfonçant la pointe de son cimeterre dans les reins, et lui ordonna de se taire lorsque celui-ci protesta, s'exclamant que c'était aller à une mort certaine. Quelques minutes plus tard, des cris et la rumeur d'une bataille parvinrent à leurs oreilles. Ils traversèrent un ruisseau à gué et gravirent un haut piton abrupt et rocailleux à la végétation relativement clairsemée.

Témoins de la bataille, des morts et des blessés gisaient le long de la pente – des gworls, des Khamshems, des Sholkins et des sauvages. Près du sommet, adossés à une paroi en forme de V que surplombaient deux énormes rochers en saillies, trois combattants tenaient les négroïdes en respect : un gworl, un Khamshem et funem Laksfalk. Wolff et Chryséis virent le Khamshem s'écrouler, percé de lances, au moment où ils allaient se précipiter, et Wolff dit à la dryade de reculer. Pour toute réponse, elle banda son arc, et l'un des sauvages à l'arrière-garde des assaillants tomba à la renverse, la flèche plantée dans le dos.

Wolff eut un sourire farouche et se mit à tirer à son tour. Tous deux choisissaient leurs victimes parmi les derniers du groupe, dans l'espoir qu'ils parviendraient à en massacrer un bon nombre avant que les négroïdes qui se trouvaient en première ligne s'aperçoivent de

quelque chose. Ils en abattirent ainsi une douzaine. Mais un sauvage se retourna par hasard et vit son voisin s'effondrer. Il poussa un cri et alerta ceux qui l'entouraient. Aussitôt, un détachement de négroïdes se rua en direction de Wolff et de Chryséis en brandissant leurs armes, laissant le gros de la troupe s'expliquer avec le baron yidshe et le gworl. Avant d'avoir atteint le couple, quatre sauvages avaient mordu la poussière. Trois autres roulèrent encore à terre, une flèche dans le corps. L'ardeur des six qui restaient commença de s'émousser quand approcha le moment du corps à corps. Ils s'arrêtèrent et les sagaies volèrent, mais les deux archers les évitèrent sans difficulté car la distance était trop grande pour que les armes de jet fussent efficaces. Wolff et Chryséis, rompus à ce genre d'exercice, gardaient tout leur sang-froid. Quatre sauvages encore eurent le sort de leurs prédécesseurs et les deux survivants se replièrent au pas de course. Ni l'un ni l'autre ne rejoignirent la horde quoique l'un d'eux ne fût que légèrement blessé à la jambe.

Maintenant, le gworl était mort, et funem Laksfalk demeurait seul en face de quarante adversaires. Il bénéficiait toutefois d'un relatif avantage dans la mesure où les négroïdes ne pouvaient attaquer que deux de front : le rempart que formaient les rochers et la barricade de cadavres leur interdisaient de submerger le baron sous leur masse. Agitant son cimeterre sanglant, ce dernier hurlait à pleine voix un chant de guerre yidshe. S'étant mis tant bien que mal à couvert derrière deux blocs rocheux, Wolff et Chryséis se remirent à faire pleuvoir une grêle de flèches sur l'arrière-garde des sauvages. Ils en tuèrent cinq de plus. Mais à présent, leurs carquois étaient vides. « Va récupérer quelques flèches sur les cadavres », ordonna Wolff. « Moi, je vais au secours de Laksfalk. »

Il se baissa pour ramasser un javelot et se rua vers le faite du promontoire en suivant un itinéraire détourné espérant que les assaillants seraient trop occupés pour lui prêter attention. De l'autre côté de l'éminence, il vit deux sauvages tapis sur le surplomb. Seule la saillie sous laquelle se trouvait le chevalier les empêchait de sauter sur lui. Mais ils attendaient qu'il s'aventure hors de son refuge.

Le javelot de Wolff se ficha dans la fesse d'un des négroïdes qui poussa un hurlement et bascula dans le vide. Son compagnon se releva, et la dague du Terrien s'enfonça dans son abdomen. Il tomba à son tour.

Wolff escalada un amas de rocs, ramassa une pierre de bonne taille qu'il souleva à bout de bras et laissa choir avec un cri. Les sauvages levèrent la tête à temps pour voir le projectile fondre sur eux et terminer sa course en roulant après avoir mis au moins trois des leurs hors de combat.

Alors, ce fut la panique : les survivants se débandèrent.

Peut-être parce qu'ils croyaient que Wolff n'était pas seul, peut-être parce que, en primitifs indisciplinés qu'ils étaient, ils étaient démoralisés par les lourdes pertes qu'ils avaient déjà essuyées. La vue de tant de leurs camarades tués derrière eux dut également jouer pour accroître leur effroi.

Wolff faisait des vœux pour qu'ils partent sans esprit de retour. Afin que les fuyards ne se ressaisissent pas, il lança un autre rocher à toute volée – et cela fit un sauvage de moins. Chryséis, de son côté, tira deux flèches qui firent mouche.

Le baron funem Laksfalk était étendu par terre, le teint cireux. Il avait la poitrine transpercée d'une lance et le sang jaillissait à grands flots de la blessure.

« C'est vous », fit-il d'une voix faible. « L'homme venu de l'autre monde... Avez-vous assisté à la bataille ? »

Wolff se baissa pour examiner la plaie.

« Oui », répondit-il. « Je vous ai vu. Vous vous êtes battu comme un guerrier de Josué, ami. Je n'avais jamais été témoin d'un tel spectacle. Vous avez dû en abattre au moins vingt. »

L'ombre d'un sourire étira les lèvres du chevalier. « Vingt-cinq », rectifia-t-il. « Je les ai comptés. » Son sourire s'élargit et il reprit : « Nous faisons tous les deux une petite entorse à la vérité, comme dirait notre ami Kickaha. Mais toute petite. Ce fut un beau combat. Mon seul regret est de l'avoir mené sans amis, sans armure et dans un lieu écarté où nul ne saura jamais qu'un funem Laksfalk a donné un surcroît d'honneur à son nom. Même si ses adversaires n'étaient qu'une bande de sauvages nus et vociférants.

— Le bruit s'en répandra. J'en porterai la nouvelle. »

Wolff s'abstint de prononcer de vaines paroles de réconfort. Le baron et lui-même savaient que la mort les guettait avidement au détour du chemin. « Savez-vous ce qu'il est advenu de Kickaha, baron ?

— Ah ! le forban ! Une nuit, il s'est débarrassé de ses chaînes. Il a essayé de briser les miennes mais sans succès. Alors, il est parti, non sans me promettre de revenir pour me délivrer. Et il reviendra. Mais il sera trop tard. »

Wolff jeta un coup d'œil en bas. Chryséis grimpait le long de la paroi avec un paquet de flèches récupérées sur les morts. Les négroïdes s'étaient regroupés au pied du piton et ils parlaient entre eux avec animation. D'autres sauvages sortis de la jungle venaient grossir leurs rangs. Grâce à ce renfort de troupes fraîches, leur nombre atteignit bientôt la quarantaine. Le chef, vêtu d'un pagne de plumes, le visage dissimulé sous un masque de bois hideux, se lança dans une longue harangue.

Funem Laksfalk voulut savoir ce qui se passait et Wolff lui

expliqua comment se présentait la situation. Il dut approcher son oreille de la bouche du chevalier, tant la voix de ce dernier était faible.

« Mon rêve le plus cher était d'avoir un jour l'occasion de combattre à vos côtés, baron Wolff. Ah ! quelle vaillante paire de paladins aurions-nous fait, vous et moi revêtus de nos armures et brandissant nos... S'iz kalt. » Les lèvres bleuies de funem Laksfalk se refermèrent silencieuses, et Wolff se releva.

Les sauvages, éparpillés en tirailleurs pour interdire à leurs adversaires de s'échapper, avaient entrepris de gravir le piton. Wolff, à cette vue, s'activa à élever un rempart de cadavres. Son seul espoir – et encore était-il fragile – était de parvenir à bloquer le passage de sorte que pas plus de deux hommes ne puissent passer de front. S'ils subissaient de grosses pertes, peut-être les négroïdes se décourageraient-ils et abandonneraient-ils la partie. Mais il ne le croyait pas vraiment car ces sauvages faisaient preuve d'une remarquable persévérance, en dépit du bilan terriblement lourd des pertes qu'ils avaient d'ores et déjà essuyées. D'autant qu'ils pouvaient aussi se contenter de s'éloigner et d'attendre que Chryséis et lui soient chassés de leur bastion par la faim et la soif.

Les sauvages firent halte à mi-pente afin de laisser le temps à ceux des leurs qui avaient contourné la colline de prendre position. Puis l'homme au masque de bois poussa un cri et ils se lancèrent à l'assaut. Les défenseurs attendirent que les javelots crissent sur les blocs de pierre et s'enfoncent dans les corps entassés qui barraient l'accès. Alors, ils tirèrent. Wolff deux fois et Chryséis trois fois. Toutes leurs flèches atteignirent leur but.

Le dernier projectile de Wolff heurta le masque du chef qui tomba et, quelques secondes plus tard, il jeta l'objet au loin. Son visage était en sang. Ce fut néanmoins lui qui prit la tête de la seconde charge.

De la jungle s'éleva un bizarre hululement. Les négroïdes se figèrent sur place, pivotèrent sur leurs talons et, brusquement silencieux, scrutèrent le mur végétal. L'appel modulé retentit encore.

Soudain, un homme dont la chevelure avait le rougeoiement du bronze émergea de la jungle. Pour tout vêtement, il portait un pagne en peau de léopard. Il avait une lance dans une main, un long couteau dans l'autre, un lasso passé à l'épaule gauche, un arc et un carquois pendus à la droite. Derrière lui, on apercevait une troupe de singes énormes, aux bras démesurés, aux pectoraux saillants et aux longues dents, en train de dégringoler du haut des arbres.

À cette vue, les sauvages lâchèrent pied en hurlant et tentèrent un mouvement tournant pour s'échapper. Mais d'autres anthropoïdes surgirent de l'autre côté et les deux colonnes se refermèrent sur eux comme les branches d'un étau.

Le combat fut bref. Quelques singes tombèrent, percés de javelots, mais la plupart des négroïdes jetèrent leurs armes pour prendre leurs jambes à leur cou ou se tapir, tremblants et paralysés d'effroi. Il n'y eut qu'une dizaine de survivants.

Wolff, soulagé, éclata de rire et se tourna vers l'homme au pagne en peau de léopard :

« Sous quel nom es-tu connu sur ce niveau ? » lui demanda-t-il. Kickaha lui sourit en retour. « Tu n'as qu'à deviner. »

Son sourire s'effaça quand il vit le baron et il poussa un juron. « Il m'a fallu trop de temps pour rassembler les singes d'abord et pour vous retrouver ensuite. C'était un bon garçon, ce Yidshe. Il avait un style qui me plaisait bien. Bon Dieu ! En tout cas, je lui ai promis que, s'il mourait, je ramènerais sa dépouille au château de ses ancêtres, et cette promesse-là, je la tiendrai ! Mais pas immédiatement. Nous avons pour le moment une autre affaire à régler. »

Kickaha appela quelques singes pour les présenter à Wolff auquel il dit :

« Tu remarqueras qu'ils ressemblent davantage à ton ami Ipsewas qu'aux vrais anthropoïdes. Leurs jambes sont relativement trop longues par rapport à leurs bras. Comme Ipsewas et contrairement aux grands singes chers à l'auteur favori de mon enfance, ils ont un cerveau humain. Ils haïssent le Seigneur qui les a créés sous cette forme. Mais ils ne veulent pas seulement se venger : Ils veulent aussi qu'il leur soit donné de retrouver leurs corps humains. »

Ce fut seulement alors que Wolff se souvint d'Abiru. Celui-ci était hors de vue. Apparemment, il s'était éclipsé lorsque Wolff s'était porté à l'aide de funem Laksfalk.

Cette nuit-là, tout en mangeant à belles dents un cerf à la broche autour d'un feu, Wolff et Chryséis apprirent que l'Atlantide avait été ravagée par un cataclysme. Tout avait commencé avec le nouveau temple que le Rhadamanthe s'était mis en tête d'édifier. Cette tour était ostensiblement destinée à glorifier le Seigneur ; elle devait surpasser par la taille les plus fiers monuments de la planète. Le Rhadamanthe avait mobilisé toute la population de ses États pour construire ce temple, empilant étage sur étage, à croire que la tour allait finir par atteindre le firmament.

Les constructeurs se demandaient si leur œuvre arriverait un jour à son terme. C'étaient tous des esclaves, et ils n'avaient qu'un seul objectif : construire. Mais ils n'osaient parler librement car les soldats du Rhadamanthe abattaient aussi bien les protestataires que les paresseux. En définitive, il apparut à l'évidence que le but du Rhadamanthe n'était pas d'élever un simple temple : son esprit dément avait conçu le projet d'envahir les deux mêmes, de prendre le palais du Seigneur d'assaut.

« Grâce à une tour haute de 9000 mètres ? » s'exclama Wolff.

« Oui », répondît Kickaha. « C'était naturellement irréalisable avec les moyens techniques dont dispose l'Atlantide. Mais le Rhadamanthe était fou ; il était convaincu qu'il y arriverait. Peut-être s'était-il senti encouragé par le fait que le Seigneur ne s'était pas manifesté depuis bien des années et pensait-il que les bruits relatifs à son départ correspondaient à la vérité. Certes, les corbeaux ont dû lui tenir des propos différents, mais il a pu penser qu'ils mentaient pour se protéger. »

Le cataclysme qui avait ravagé l'Atlantide prouvait amplement que le Seigneur avait décidé de punir le Rhadamanthe de son orgueil ; il avait réussi au bout du compte à percer le secret de certains des dispositifs dont le palais était équipé.

« Le Seigneur précédent », précisa Kickaha, « avait certainement pris ses précautions pour empêcher un usurpateur de faire usage de ses pouvoirs. Mais son successeur a en tout cas localisé les mécanismes de contrôle atmosphérique. »

Témoin les ouragans, les tornades et les pluies diluviennes qui s'abattaient sur l'Atlantide. Le Seigneur avait sans nul doute l'intention de faire disparaître toute vie de ce niveau.

Le petit groupe rencontra la première vague de réfugiés avant même d'être sorti de la forêt. On ne parlait que de demeures et de vastes édifices détruits, d'hommes emportés par les cyclones et réduits en bouillie lorsqu'ils s'écrasaient au sol, d'inondations et de torrents furieux arrachant les arbres, détruisant tout sur leur passage, faisant s'effondrer jusqu'aux collines.

On ne pouvait avancer qu'en s'arc-boutant tant les rafales étaient violentes. Les nuages enveloppaient les voyageurs, et des éclairs aveuglants crépitaient de toute part.

Cependant, il y avait des périodes d'accalmie relative. Arwoor était en effet obligé de reconstituer ses réserves d'énergie de temps en temps, et cela permettait à Kickaha et à ses amis de gagner du terrain, encore que leur progression fût lente. Ils franchirent des rivières en crue charriant les épaves de toute une civilisation : maisons, troncs d'arbres, mobilier, véhicules, cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants, de chiens, de chevaux, d'oiseaux et d'animaux sauvages. Les décharges électriques rasaient les forêts ; chaque vallon, chaque dépression débordait et une odeur pestilentielle emplissait l'air.

Quand ils furent sensiblement à mi-parcours, les nuages commencèrent de s'effiloche. Enfin, le soleil brilla. Mais un silence de mort régnait, brisé de loin en loin par le rugissement d'une cataracte ou par le cri d'un oiseau qui avait réussi, Dieu sait comment, à survivre. Parfois, ils frissonnaient en entendant la clameur d'un humain frappé de démence mais c'étaient des cas rares.

Le dernier nuage se dissipa et l'Idaquizzoorhruz, le blanc monolithe, scintilla dans toute sa gloire à cinq cents kilomètres de là, dominant la plaine. Il fallut vingt jours de marche pour atteindre les faubourgs de la cité d'Atlantis, distante de cent cinquante kilomètres, à travers un pays inondé et jonché de débris.

« Le Seigneur peut-il nous voir ? » s'enquit Wolff.

« Avec un télescope ou quelque chose du même genre, sans doute », répondit Kickaha. « Tu as eu raison de poser cette question : il sera préférable de voyager désormais de nuit. N'empêche que nous sommes peut-être déjà repérés », ajouta-t-il en désignant un corbeau dans le ciel.

Se faufilant entre les ruines de la capitale, ils parvinrent au zoo impérial. Quelques solides cages de fer étaient intactes et l'une d'elles abritait un aigle. Sur son plancher recouvert d'une nappe de boue étaient éparpillés des os, des plumes et des becs. Les aigles captifs s'étaient entredévorerés pour assouvir leur faim. Le dernier survivant, étique et affaibli, avait l'air bien piteux, planté en haut de son perchoir.

Wolff ouvrit la cage et, en compagnie de Kickaha, engagea la conversation. Tout d'abord, l'aigle (il s'appelait Armonide) voulut les attaquer en dépit de son état d'épuisement. Wolff lui jeta quelques morceaux de viande et les deux hommes poursuivirent leur récit. Armonide les traita de menteurs et s'écria qu'ils avaient en tête un dessein humain, et par conséquent pernicieux. Il ne commença à croire Wolff que lorsque celui-ci eut insisté sur le fait que rien ne les obligeait, son ami et lui, à le délivrer. Quand Wolff lui expliqua qu'il avait imaginé un plan pour tirer vengeance du Seigneur, une flamme s'alluma dans les yeux jusque-là ternis de l'aigle. L'idée de livrer l'assaut au Seigneur, peut-être avec succès, fit plus que les quartiers de viande pour revivifier Armonide.

Trois jours durant, tout en mangeant et en recouvrant ses forces, il apprit par cœur un message à transmettre à Podarge.

« Tu verras mourir le Seigneur », lui promit Wolff. « Tu connaîtras à nouveau le corps aimable des jeunes vierges. Mais seulement si Podarge fait ce que je lui demande de faire. »

Armonide se laissa choir du haut d'une colline, déploya ses ailes et prit son essor. Bientôt le vert de son plumage se fondit dans le vert du ciel, sa tête ne fut plus qu'un point rouge qui, à son tour, s'effaça.

Wolff et ses compagnons ne quittèrent l'enchevêtrement des arbres déracinés que lorsque la nuit fut tombée. À la suite d'une subtile évolution des rapports personnels, Wolff était devenu le chef en titre. Naguère, c'était Kickaha qui, avec le consentement général, tenait en main les rênes de l'autorité. Mais à présent, Wolff prenait les décisions. Pourtant, le rouquin n'avait rien perdu de son bagout ni de

sa vigueur. La passation des pouvoirs n'était d'ailleurs pas intervenue du fait d'une manœuvre délibérée de la part de Wolff. On eût dit que Kickaha avait attendu de l'avoir complètement formé pour lui transmettre le flambeau.

Ils se contraignaient à ne se déplacer que de nuit et ils ne virent que très peu de corbeaux. Leur présence n'était apparemment pas nécessaire dans cette région soumise à la surveillance directe du Seigneur. Et qui aurait eu la témérité d'y pénétrer après le cataclysme qu'avait provoqué sa colère ?

Ils finirent par atteindre les gigantesques ruines de la tour du Rhadamanthe parmi lesquelles ils trouvèrent refuge. Il y avait là suffisamment de métal pour exécuter le plan que Wolff avait conçu. Leurs seuls problèmes étaient d'une part de trouver assez de ravitaillement, d'autre part de dissimuler le flamboiement des forges. La découverte d'un magasin où étaient entreposés du grain et de la viande séchée résolut le premier. Une grande partie des réserves alimentaires avait été détruite par le feu d'abord, par l'eau ensuite, mais il leur restait de quoi se nourrir pendant plusieurs semaines. Pour régler le second problème, on creusa des boyaux souterrains. L'opération prit cinq jours mais Wolff ne s'inquiétait pas de ce délai car il faudrait du temps à Armonide pour atteindre Podarge – si même il parvenait à destination : bien des incidents pouvaient survenir pendant le voyage, en particulier une attaque éventuelle des corbeaux.

« Et si Armonide échouait ? » demanda Chryséis.

« Eh bien, il nous faudra imaginer quelque chose d'autre », lui répondit Wolff. Il caressa la trompe dont il pressa les boutons. « Kickaha connaît la porte par laquelle il est passé lorsqu'il a quitté le palais. Nous pourrions la franchir dans l'autre sens mais ce serait de la folie. Le Seigneur qui règne actuellement doit la faire puissamment garder. »

Trois semaines s'écoulèrent. Il restait si peu de vivres qu'il fallut envoyer des chasseurs au ravitaillement, ce qui n'était pas sans danger car, dans l'obscurité, on ne pouvait pas savoir s'il n'y avait pas de corbeaux dans les environs. De plus, il n'était nullement impensable que le Seigneur disposât d'instruments lui permettant de voir aussi bien de nuit que de jour.

À la fin de la quatrième semaine, Wolff renonça à son espoir : ou Armonide n'avait pas rejoint Podarge, ou celle-ci avait refusé de l'écouter.

Cette nuit même, comme il contemplait la lune, assis sous une énorme plaque d'acier incurvée, il entendit un froissement d'ailes. Soudain, il distingua une forme blanche et noire, et Podarge fut devant lui. Des becs jaunes et des yeux rouges scintillaient au clair de lune.

Wolff conduisit les arrivants dans une salle souterraine où les forges rougeoyaient. Podarge avait toujours la même beauté tragique. Mais maintenant qu'elle pensait avoir une chance de se venger du Seigneur, elle avait l'air heureuse, Wolff lui exposa son plan tandis que les aigles de la harpie, qui avaient apporté leur ravitaillement, le partageaient avec les autres. Comme ils discutaient les détails du projet de Wolff, un singe qui montait la garde apparut, escortant un homme qu'il avait surpris tapi dans les décombres. C'était Abiru le Khamshem.

« C'est bien regrettable pour vous et fort désagréable pour moi », lui dit Wolff. « Pas question de vous laisser ici, même ligoté. Si vous vous échappiez et preniez contact avec un corbeau, le Seigneur serait prévenu. Il faut donc que vous mouriez. À moins que vous ne réussissiez à me convaincre qu'il existe une autre solution. »

Abiru regarda autour de lui et vit seulement la mort.

« Soit », murmura-t-il. « Mais je ne parlerai pas devant des tiers si je puis m'en dispenser. Croyez-moi, il faut que nous ayons un tête-à-tête. Il y va de votre vie comme de la mienne.

— Vous pouvez parler devant tout le monde. Je vous écoute. »

Kickaha chuchota dans le creux de l'oreille de Wolff :

« Il vaut mieux faire comme il dit. »

Ces mots stupéfièrent Wolff qui, du coup, se rappela ses doutes quant à l'identité véritable du rouquin. Cette requête, sur laquelle les deux hommes se trouvaient d'accord, était si étrange et si inattendue que Wolff en fut désorienté.

« Si personne n'y voit d'objections, j'écouterai Abiru sans témoins », dit-il finalement.

Podarge fronça les sourcils et ouvrit la bouche mais Kickaha l'interrompit avant même qu'elle eût commencé :

« Le moment est venu de nous faire totalement confiance, ô sublime. Il faut nous croire. Sinon, renoncez à votre vengeance et à l'espoir de réintégrer votre forme humaine. Si vous intervenez, tout est perdu.

— Je ne sais pas ce que tout cela signifie », répondit-elle, « et j'ai le sentiment que l'on est en train de me trahir d'une manière ou d'une autre. Mais je me rends à tes raisons, Kickaha, parce que je te connais et que je sais que tu es l'ennemi juré du Seigneur. Je te conseille seulement de ne pas trop abuser de ma patience. »

Le rouquin souffla à nouveau quelque chose à Wolff, quelque chose d'encore plus étrange que la première fois :

« Maintenant, je reconnais Abiru. Si je ne l'ai pas identifié plus tôt, c'est que sa barbe et sa peau artificiellement noircie, plus le fait qu'il y avait vingt ans que je n'avais plus entendu sa voix, m'ont abusé. »

Le cœur de Wolff se mit à battre plus vite tandis qu'une indéfinissable appréhension l'envahissait. Saisissant son cimenterre, il conduisit Abiru, les mains attachées derrière le dos, dans une petite salle écartée et écouta ce que le Khamshem avait à lui dire.

UNE heure plus tard, il rejoignit les autres. Il paraissait frappé de stupeur.

« Abiru viendra avec nous », annonça-t-il. « Il nous sera très précieux. Nous avons besoin de tous les bras et de toutes les connaissances dont nous pouvons disposer.

— Voudrais-tu expliquer ce que tu entends par là ? » demanda Podarge. Ses yeux s'étaient rétrécis et le masque de la démence réapparaissait sur ses traits.

« Non », répliqua Wolff. « Je ne le veux ni ne le peux. Mais je crois plus fermement que jamais à la possibilité de la victoire. Bien... Dans quel état sont vos aigles, Podarge ? Sont-ils fatigués par le voyage au point d'avoir besoin qu'on leur accorde un jour de repos ? »

La harpie répondit qu'ils étaient prêts à passer à l'action. Elle ne voulait pas attendre davantage.

Wolff donna ses ordres que Kickaha retransmit aux singes qui n'obéissaient à personne d'autre qu'à lui. Les anthropoïdes transportèrent les entretoises et les cordes à l'extérieur.

Les humains et les cinquante primates prirent place dans les filets fixés sous les traverses, minces mais solides, et attachèrent leurs courroies de sécurité. Quatre aigles se cramponnèrent aux branches de chaque croix de métal tandis qu'un cinquième saisissait la corde attachée au centre du système. Wolff donna le signal du départ. Simultanément, les oiseaux brassèrent l'air à grands coups d'ailes et prirent lentement leur essor. Les cordes mesuraient plus de quinze mètres afin que les aigles puissent prendre suffisamment d'altitude avant d'arracher la traverse cruciforme et son vivant fardeau.

Wolff éprouva une violente secousse et détendit ses jambes pour donner une poussée supplémentaire. Le barreau s'inclina et il faillit faire un soleil. Podarge donna des instructions à ses aigles qui réglèrent chacun le mou des filins pour obtenir un équilibre parfait. Au bout de quelques secondes, toutes les entretoises étaient correctement de niveau.

Pareille opération n'eût pas été possible sur la Terre. Un oiseau de la taille de ces aigles aurait probablement été incapable de s'élever, à moins de se lancer dans le vide du haut d'une falaise. Et encore son vol aurait-il été lent, trop lent, peut-être, pour vaincre la pesanteur et l'empêcher de retomber. Mais le Seigneur avait doté ses aigles d'une musculature correspondant à leur poids.

Ils prenaient de la hauteur. La pâle paroi du monolithe miroitait au clair de lune à quinze cents mètres de distance. Wolff empoigna les lanières du filet qui lui servait de berceau et se retourna. Chryséis et Kickaha lui adressèrent un signe de la main. Abiru gardait une immobilité absolue. Les décombres de la tour du Rhadamanthe s'éloignaient à vue d'œil. Les aigles qui ne portaient rien veillaient à ce qu'aucun corbeau, étonné par ce spectacle, ne puisse aller faire son rapport au Seigneur. L'armada remplissait le ciel et le battement d'ailes était si assourdissant que Wolff était convaincu qu'il pouvait s'entendre à plusieurs kilomètres à la ronde.

Bientôt, il put embrasser d'un seul regard à la lumière de la lune la surface ravagée de l'étage atlantéen. Puis il en distingua le rebord en même temps qu'une partie du niveau inférieur. Le Dracheland lui apparut comme un demi-disque obscur. Les heures succédaient aux heures. Son regard plongea sur la masse de l'Amérindia. Le Jardin d'Okéanos, beaucoup plus bas et plus étroit, lui échappait.

Le soleil et la lune étaient à présent visibles tous les deux en raison de la minceur du monolithe. Cependant, les aigles et ceux qu'ils transportaient étaient toujours dans l'ombre projetée par l'Idaquizoorhus. Mais cela ne durerait pas longtemps : cette face du monolithe ne tarderait pas à entrer dans la clarté de l'astre du jour. Alors, les corbeaux pourraient repérer les envahisseurs dans un rayon de plusieurs kilomètres. Toutefois, les aigles s'étaient rapprochés du monolithe qu'ils serraient au plus près pour être indécélables à tout observateur posté au sommet et qui ne se tiendrait pas directement à sa périphérie.

Enfin, après plus de quatre heures de vol, à l'instant précis où elle entra dans la zone éclairée par le soleil, la horde ailée atteignit la cime. Les jardins du Seigneur étaient d'une resplendissante beauté. Ils étaient bordés de tours, de minarets et de sveltes pylônes, de toute une architecture arachnéenne qui constituait le palais lui-même. Celui-ci s'élevait à soixante mètres d'altitude et couvrait plus de douze hectares, aux dires de Kickaha.

Mais ni ce dernier ni ses amis n'eurent le temps d'en apprécier les merveilles car un concert de croassements les accueillit. Déjà, les familiers de Podarge, au nombre de plusieurs centaines, fondaient sur les corbeaux pour les massacrer tandis que les autres filaient droit sur les fenêtres du palais.

Beaucoup réussirent à y pénétrer avant que le Seigneur ait activé ses pièges. Mais lorsque ceux-ci furent armés, les aigles qui tentèrent de s'introduire à l'intérieur de l'édifice disparurent avec un éclair aveuglant. Carbonisés jusqu'à l'os, ils tombèrent.

Les humains et les singes se groupèrent devant un portail de pierre rose sertie de rubis en forme de losange. Les aigles lâchèrent leurs filins et se rassemblèrent pour attendre les ordres de Podarge.

Wolff détacha les cordes fixées aux entretoises puis, soulevant un barreau au-dessus de sa tête, il recula, prit son élan et le lança sur la porte.

Des flammes fusèrent dans un tonnerre assourdissant et ce fut un véritable feu d'artifice électrique. Soudain, des volutes de fumée s'échappèrent du palais et les éclairs cessèrent. Ou un court-circuit avait fait sauter le piège mortel, ou celui-ci était temporairement déchargé.

Wolff jeta un coup d'œil autour de lui. D'autres issues étaient transformées en brasiers ; les défenses de certaines étaient neutralisées. Les aigles s'employaient à bombarder les fenêtres à l'aide d'entretoises. Sautant par-dessus le barreau d'acier liquéfié et incandescent, Wolff s'engouffra à l'intérieur du bâtiment, bientôt rejoint par Chryséis et Kickaha suivis des singes géants, brandissant qui une épée, qui une hache de guerre.

« La mémoire te revient-elle ? » lui demanda le rouquin.

Wolff hocha la tête. « En partie. J'espère que cela suffira. Où est Abiru ? »

— Podarge et deux singes le tiennent à l'œil. Pour le cas où il essaierait de faire cavalier seul. »

Sous la conduite de Wolff, ils traversèrent une salle ornée de fresques qui auraient frappé d'émerveillement et de respect la plupart des critiques d'art de la Terre, se dirigeant vers une grille faite d'un métal aux reflets bleutés formant un réseau délicat et compliqué. Ils s'arrêtèrent quand un corbeau, poursuivi par un aigle, passa au-dessus d'eux. Le volatile survola la grille et, ce faisant, se jeta sur un écran invisible. Il explosa alors littéralement et des lambeaux de chair, des fragments d'os, des plumes jaillirent en tout sens. L'aigle, à cette vue, voulut rebrousser chemin mais il était trop tard : il fut lui aussi désintégré.

Wolff tira sur la partie gauche de la grille au lieu de la pousser en avant comme il l'aurait normalement fait.

« Tout danger devrait être maintenant écarté », dit-il. « Mais je me félicite que ce corbeau ait déclenché le piège. Je ne me le rappelais plus. »

Néanmoins, il tâta devant lui à l'aide de son cimeterre, mais la mémoire lui revint : seule la matière vivante pouvait actionner le

mécanisme. Il n'y avait d'autre solution que d'espérer que ses souvenirs ne lui jouaient pas de mauvais tours. Il avança. Rien ne se produisit. Les autres lui emboîtèrent le pas.

« Le Seigneur », reprit-il, « doit se terrer au centre du palais où est installé le poste de contrôle. Certaines défenses sont automatiques mais il en existe d'autres qu'il peut mettre en œuvre lui-même. À condition, bien entendu, qu'il sache comment les manipuler. Mais il a eu le temps d'apprendre. »

Ils parcoururent des enfilades de galeries et de pièces capables de retenir des jours et des jours toute personne ayant le goût des belles choses. De temps en temps, un bruit sourd ou un cri retentissaient, annonçant qu'un piège s'était déclenché quelque part dans le palais.

Wolff fit faire halte à son monde plus d'une dizaine de fois. Dans ces cas-là, il restait quelques instants immobile, plissant le front ; puis il souriait brusquement, déplaçait légèrement un tableau ou frôlait une fresque en un point précis – l'œil d'un personnage peint, la corne d'un buffle représenté dans le décor des plaines amérindiennes, le pommeau de l'épée d'un Chevalier Teutonique – et reprenait sa marche.

Finalement, il appela un aigle : « Va chercher Podarge et les autres », lui ordonna-t-il. « Il ne sert à rien de les sacrifier plus longtemps. Je leur montrerai le chemin. » Et il se tourna vers Kickaha : « Cette impression de déjà vu s'intensifie de minute en minute. Mais je ne me souviens pas de tout. Juste de certains détails.

— Tant que ce sont des détails importants, nous n'en demandons pas plus pour le moment », répondit Kickaha avec un sourire épanoui. « Tu saisis sans doute à présent pourquoi je n'ai pas osé revenir dans le palais par mes propres moyens. Ce n'est pas le cran qui me manquait mais la connaissance.

— Je ne comprends pas », dit Chryséis.

Wolff l'attira contre lui et l'étreignit. « Tu comprendras bientôt. Si nous réussissons, évidemment. J'ai beaucoup de choses à te dire et tu en auras beaucoup à me pardonner. »

Une porte à glissière s'ouvrit tout à coup dans le mur et une silhouette revêtue d'une armure marcha sur eux. Le personnage était armé d'une gigantesque hache de guerre qu'il balançait comme si ce n'était qu'une plume.

« Ce n'est pas un homme », s'écria Robert. « C'est un des *talos* du Seigneur ».

— Un robot », expliqua Kickaha.

Pas tout à fait au sens où Kickaha l'entend, songea Wolff. Il ne s'agissait nullement d'un ensemble d'acier, de plastique et de circuits électriques, mais d'une machine formée pour moitié de protéines fabriquées dans les laboratoires de biologie du Seigneur et dotée d'une

volonté de survie inconnue des machines constituées de parties inertes. Ce qui était un avantage mais aussi une faiblesse.

Wolff dit quelques mots à Kickaha et celui-ci ordonna aux singes d'obéir à Wolff. Une douzaine d'entre eux avancèrent de front et lancèrent leur hache en même temps. Le *talos* fit un saut de côté mais ne put les esquiver toutes. Celles qui l'atteignirent le frappèrent avec une force et une précision telles qu'il aurait été éventré, n'eût été son blindage protecteur. Il tomba à la renverse, roula à terre, puis se releva. Wolff, qui avait bondi avant qu'il se remit sur ses pieds, lui assena un coup de cimeterre au point de jonction de l'épaule et du cou. La lame se brisa sans même ébrécher la carapace de métal. Toutefois, le *talos* retomba sous la violence de l'impact.

Lâchant ses armes, Wolff le prit par la taille et le souleva. La chose se débattit – en silence car elle n'avait pas de cordes vocales – agitant les jambes, s'efforçant d'empoigner à son tour son adversaire. Wolff précipita le *talos* contre un mur. L'androïde s'écroula bruyamment et se releva à nouveau. Wolff saisit alors sa dague qu'il enfonça dans la cavité orbitale. Il y eut un craquement de plastique qui cède et l'œil fut délogé. La pointe de la lame se rompit et un poing recouvert de mailles de fer heurta de plein fouet Wolff, le forçant à reculer. Mais il repartit à l'attaque, saisit à pleine main le bras tendu du *talos*, pivota sur lui-même et, d'une traction, balança l'androïde en travers de son épaule, se rua vers la fenêtre et le fit basculer dans le vide.

Le *talos* tomba en tournoyant et s'écrasa au sol, quatre étages plus bas. Il resta quelques instants immobile comme un objet désarticulé, puis essaya de se lever. Wolff hurla un ordre à l'adresse d'un groupe d'aigles perchés sur un arc-boutant. Les oiseaux prirent leur vol et deux d'entre eux saisirent l'androïde par les bras mais il était si lourd qu'ils furent tout juste capables de le soulever de quelques centimètres. Ils entraînèrent ainsi leur proie à travers tout un dédale de piliers et de colonnes curieusement sculptées, se dirigeant vers le bord extérieur du monolithe. Son blindage protecteur lui-même ne résisterait pas à une chute de 9000 mètres.

Où qu'il fût terré, le Seigneur avait dû être témoin du sort qu'avait subi le *talos* : une section de la muraille s'ouvrit soudain et une vingtaine d'autres androïdes armés de haches s'engouffrèrent par cette porte. Dociles aux directives de Wolff, les singes les accueillirent par une volée de masses d'armes dont beaucoup déséquilibrèrent les machines vivantes, puis ils chargèrent. En un clin d'œil, chaque *talos* se trouva aux prises avec deux anthropoïdes de la taille d'un gorille dont la force conjointe surpassait la sienne, un qui le maintenait et l'autre qui cherchait à lui déboîter la tête. Sous l'effet de la torsion, le métal craquait, les cous se disloquaient avec un claquement sec, et les

têtes en forme de heaumes roulaient à terre en répandant un liquide visqueux. D'autres *talos* passaient de mains en mains et étaient précipités à l'extérieur où les aigles se chargeaient d'eux en utilisant la même méthode qu'ils avaient employée pour se débarrasser du premier. Le combat coûta la vie à sept singes tombés sous les haches des androïdes ou qui eurent la tête arrachée : les cerveaux protéiques des semi-automates apprenaient rapidement à imiter les actes de leurs adversaires quand ils pouvaient en tirer avantage. La marche reprit. Tout à coup, d'épaisses plaques de métal s'abattirent devant et derrière le groupe. Wolff ne se rappela leur existence qu'à la dernière seconde. Il eut le temps de renverser un socle de marbre surmonté d'une statue sous l'écran d'acier avant que celui-ci fût arrivé à bout de course. Néanmoins, la pression était telle que le bord de la plaque entamait la pierre. Tout le monde réussit quand même à passer par l'interstice qui se refermait lentement. Brusquement, le hall s'emplit d'eau. Si Wolff n'avait pas agi avec autant de promptitude en retardant la descente du rideau de fer, c'eût été la noyade.

En pataugeant jusqu'aux chevilles, ils parvinrent au pied d'un escalier. Wolff lança une hache à travers une fenêtre. Comme rien ne se produisit, ni tonnerre ni éclairs, il se pencha pour appeler Podarge et ses aigles qui, arrêtés par les plaques tombées du plafond, étaient sortis pour chercher une autre route.

« Nous sommes presque au cœur du palais, tout près de la salle où doit se trouver le Seigneur », déclara-t-il. « À partir d'ici, tous les murs sont équipés de projecteurs lasers formant un réseau impénétrable. » Après une pause, il poursuivit : « Le Seigneur peut attendre éternellement. La source d'énergie alimentant les lasers est inépuisable et il a suffisamment de vivres pour soutenir n'importe quel siège. Mais il existe un vieil axiome militaire affirmant que les défenses les plus formidables peuvent céder si l'assaillant découvre la technique d'offensive adéquate. » Il se tourna vers Kickaha : « Quand tu as franchi la porte débouchant sur le niveau atlantéen, tu as laissé le croissant derrière toi. Te rappelles-tu à quel endroit ? »

Kickaha sourit. « Oui. Je l'ai glissé derrière une statue dans une salle voisine de la piscine. Mais si les *gworls* ont mis la main dessus ? »

— Il ne me restera plus qu'à imaginer autre chose.

— Essayons de le retrouver, ce croissant.

— Quelle est ton idée ? » demanda Kickaha à mi-voix.

— Arwoor, répondit Robert, disposait sûrement d'une issue lui permettant de quitter la salle de contrôle. Pour autant qu'il se le rappelait, il y avait un croissant encastré à demeure dans le plancher et plusieurs autres mobiles qui, mis en contact avec le croissant fixe, ouvraient chacun l'accès à l'univers avec lequel ils étaient en résonance. Ces croissants ne permettaient pas de gagner les autres

étages de la planète : seule la trompe d'argent assurait la communication entre les différents niveaux.

« Bien sûr », dit Kickaha. « Mais quel avantage nous apportera le croissant, même si nous le trouvons ? Il n'opère que si on l'accouple avec un autre... et où est l'autre ? D'ailleurs, cela ne servirait qu'à nous faire revenir sur la Terre. »

Kickaha désigna du doigt l'étui de cuir suspendu par une lanière à son dos. « J'ai la trompe. » Ils s'engagèrent dans une galerie. « Quels sont vos plans ? » s'enquit d'une voix farouche Podarge qui les suivait.

Wolff lui répondit qu'ils s'efforçaient de trouver le moyen d'atteindre la salle de contrôle et souhaitait qu'elle reste en arrière pour les couvrir en cas d'incident. La harpie refusa tout net : elle ne voulait pas les perdre de vue maintenant qu'ils étaient si près du Seigneur. D'ailleurs, s'ils pouvaient parvenir jusqu'à lui, ils devaient l'emmener avec eux : Wolff ne lui avait-il pas promis de livrer le Seigneur à son bon plaisir ? Wolff haussa les épaules et continua.

Ils localisèrent la salle où se trouvait la statue derrière laquelle Kickaha avait caché le croissant, mais l'effigie avait été renversée au cours de la bataille qui avait opposé les singes et les gworls dont les cadavres jonchaient le sol. Wolff, étonné, fit halte. Il n'avait pas vu de gworls depuis qu'ils avaient fait irruption dans le palais et avait tenu pour acquis qu'ils avaient tous été massacrés par les sauvages négroïdes. Manifestement, le Seigneur n'avait pas envoyé la totalité de ses effectifs traquer Kickaha.

« Le croissant n'est plus là ! » s'écria ce dernier.

« Ou il a été retrouvé depuis un certain temps, ou il l'a seulement été après la chute de la statue », rétorqua Robert. « Je crois pouvoir deviner qui l'a dérobé. Où est Abiru ? »

Il apparut que personne ne l'avait vu depuis que l'on était entré dans le palais – ou à peu près. Podarge, chargée en principe de le surveiller, avait perdu sa trace. Wolff et Kickaha se ruèrent en direction des laboratoires, suivis de la harpie qui, les ailes à demi dépliées, courait derrière eux. Il y avait neuf cents mètres à couvrir. Wolff, hors d'haleine, s'arrêta devant la porte. « Il est fort possible que Vannax soit déjà dans la salle de contrôle », dit-il. « Mais s'il est toujours là avec le croissant, le mieux est de ne pas faire de bruit pour le prendre par surprise.

— Vannax ? » répéta Podarge.

Wolff réprima le juron qui lui montait aux lèvres. Kickaha et lui avaient décidé d'attendre avant de révéler la véritable identité d'Abiru : la haine que Podarge nourrissait à l'endroit de tous les Seigneurs, quels qu'ils fussent, était telle qu'elle l'aurait tué sur-le-champ. Or, Wolff tenait à ce que Vannax ait la vie sauve car, s'il n'essayait pas de les trahir, il pourrait leur apporter une aide précieuse

pour prendre le palais. Aussi lui avait-il promis de le laisser tenter sa chance sur un autre monde en échange de son appui. Vannax lui avait alors expliqué comment il était revenu sur cet univers. Après la disparition de Kickaha (né Finnegan) qui s'était volatilisé avec le croissant, il avait patiemment poursuivi sa quête et avait fini par en découvrir un autre chez un prêteur sur gages de Peoria, dans l'Illinois, si étrange que cela puisse sembler. Comment l'objet avait-il échoué là ? Quel était le Seigneur qui l'avait perdu sur la Terre ? Nul ne le saurait jamais. Il y avait sans aucun doute encore d'autres croissants disséminés dans bien des endroits inconnus. Toujours est-il que celui-là donnait accès à l'étage amérindien. Vannax avait gravi le Thayaphayawoed et gagné le pays khamshem où la chance lui avait souri : il avait réussi à capturer les gworls ainsi que Chryséis et à s'emparer de la trompe. Il avait alors pris le chemin du palais dans l'espoir de s'y introduire.

« Selon le vieil adage, on ne peut pas faire confiance à un Seigneur », grommela Wolff.

« Qu'est-ce que tu dis ? » demanda Podarge. « Et je t'ai posé une question. Qui est ce Vannax ? »

Wolff se sentit rasséréné : c'était un nom qu'elle entendait pour la première fois. Il répondit que c'était le pseudonyme qu'Abiru avait adopté et, redoutant d'autres questions, estimant en outre que la rapidité d'action était un facteur essentiel, il entra dans le laboratoire. La pièce était si vaste et si haute de plafond qu'une douzaine de turboréacteurs y auraient tenu à l'aise. Mais elle était à tel point bourrée de tableaux de commande, de pupitres de contrôle et d'appareillages variés qu'elle paraissait presque petite. Vannax était là, tournant le dos à la porte, penché sur une large table technique hérissée de boutons et de leviers.

Le trio s'approcha sans bruit. Bientôt, les arrivants purent voir deux croissants raccordés posés à côté du pseudo-Abiru. L'image d'un troisième se dessinait, spectrale, sur la surface de l'écran qu'il observait et que parcouraient des traînées lumineuses et ondulantes.

Soudain, Vannax exhala un soupir de satisfaction : l'image d'un second croissant venait de naître sur l'écran. Il manœuvra une série de cadrans afin de les faire coïncider.

Wolff savait quel était le rôle de cette machine. Émettant un faisceau chercheur, elle avait localisé le croissant fixe serti dans le plancher de la salle de contrôle. À présent, Vannax allait soumettre les deux croissants qui reposaient sur la table à un traitement destiné à changer leur résonance pour les accorder au troisième. Comment se les était-il procurés ? Mystère ! Subitement, Wolff songea qu'il en avait un sur lui quand il avait rallié le niveau amérindien. Il l'avait sûrement récupéré entre le moment de sa capture et celui de son

évasion. Sans doute l'avait-il dissimulé dans les ruines avant que les singes le fassent prisonnier.

Soudain, Vannax tourna la tête et vit les intrus. Il jeta un coup d'œil à l'écran et empoigna les deux croissants qu'il disposa successivement sur le sol. Wolff et ses compagnons se précipitèrent. Il éclata de rire, fit un geste obscène et, une dague au poing, enjamba le cercle reconstitué.

Wolff poussa un cri de désespoir car ils étaient trop loin pour l'arrêter. Puis il se figea sur place et se cacha les yeux derrière la main. Mais trop tard : un éclair éblouissant fusa. Il entendit le hurlement de Kickaha et de Podarge, aveuglés comme lui, entendit celui de Vannax. Une odeur de chairs et d'étoffes carbonisées monta à ses narines.

Il avança en tâtonnant jusqu'à ce que son pied heurtât le cadavre brûlant.

« Que s'est-il passé, par tous les diables ? » demanda Kickaha. « Pourvu que nous ne soyons pas frappés de cécité définitive ! »

— Vannax comptait se rematérialiser dans la salle de contrôle. Mais Arwoor avait piégé l'installation. Il aurait pu se contenter de détruire le synchronisateur mais il a dû trouver plus amusant d'assassiner celui qui le manipulerait ! »

Wolff attendit longtemps, patiemment, bien qu'il eût conscience que le temps travaillait contre eux. Mais il ne pouvait rien faire d'autre. Enfin, au terme d'un délai qui lui semblait insupportable, il commença de recouvrer l'usage de la vue.

Vannax gisait, allongé sur le dos, carbonisé, méconnaissable. Les deux croissants étaient toujours par terre, intacts. Wolff eut tôt fait de les séparer à l'aide d'un stylet qu'il prit sur la table.

« En nous trahissant, il nous a rendu un fier service », dit-il à voix basse à Kickaha. « J'avais l'intention d'utiliser un moyen analogue. Je voulais simplement me servir de la trompe pour activer le croissant que tu avais mis à l'abri après avoir modifié sa résonance. »

Feignant d'examiner de près les autres pupitres de commande pour voir s'ils étaient ou non piégés, Wolff entraîna Kickaha à distance respectueuse de Podarge car il ne désirait pas qu'elle surprenne ses propos.

« Il va falloir en passer par là », soupira-t-il. « Nous allons être obligés d'avoir recours à la trompe si nous voulons chasser Arwoor de la salle de contrôle et éviter qu'il ne s'éclipse en utilisant les croissants. »

— Je ne te suis pas.

— Lorsque j'ai construit ce palais, j'ai incorporé une substance thermique aux parois de plastique de la salle de contrôle. Pour la faire détoner, il suffit d'une séquence musicale déterminée associée à une autre petite astuce. Je répugne à faire exploser cette substance car cela

entraînera la destruction de la salle de contrôle, et il sera dès lors impossible de défendre le palais à l'avenir si d'autres Seigneurs attaquent.

— Tant pis ! Vas-y... Mais comment empêcher Arwoor de s'échapper par le truchement des croissants ? »

Wolff sourit et désigna le pupitre de commande. « Il aurait dû anéantir cet appareil au lieu de s'abandonner aux jeux de son imagination sadique. C'est une arme à deux tranchants... comme toutes les armes ! »

Il se pencha sur les boutons, et l'image du croissant se forma à nouveau sur l'écran dont la surface était striée de lignes lumineuses incurvées. Cela fait, il s'approcha d'un autre pupitre et souleva un petit couvercle, révélant ainsi un panneau portant une série de touches sans marques distinctes. Il en enfonça deux, tourna un bouton. L'écran devint opaque.

« J'ai changé la résonance de son croissant », expliqua-t-il. « Quand Arwoor l'aura accouplé à un autre et voudra s'en servir, il aura une sacrée surprise. Pas du même genre que celle qu'a eue Vannax. Tout simplement, il ne pourra s'enfuir faute de porte.

— Vous êtes un joli ramassis de fourbes et de vauriens, vous autres, les Seigneurs ! » s'exclama Kickaha. « Mais votre style me plaît quand même assez... »

Sur ces mots, le rouquin sortit. Quelques secondes plus tard, il poussa un cri. Podarge fit mine de s'élancer mais elle s'immobilisa et regarda Wolff d'un air empreint de méfiance. Celui-ci se précipita en courant vers la porte et la harpie, rassurée, le dépassa. Alors, Wolff s'arrêta et entreprit d'extraire la trompe de son étui ; il glissa un doigt dans l'embouchure de l'instrument et, d'un coup sec, tira sur l'espèce de trame argentée qu'elle recelait. Puis il remit le réseau en place après l'avoir retourné, rangea la trompette et se rua au pas de course dans la galerie.

Podarge était avec Kickaha, lequel lui expliquait qu'il avait cru voir un gworl ; mais ce n'était en fait qu'un aigle qui rôdait. Wolff leur dit qu'il fallait maintenant rejoindre les autres, se gardant bien de préciser qu'il était nécessaire que la trompe se trouve à une certaine distance de la salle de contrôle. Quand ils furent dans le hall, il ouvrit son étui. Kickaha se tenait derrière Podarge, prêt à l'assommer si elle faisait mine de créer des complications. Quant aux aigles, il ne savait pas trop comment il pourrait régler le problème, sinon en lâchant les singes sur eux.

La harpie poussa une exclamation à la vue de la trompe mais s'abstint de tout mouvement hostile. Wolff porta l'instrument à ses lèvres. Pourvu qu'il se souvienne exactement de la combinaison de notes ! Beaucoup de choses lui étaient revenues en mémoire depuis sa

conversation privée avec Vannax mais beaucoup, aussi, étaient perdues.

À peine avait-il embouché l'instrument qu'une voix tonitruante retentit. Elle paraissait venir de partout – du plafond, des murs, du sol... Et elle s'exprimait dans la langue des Seigneurs, à la grande satisfaction de Wolff : c'était une langue que Podarge ne connaissait certainement pas.

« Je ne t'ai reconnu qu'en te voyant avec la trompe, Jadawin », disait la voix. « Tes traits m'étaient vaguement familiers et j'aurais dû t'identifier. Mais il y avait si longtemps ! Combien de temps ? »

— Bien des siècles ou bien des millénaires, selon l'échelle chronologique qu'on choisit. Ainsi, les deux ennemis se retrouvent une fois de plus face à face. Tu vas mourir comme Vannax est mort.

— Comment cela ? » tonna la voix d'Arwoor.

« Les murs de la forteresse que tu crois invulnérable entreront en fusion. Ou tu resteras à l'intérieur et tu y rôteras, ou tu sortiras et tu périras d'une autre manière. Je présume que tu resteras dans la place forte. »

Soudain, Wolff songea que c'était injuste. Si Podarge tuait Arwoor, ce ne serait pas celui qui était responsable de sa métamorphose qu'elle abattrait. Certes, Arwoor aurait fait la même chose s'il avait été, à l'époque, le Seigneur de ce monde-ci. Mais c'était là un argument spécieux.

D'un autre côté, Robert Wolff n'était pas, lui non plus, entièrement coupable. C'était le Seigneur Jadawin qui avait édifié cet univers et s'était comporté d'une manière ignoble envers tant de ses créatures et tant de Terriens kidnappés. L'amnésie dont Wolff avait été frappé avait été totale ; elle avait extirpé le Jadawin qui était en lui, faisant de son cerveau une page blanche. Et de ce néant avait surgi un homme nouveau, Wolff – un homme incapable d'agir comme Jadawin et les autres Seigneurs.

Et il était toujours ce même Wolff, à ceci près qu'il se rappelait sa personnalité antérieure. Un souvenir qui le rendait malade, le remplissait de remords, lui donnait envie de faire de son mieux amende honorable. Et il permettrait qu'Arwoor meure d'une mort atroce pour un crime qu'il n'avait pas commis ? Joli début sur la route du rachat, en vérité !

« Jadawin ! » mugit la voix d'Arwoor. « Tu te figures peut-être avoir remporté cette manche. Mais tu te trompes. J'ai encore une mise à mettre sur la table et sa valeur dépasse largement la tienne – c'est-à-dire ce que ta trompe est capable de faire.

— De quoi parles-tu ? » Wolff avait le sinistre pressentiment que l'autre ne bluffait pas.

« J'ai placé sous le château une des bombes que j'avais emportées

avec moi quand j'ai été chassé de Chiffaenir. Elle sautera quand je le désirerai et annihilera tout le sommet de ce monolithe. Évidemment, ce sera ma mort, mais mon vieil ennemi mourra avec moi. Pense à cette femme, pense à tes amis : ce sera aussi leur fin. »

Wolff pensait à eux et il était à la torture.

« Quelles sont tes conditions ? » demanda-t-il. « Je sais que tu ne veux pas mourir. Tu es si malheureux que tu devrais appeler la mort de tous tes vœux mais il y a dix mille ans que tu te cramponnes à une existence sans valeur aucune.

— Assez d'insultes ! Est-ce oui ou non ? Mon pouce est à un centimètre du bouton. » Arwoor pouffa et enchaîna : « Même si je bluffais – et ce n'est pas le cas –, tu ne peux te permettre de courir un tel risque. »

Wolff se tourna vers ses amis qui avaient écouté cette conversation sans rien comprendre mais devinaient que quelque chose de dramatique avait eu lieu et leur dit tout ce qu'il osa, s'abstenant toutefois de mentionner ses liens avec les Seigneurs.

« Il faut lui demander ses conditions », fit Podarge dont le visage était un masque de frustration et de démenche. « Quand tout sera terminé », ajouta-t-elle, « tu auras beaucoup d'explications à me fournir, ô Wolff ! »

Et Arwoor définit ses exigences :

« Tu me remettras la trompe d'argent, unique et précieux chef-d'œuvre de maître Ilmarwolkin. Elle me servira à ouvrir la porte de la piscine, et je gagnerai le niveau atlantéen. Je ne demande rien d'autre sinon ta promesse que personne ne me suivra tant que la porte ne sera pas refermée.

— Très bien », répondit Wolff après quelques instants de réflexion. « Tu peux sortir. Je te jure sur l'honneur et sur la main de Detiuw que je te remettrai la trompe et que je ne lancerai personne à tes trousses tant que la porte ne sera pas close.

— Je sors », ricana Arwoor.

Wolff attendit que s'ouvrît le panneau à glissière au fond de la galerie. Sachant qu'Arwoor ne pouvait plus l'entendre désormais, il dit à Podarge :

« Arwoor pense nous avoir possédés et il doit être sûr de lui. Quand il aura franchi la porte, il émergera à soixante kilomètres d'ici, près d'Ikwekwa, faubourg de la capitale atlantéenne. Il serait encore à la merci de vos aigles s'il n'existait un autre point de résonance, situé à quinze kilomètres à peine de cet endroit. Une sonnerie de trompe permet d'ouvrir là-bas une porte donnant accès à un autre univers. Je vous indiquerai le lieu exact lorsque Arwoor sera parti. »

Arwoor apparut. Sa démarche était pleine d'assurance. Il était grand, bien découpé, et avait une physionomie avenante. Ses yeux

étaient bleus et il portait une barbe blonde et frisée. Il prit la trompe des mains de Wolff, fit un salut ironique et s'éloigna. Il y avait une fureur si démentielle dans le regard de Podarge que Wolff craignit qu'elle ne sautât sur lui. Mais il lui avait dit qu'il tiendrait ses promesses : celle qu'il avait faite à Arwoor et celle qu'il lui avait faite à elle.

Arwoor marchait à grands pas entre une double haie de silhouettes silencieuses et menaçantes, ne leur prêtant pas plus d'attention que s'il se fût agi de statues. Sans attendre qu'il arrive à la piscine, Wolff entra dans la salle de contrôle. Un rapide examen l'amena à constater que le Seigneur avait laissé un dispositif pour enclencher le bouton servant de détonateur à la bombe. Sans aucun doute, il l'avait réglé de façon à disposer d'assez de temps pour s'esquiver ; néanmoins, Wolff sua à grande eau jusqu'au moment où il eut désarmé la machine infernale. Kickaha entra au même instant ; il avait assisté au départ d'Arwoor.

« Ça y est, il est passé de l'autre côté », annonça-t-il. « Mais cela n'a pas été sans mal. Il n'avait pas pensé que ce serait aussi malaisé. Le point d'émergence était sous l'eau à cause de l'inondation qu'il a lui-même provoquée. Il a fallu qu'il plonge. Il nageait encore quand la porte s'est fermée. »

Wolff entraîna Podarge dans la chambre des cartes – elle était immense – et lui montra la ville près de laquelle se trouvait le point de résonance. Puis il passa dans la salle d'observation pour qu'elle vit la porte en gros plan sur l'écran. La harpie étudia la carte et l'écran pendant une minute, puis lança un ordre à ses aigles qui se rassemblèrent derrière elle, et elle s'en fut. Les singes eux-mêmes étaient effrayés par la flamme meurtrière qui brillait dans leurs prunelles.

Arwoor était à soixante kilomètres du monolithe mais il lui restait quinze autres kilomètres à parcourir. De plus, Podarge et ses familiers se laissaient tomber dans le vide d'une hauteur de 9000 mètres. Une pareille distance leur donnerait une vitesse considérable. Ç'allait être une course contre la montre entre la harpie et sa proie.

Pendant qu'il attendait devant l'écran d'observation, Wolff eut le temps de réfléchir. Il dirait à Chryséis qui il était et comment il était devenu Robert Wolff. Il lui expliquerait comment il était allé dans un autre univers pour rendre visite à un de ses pairs, l'un des rares Seigneurs à l'esprit bienveillant. Les Varernines finissaient par souffrir du poids de la solitude et, de temps en temps, ils avaient envie de se réunir ainsi. Mais, à son retour, il était tombé dans un traquenard monté par Vannax, autre Seigneur dépossédé. Il avait alors basculé dans l'univers de la Terre mais avait réussi à entraîner par surprise son

agresseur dans sa chute. Vannax s'était enfui avec un croissant après un corps-à-corps sauvage. Qu'était-il advenu du second croissant ? Wolff n'en savait rien. Mais il était sûr que son ennemi ne l'avait pas en sa possession.

C'avait alors été la crise d'amnésie : Jadawin avait perdu la mémoire. Il n'était plus qu'un nourrisson, une table rase. Puis le vieux Wolff l'avait adopté et il avait commencé son éducation de Terrien.

Wolff ignorait la cause de son amnésie. Peut-être était-elle le résultat d'un coup sur la tête lors de son combat avec Vannax. À moins qu'elle n'ait eu pour origine la terreur qu'il avait éprouvée en se retrouvant abandonné et impuissant sur la Terre. Il y avait si longtemps que les Seigneurs dépendaient du legs scientifique qu'ils avaient hérité que, privé de celui-ci, ils valaient moins que les simples hommes.

Il se pouvait aussi que cette perte de mémoire eût été le dénouement d'une longue crise de conscience. Il y avait des années et des années qu'il était mécontent de lui-même, écœuré de ses propres agissements, démoralisé par la solitude et l'insécurité. Il n'était point d'être plus puissant qu'un Seigneur : pourtant, nul n'était aussi solitaire qu'un Seigneur, aussi conscient que chaque minute qu'il vivait risquait d'être la dernière. D'autres Seigneurs complotaient, tous devaient être en permanence sur leurs gardes.

Quoi qu'il en soit, Jadawin était devenu Robert Wolff. Mais, ainsi que Kickaha le lui avait fait remarquer, il existait une certaine affinité entre lui, la trompe et les points de résonance. Ce n'avait pas été un hasard s'il s'était trouvé dans le sous-sol de cette maison de l'Arizona quand Kickaha avait soufflé dans l'instrument. Et le rouquin avait soupçonné Wolff d'être un Seigneur dépossédé ayant perdu la mémoire.

Wolff savait pourquoi il avait appris les langues étrangères avec cette incroyable rapidité : il s'en souvenait. Et si Chryséis avait immédiatement exercé un attrait si puissant sur lui, c'est parce qu'elle avait été sa favorite entre toutes les femmes peuplant son domaine. Il avait même songé à l'emmener dans son palais et à faire d'elle sa Dame.

Elle n'avait pas reconnu Jadawin en Wolff, n'ayant jamais vu les traits de son Seigneur : le halo éblouissant dont il s'enveloppait quand il la rencontrait – banal stratagème – dissimulait son visage. Quant à sa voix, un autre artifice l'amplifiait et la déformait, cela tout simplement afin d'impressionner davantage ses adorateurs. Sa force physique sans égale était tout aussi peu naturelle : il avait utilisé des techniques biologiques pour se doter d'une musculature supérieure à la normale.

Il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour expier la cruauté et

l'arrogance de ce Jadawin qui lui était maintenant tellement étranger. Il créerait de nouveaux corps humains dans son laboratoire et y transplanterait les cerveaux de Podarge et de ses sœurs, des singes de Kickaha, d'Ipsewas et de tous ceux qui le lui demanderaient. Il laisserait les Atlantéens reconstruire l'Atlantide et ne serait pas un tyran. Il n'interviendrait désormais dans les affaires des populations des divers étages de la planète que lorsque cela serait absolument indispensable.

Kickaha l'appela devant l'écran. Dieu sait comment, sur cette terre où toute vie était éteinte, Arwoor avait trouvé un cheval, et il galopait furieusement.

« Il a une chance de tous les diables », grommela le rouquin. « Je crois que le diable n'est pas loin derrière lui ! » Arwoor s'était retourné ; il avait levé la tête et, maintenant, il fouettait sa monture à l'aide d'une badine pour qu'elle presse encore l'allure.

« Il va s'en tirer ! » s'exclama Kickaha. « Il y a un temple du Seigneur à quelques centaines de mètres. »

Wolff jeta un coup d'œil sur le haut édifice de pierre qui couronnait la colline vers laquelle se dirigeait Arwoor. Le bâtiment recelait une chambre secrète qu'il avait lui-même utilisée du temps qu'il se nommait Jadawin.

« Non », murmura-t-il en secouant la tête.

Podarge entra dans le champ d'observation de l'écran. Elle se ruait à toute vitesse, les ailes battantes, le menton en avant, blanche sur le fond vert du ciel. Derrière elle surgirent les aigles.

Arwoor lança sa monture à l'assaut de la colline. Mais avant d'en avoir atteint le sommet, le cheval épuisé s'effondra et son cavalier roula à terre. Podarge plongea du haut des airs. Arwoor se mit à courir en faisant des crochets comme un lapin poursuivi par un faucon. La harpie zigzaguait de concert, devinant ses esquives à l'avance. Elle fondit sur lui et lui planta ses serres dans le dos. Il leva les bras, et de sa bouche béante jaillit un hurlement, inaudible pour ceux qui regardaient la scène par le truchement des écrans muets.

Arwoor tomba en avant, Podarge accrochée à lui. Les aigles atterrirent et s'agglomérèrent pour assister au spectacle.